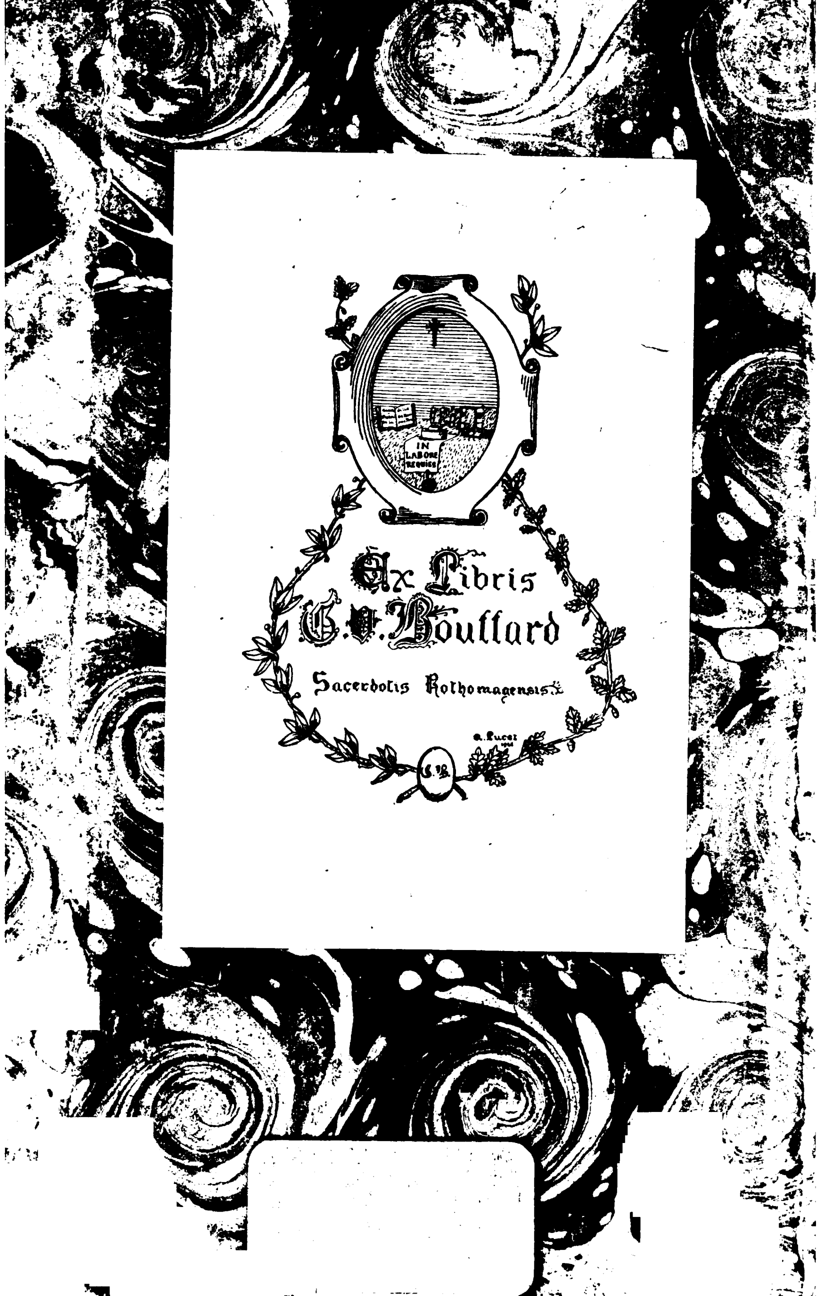
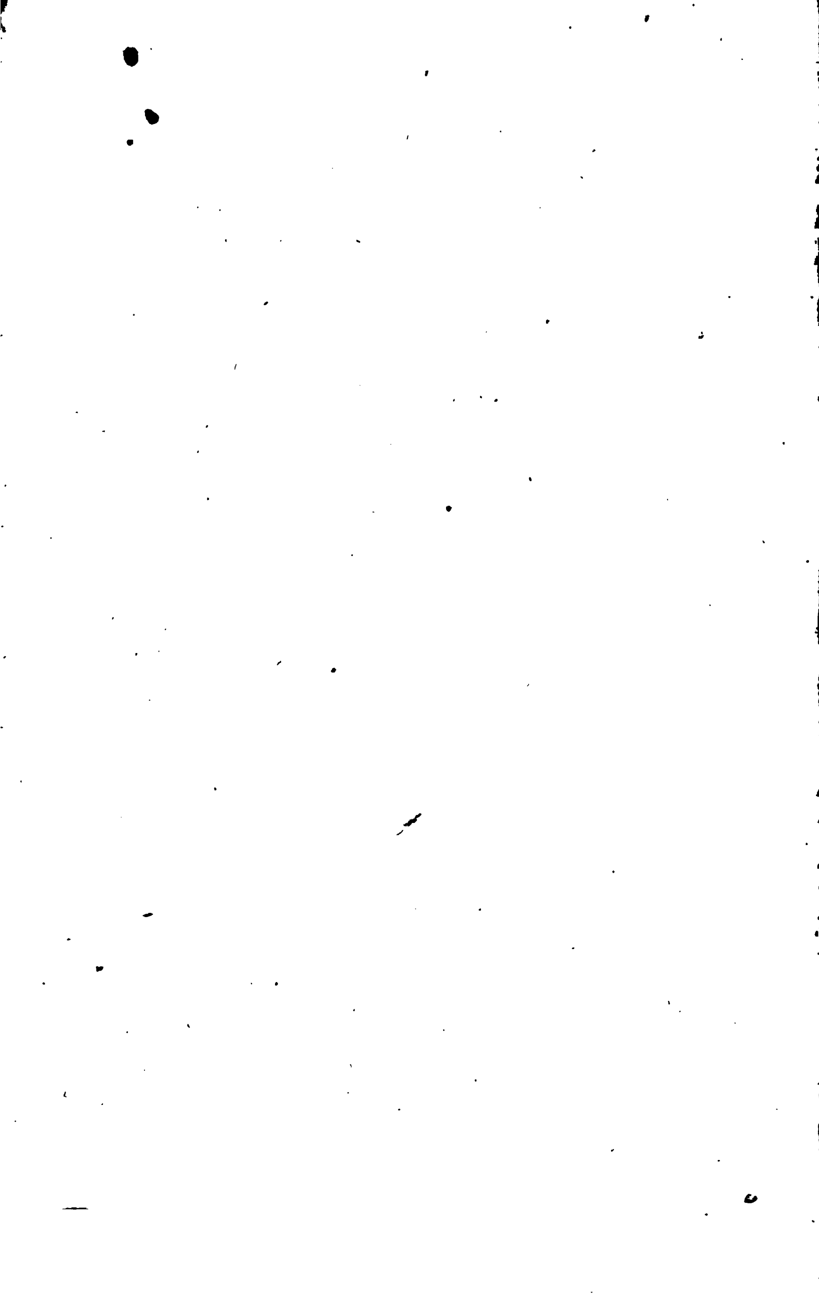

IN LABORE REQUIES
Ex Libris
Bouffard
Sacerdotis Rothomagensis



Bernis, Oeuvres



ŒUVRES

COMPLETES

DE

M. L E C. D E B***



TOME PREMIER.

Bernis, François Joachim de Pierre de, comte de Lyon, cardinal

ŒUVRES

COMPLETES

DE

M. LE C. DE B***

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

DERNIERE ÉDITION.

Nascuntur Poetæ..... Cic.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXVI.

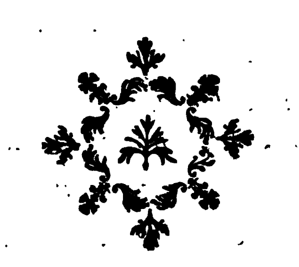


AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

*Les éditions réitérées des œuvres de M. le C. de B***** qui ont paru depuis plusieurs années, tant en France qu'en Hollande, ont été jusqu'à présent si incorrectes & si tronquées, que nous avons cru devoir en publier une nouvelle, aussi fidelle que complete, & faire tous nos efforts pour la rendre digne de son illustre Auteur, & la présenter au Public qui la desiroit depuis long-temps. Persuadés que cette édition sera bien accueillie en France, où*

regne le meilleur goût pour la Litterature, nous en avons fait passer un grand nombre d'exemplaires à nos Libraires correspondants, qui indubitablement seront flattés de débiter un Ouvrage déjà marqué du sceau de l'immortalite.





DISCOURS
SUR LA POÉSIE.

BREBEUF, en embelliſſant l'idée de Lucain ſur l'écriture, a donné, ſans y penſer, une définition bien juſte de la Poéſie.

Phœnices primi, famæ ſi creditur, auſi
Manſuram rudibus vocem ſignare figuris.

(*a*) C'eſt de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux;
Et par des traits divers, de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

Ce dernier trait ſi heureux & ſi expreſſif auroit encore plus de force & de fineſſe, s'il

(*a*) Il n'eſt peut-être pas aiſé de citer quatre vers François où l'on ne puiſſe reprendre quelque défaut, ou deſirer quelque beauté. Les vers de Brebeuf ſur l'écriture ſont fort eſtimés : cependant le troiſieme de ces vers eſt très-foible, & les regles exactes de la langue ne ſont point obſervées dans

étoit appliqué à l'art des Vers. On a éclairci, on a fixé tous les principes de la Poésie, en disant d'elle, qu'elle est l'art de donner du corps & de la couleur à la pensée, de l'action & de l'ame aux êtres inanimés.

Il suffit de penser pour être homme d'esprit; mais il faut imaginer pour être Poëte. Horace, si grand Peintre dans ses Odes, ne se croit pas lui-même Poëte dans ses Satires & dans ses Epîtres : il ne connoît de regles essentielles à la Poésie, que les seuls principes de la Peinture : *Ut Pictura Poesis.*

Les ouvrages d'Homere, d'Hésiode & de Virgile, sont des galeries de tableaux, ouvertes à tous les amateurs des beaux Arts : aussi le célebre Bouchardon, qui dans la partie du dessein peut justement être appellé le Raphaël de la France, a dit, en parlant d'Homere : *C'est le Poëte des Peintres.* On pourroit faire le même éloge de Virgile. En effet, quel tableau de

---

le quatrieme. Il faudroit dire *de donner de la couleur*, &c, & non pas *donner*.

Michel-Ange a plus d'expreſſion & de force que le combat de Cacus & d'Alcide dans le huitieme livre de l'Énéide ? Par quels traits de feu ce terrible combat n'eſt-il pas terminé ?

Hîc Cacum in tenebris incendia vana vomentem
Corripit in nodum complexus, & angit inhærens
Eliſos oculos, & ſiccum ſanguine guttur.

Et quelques Vers après :

. . . . *Pedibuſque informe cadaver*
Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo
Terribiles oculos, vultum villoſaque ſetis
Pectora ſemiferi, atque extinctos faucibus ignes.

On trouve, à chaque page, dans Homere & dans Virgile, des tableaux de la derniere force ou de la plus grande vérité. C'eſt, ſans doute, cette abondance d'images tirées du ſein de la nature, qui a aſſuré de ſiecle en ſiecle à ces deux célebres Auteurs le titre de grands Poëtes. Si on ne les avoit jugés qu'en qualité d'hommes d'eſprit, on auroit eu peut-être bien des défauts à leur reprocher.

L'invention eſt l'attribut le plus eſſentiel, & le ſigne le plus infaillible du génie. En fait d'arts,

qui n'invente pas, ne mérite point le titre de grand homme. Mais l'homme inventeur n'eſt pas toujours Poëte. Il ne le devient qu'en donnant à ſes expreſſions cette couleur vraie & animée, qui diſtingue le ſtyle poétique de tous les autres ſtyles. Convenons donc que l'art de peindre eſt le vrai talent des Poëtes, & que l'eſprit, malgré toutes ſes reſſources, ne pourra jamais ni imiter le talent, ni le remplacer. Lucain, avec de grandes beautés, a confirmé cette maxime par ſon exemple ; & le Traducteur de l'Illiade, ſi eſtimable d'ailleurs, ne l'a que trop prouvé de nos jours.

La néceſſité de peindre s'étend à tous les genres de Poéſie. Tout Poëte qui n'eſt pas peintre n'eſt qu'un verſificateur. Un grand tableau a le caractere & le mérite du Poëme Epique. La Chanſon peut paſſer pour une eſpece de mignature. Je crois qu'en faiſant l'hiſtoire des Arts, ſous le regne de Louis XV, on pourroit comparer le Salon d'Hercule, peint par le Moine, avec le célebre Poëme de la Henriade.

La nature entiere eſt l'objet de la Poéſie. Il

faudroit donc, si les bornes de la vie & celles de l'esprit humain le permettoient, que le vrai Poëte eût une connoissance générale de tout ce qui appartient à l'esprit, & de tout ce qui est du ressort de la matiere. Les Poëtes ignorants sont toujours de foibles copistes : ils peignent d'après des descriptions anciennes, empruntées elles-mêmes les unes des autres, les agitations de la mer qu'ils n'ont souvent pas vues, l'horreur d'un naufrage dont ils n'ont jamais pu être les témoins, des batailles sans aucune connoissance de la guerre ; & pour dire encore plus, ils osent quelquefois parler du Gouvernement sans nulle teinture de politique ; de mœurs, de passions, sans étude du cœur humain. Stériles dans les tableaux de la vie champêtre, ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies, le murmure des ruisseaux, les pleurs de l'aurore, & le badinage des zéphyrs. On voit qu'ils ne connoissent la campagne que par les jardins de la Ville, & qu'ils n'ont jamais observé avec des yeux de peintre les différents spectacles des cieux, & les accidents qui

varient le tableau de l'Univers. Leurs descriptions sont chargées & confuses : l'on n'y découvre aucun de ces traits hardis qui dévoilent la nature : leurs draperies dérobent les graces sans les orner. Les jeunes Poëtes sur-tout donnent rarement aux objets différents, le ton de couleur & le degré d'expression qui leur conviennent : ils confondent tous les genres de style, & peignent une danse de Wateau avec le pinceau fier des le Brun & des Poussin.

L'Auteur des Epîtres qui composent ce Recueil (*b*), occupé depuis quelques années à perfectionner un Poëme contre les différents principes de l'Irréligion, a toujours été convaincu de la vérité des maximes qu'on vient d'établir : heureux si en consacrant les loisirs de la jeunesse à la défense de la vérité, il avoit pu embellir, par des images intéressantes, les systêmes abstraits de Physique & de Métaphysique qui entrent nécessairement dans le plan qu'il s'est proposé ! Virgile, qu'il a étu-

(*b*) Ce Recueil d'Epîtres est le premier hommage public que M. de B*** ait rendu aux Belles-Lettres. Il désavoue tous les morceaux de prose & de vers qu'on lui a attribués.

dié avec soin, en use ainsi dans son Poëme des Géorgiques. Les matieres les plus seches s'ornent & s'enrichissent dans ses mains : il lie avec un art admirable l'épisode au sujet ; en sorte que sans jamais abandonner son plan, il le varie, & empêche que l'imagination ne se croie captive dans les bornes où il la retient. On ne sera peut-être pas fâché de juger si le disciple a profité des leçons du maître. Le systême de Spinosa (*c*), si monstrueux dans ses principes, si horrible dans ses conséquences, sembloit prêter bien peu à la Poésie Françoise, brouillée de tout temps avec la Philosophie, & sur-tout avec la Métaphysique. L'Auteur du Poëme contre l'irréligion, a osé exposer ce systême si abstrait. Le Public va juger s'il devoit s'en croire capable. C'est ainsi que commence le Chant où il expose & réfute le Spinosisme.

Enfin, je vous revois, bois antique & sauvage,
Lieu sombre, lieu désert, qui dérobez le sage

(*c*) Dieu est tout, tout est Dieu, selon le systême de *Spinosa* ; les hommes, les animaux, les plantes sont des modifications de la Divinité. Il résulte de ce principe, que tout ce qui est, est bien, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral.

Au luxe des Cités, à la pompe des Cours;
Où, quand la raiſon parle, elle convainc toujours;
Où l'ame reprenant l'autorité ſuprême,
Dans le ſein de la paix s'enviſage elle même.
Eſclave dans Paris, ici je deviens Roi:
Cette grotte, où je penſe, eſt un Louvre pour moi:
La Sageſſe eſt mon guide, & l'Univers mon livre:
J'apprends à réfléchir pour commencer à vivre.
C'eſt ici que la ſage & profonde raiſon
De mon eſprit captif étendit la priſon,
Quand armé du flambeau de la Philoſophie,
Je démaſquai l'erreur que l'orgueil déifie;
Que toléra long-temps le Batave ſéduit,
Et que juſqu'en nos murs le menſonge conduit.
Vous donc qui me ſuivez dans cette ſolitude,
Qui par des nœuds de fleurs m'attachez à l'étude,
Muſe, rappellez-moi le mémorable jour,
Où la vérité même éclairant ce ſéjour,
Du Dieu de Spinoſa, m'offrit la vive image:
Elle étoit ſans bandeau, peignons-la ſans nuage.
Loin du faſte impoſant & toujours onéreux,
En d'utiles plaiſirs couloient mes jours heureux.
Tout entier à l'étude, à mes vœux, à moi-même,
Du hardi Spinoſa, je creuſois le ſyſtême:
Et de ſon athéiſme éclairant les détours,
A Dieu qu'il outragea j'adreſſois ce diſcours:
Deſcends, grand Dieu, deſcends dans ma retraite obſcure;
Pénetre mon eſprit de cette clarté pure
Dont les ſages témoins de ta félicité

Partagent avec toi l'heureuſe immenſité.
Contre tes ennemis viens armer ma jeuneſſe,
Enflamme mon eſprit, & mûris ma ſageſſe :
Viens à moi, je t'implore... Un feu pâle & ſoudain
De ma grotte à ces mots remplit le vaſte ſein :
Je crus être témoin de la chûte du monde.
Les aſtres égarés dans une nuit profonde,
Et par leurs tourbillons vainement ſuſpendus,
Roulerent dans les airs enſemble confondus.
Tout parut s'abymer : moi ſeul, calme & tranquille,
Je vis l'affreux chaos entourer mon aſyle.
Tu me donnois, grand Dieu, cette intrépidité.
Plongé dans le ſilence & dans l'obſcurité,
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre ;
Je vis ſortir alors des débris de la terre
Un énorme Géant ; que dis-je ! un monde entier,
Un coloſſe infini, mais pourtant régulier.
Sa tête eſt à mes yeux une montagne horrible ;
Ses cheveux, des forêts ; ſon œil ſombre & terrible ;
Une fournaiſe ardente, un abyme enflammé :
Je crois voir l'Univers en un corps transformé.
Dans ſes moindres vaiſſeaux ſerpentent les fontaines ;
Le profond Océan écume dans ſes veines ;
La robe qui le couvre eſt le voile des airs :
Sa tête touche aux cieux, & ſes pieds aux enfers.
Il paroît : la frayeur de mon ame s'empare ;
Mais dans le trouble affreux où mon eſprit s'égare,
Plus tremblant que ſoumis, plus ſurpris qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la Divinité ;
Lorſqu'abaiſſant vers moi ſa paupiere effrayante,

Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
« Cesse de méditer dans ce sauvage lieu,
» Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est
» Dieu.
» Spinosa le premier connut mon existence.
» Je suis l'être complet, & l'unique substance :
» La matiere & l'esprit en sont les attributs :
» Si je n'embrassois tout, je n'existerois plus.
» Principe universel, je comprends tous les êtres ;
» Je suis le Souverain de tous les autres maîtres :
» Les membres différents de ce vaste Univers,
» Ne composent qu'un tout, dont les modes divers,
» Dans les airs, dans les cieux, sur la terre & sur
» l'onde,
» Embellissent entr'eux le théatre du monde ;
» Et c'est l'accord heureux des être réunis,
» Qui comble mes trésors & les rend infinis.
» Cessez donc de borner ma puissance divine ;
» Je suis tout : tout en moi puise son origine ;
» Ma grande ame circule, agit dans tous les corps ;
» Et selon leur structure anime leurs ressorts ;
» Mais la sagacité ne s'échappe & n'émane
» Qu'à travers le bandeau que m'oppose l'organe.
» Si le voile est épais, l'esprit éclate moins :
» Sil est plus délié, libre alors de tous soins,
» Il brise le tissu de ses liens rebelles,
» Et jusque dans le ciel lance ses étincelles.
» De cet être ignoré, de cet être puissant,
» Admire & reconnois le portrait agissant.
» Mon corps est le monceau de toute la matiere :

» L'union

» L'union des esprits forme mon ame entiere ;
Il dit : mais de cent coups à la fois foudroyé,
Comme un foible crystal le colosse est broyé.
L'obscurité s'enfuit : le jour enfin m'éclaire,
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.
Je vois, ô Vérité ! &c.

La Poésie, comme on vient de l'expliquer, est donc l'art de peindre la nature, en donnant à l'esprit la couleur des corps, & aux corps le feu & la vivacité de l'esprit. Faut-il s'étonner qu'elle ait conservé dans les siecles même les plus barbares un empire constant sur tous les hommes ? Elle réunit les graces & les avantages des deux arts les plus aimables, la Peinture & la Musique. Elle imite le charme de la Peinture par les images, & les accords de la Musique par l'harmonie. Or, le goût des tableaux & du chant est aussi naturel à l'homme que la faculté de voir & d'entendre. Il est presqu'impossible qu'avec des yeux & des oreilles on ne se prête tour-à-tour au plaisir de voir un objet bien imité, & au charme d'entendre des sons harmonieux. Il est donc permis de conclure que l'esprit agité par les

douces impreſſions de la vue & de l'ouie, a dû néceſſairement inventer l'art de la Poéſie qui eſt elle-même une eſpece de peinture & de muſique. De là ce goût univerſel des hommes pour les vers, le chant & les tableaux.

Si les philoſophes, dont l'eſprit eſt ſouvent plus ſérieux que délicat, plus juſte qu'étendu, avoient pénétré dans les cauſes de la Poéſie, de la Peinture & de la Muſique; loin de proſcrire ou de dédaigner des arts ſi eſtimables, ils les regarderoient comme les effets néceſſaires du rapport établi entre l'ame & les ſens, & comme des plaiſirs délicieux que l'Auteur de la Nature nous a ménagés. Un profond Géometre traite les vers de bagatelle: cependant il y a à parier que le grand Newton ne vivra pas auſſi long-temps que le vieux Homere. Tous les hommes n'ont pas ce degré de lumiere qui éclaire la route obſcure des ſciences; mais ils ont preſque tous ce fonds de ſentiment qui ſuffit pour aimer & pour exercer juſqu'à un certain point les arts purement aimables.

Si ceux qui confondant toujours la cauſe

de la Poéſie avec celle des Poëtes, la regardent comme une occupation dangereuſe, pouvoient penſer que l'art, indifférent par lui-même, ſe prête aux vices comme aux vertus de l'artiſte ; que la nature du talent poétique ne détermine pas les hommes à être vicieux ; que la proſe auroit trop d'avantage ſur les vers, ſi elle avoit le pouvoir de réformer un mauvais naturel, ou de réprimer des paſſions effrénées : ſi, dis-je, ils ſe donnoient le temps de réfléchir avant que de juger, ils ſe garderoient bien de décrier un art innocent, exercé dès ſa naiſſance dans les temples & au pied des autels, conſacré par la lyre de David, par la plume de Job, par la voix des plus grands Prophetes ; d'un art enfin qui a fait d'âge en âge les délices de l'eſprit humain, & l'éloge des Princes qui l'ont protégé. Les vertus deviendroient inutiles pour la poſtérité, ſi les talents n'en éternisoient le ſouvenir dans la mémoire des hommes.

Ainſi, pour maintenir l'ordre de la ſociété, & hâter les progrès de l'eſprit, il faudroit tel-

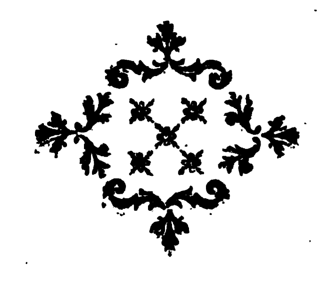
lement aſſujettir chaque citoyen aux obligations de ſon état, que les talents ne nuiſiſſent jamais aux devoirs, & que les vertus puſſent toujours ſubſiſter avec les connoiſſances. Il faudroit ſe ſouvenir que les arts les plus frivoles en apparence, ſont enchaînés par un lien très-fort, mais preſque imperceptible aux arts qu'on croit les plus néceſſaires. Malheur à celui qui oſeroit rompre cette chaîne, & qui en retranchant les abus, pourroit ceſſer d'encourager les ſuccès! Il eſt aiſé de démontrer que les ſciences les plus reſpectables & les plus utiles ſeroient bientôt abandonnées, ſi le goût étoit détruit. Ignore-t-on que le goût, en adouciſſant la férocité des mœurs, en poliſſant le ſtyle barbare des livres, en ranimant l'ardeur de l'étude, en ramenant l'eſprit dans le chemin de la vérité, a étendu par gradation le cercle de nos connoiſſances? Mais comment ce goût, reſtaurateur des ſciences les plus ſublimes, auroit-il ſurmonté l'ignorance & la barbarie, ſans le ſecours des arts aimables, tels que la Poéſie, la Peinture

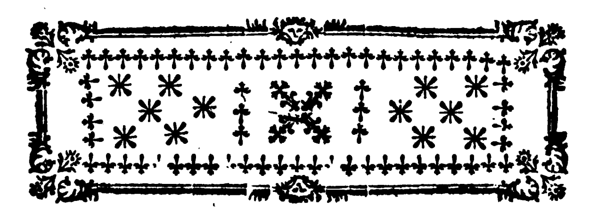
& la Musique (*d*)? Par quelle fatalité arrive-t-il donc que les hautes ſciences, en étendant leur empire, retréciſſent celui des Beaux-Arts, & étouffent inſenſiblement ce même goût qui les avoit rappellées de leur exil, & qui les feroit renaître encore, ſi les hommes, qui ſe laſſent bientôt d'être ſavants, retomboient dans leur premiere barbarie? Quel enchaînement admirable entre les arts utiles & agréables! Eh, combien les plus grandes choſes dépendent ſouvent des plus petites!

Il ne reſte plus qu'un mot à dire des Épîtres qu'on donne au Public. L'occaſion les a fait naître, la vérité les a dictées, la vertu s'y montre ſans hypocriſie, & la critique ſans aucune teinture de ſatire. On a tâché d'y éviter tous les défauts qui font craindre les vers. Il falloit y répandre les graces qui les font aimer: mais le talent ſeul qu'on ne peut pas ſe

(*d*) La Poéſie eſt ſi naturelle aux hommes, que les Poëtes ont été les premiers écrivains de toutes les Nations. Le premier Ouvrage de Moïſe eſt ſans doute le beau Cantique qu'il fit après le paſſage de la mer Rouge. Homere & Héſiode ont précédé tous les Hiſtoriens & tous les Philoſophes de la Grece.

donner, pouvoit les y faire naître. L'Auteur de ce foible Essai invite les Maîtres de l'art à l'honorer de leurs critiques : il promet d'en profiter, & de ne jamais y répondre.





ÉPITRE SUR LE GOÛT.

ÉPITRE I.

A M. LE DUC DE NIVERNOIS.

Sages ſans loix, brillants ſans impoſture,
Coulez, mes vers, enfants de la nature:
N'affectez rien ; que la main du haſard
Amene tout, juſqu'aux regles de l'art.
Le naturel eſt le ſceau du génie,
L'appui du goût, l'ame de l'harmonie.
Sacrifiez à la ſimplicité
Le faux éclat d'un ſtyle *brillanté*,

Rayon ſubit, étincelle imprévue,
Qui frappe, étonne, & jamais ne remue,
N'imitez pas ce jargon languiſſant,
Ces vains eſſais d'un Poëte impuiſſant,
Qui, deſtructeur, des jardins de Cythere,
Ne peut ſans roſe habiller ſa Glycere.
Fuyez encor les tours trop délicats,
Des *Concerti* l'inutile fracas,
Tous les faux jours des *tournûres* nouvelles,
D'un fade auteur pénibles bagatelles.
En aiguiſant, en limant de trop près,
L'art affoiblit la pointe de ſes traits,
Trop de recherche avilit la peinture,
Et d'un tableau fait une mignature.
Lorſqu'Arachné, ſur des métiers divers,
L'aiguille en main coloroit l'Univers,
Que de l'Olympe elle étendoit le voile,
Ou captivoit l'océan ſur la toile;
Le goût du vrai, mariant ſes couleurs,
Leur ménageoit le teint même des fleurs,
Ce velouté, cette aimable jeuneſſe
Dont la fraîcheur fait toute la richeſſe.
Il leur donnoit ce ton de vérité,
Original, s'il eſt bien imité;
Cet ordre prompt, ou lent dans les nuances,
Qui ſemble unir & lier les diſtances,
Aſſocier le ſoleil à la nuit,
Et joindre l'ombre au jour qui la détruit,
Par le ſuccès Arachné pervertie,
Avec le goût perdit la modeſtie,

Et défiant la rivale de Mars,
Lui disputa l'empire des beaux arts.
Mais son orgueil annonçoit sa foiblesse;
Un seul regard, lancé par la sagesse,
Anéantit l'ouvrage & le talent:
Arachné change, & son corps chancelant
Devient bientôt un insecte inutile,
D'un vain réseau réparateur futile.
Que de trésors par Arachné perdus!
L'art seul lui reste, ou plutôt son abus.
De ses filets la trame déliée,
A nos lambris adroitement liée,
Offre un travail moins heureux que fini:
A force d'art, l'art lui-même est banni.

Il est encor des talents dans la France,
Qui des neuf Sœurs nourrissent l'espérance.
Mais je croirois qu'au frivole inclinés,
De la nature ils se sont détournés.
Se pourroit-il, François, que notre verve
Eût réveillé le courroux de Minerve;
Qu'on eût fondu l'or du siecle passé,
Pour y mêler un clinquant effacé?
Le naturel s'est usé sous la lime;
La symmétrie a banni le sublime,
Et la clarté, ce flambeau du discours,
Pâlit, s'éteint, & fait place aux faux jours.

Trop de finesse affadit la saillie
De la piquante & sincere Thalie (a):

(a) La Comédie.

Dans un travail inutile à nos mœurs,
Plus d'un Newton sépare leurs couleurs;
Le Prisme en main marque leurs différences,
Et nous égare en leurs foibles nuances.
L'art trop heureux d'instruire & d'amuser
Est devenu l'art de subtiliser,
L'art de donner, au gré de l'imposture,
Tout à l'esprit & rien à la nature.
On ne rit plus, on sourit aujourd'hui,
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

Pourquoi faut-il que Melpomene (*b*) en larmes,
Le cœur rempli de tragiques alarmes,
Et des transports d'un amour inhumain,
S'abaisse, & vienne, un creuset à la main,
Analyser les transports de sa flamme,
Armer ses vers du sel de l'épigramme,
De sa douleur combiner les regrets,
Peindre toujours, n'intéresser jamais,
A l'antithèse enchaîner la maxime,
Et tendre plus au succès qu'à l'estime?

Plût aux neuf Sœurs qu'un Amphion nouveau (*c*)
Avec Lully conciliât Rameau;
Que, bannissant l'envie & la satire,
On accordât les accents de leur lyre!
Le Dieu de Gnide & le Dieu des concerts
Ont inspiré ces deux chantres divers:

(*b*) La Tragédie.
(*c*) La Musique.

L'un du bon goût protecteur & modele,
Eſt de nos cœurs l'interprete fidele :
L'autre échauffé par le concert des cors,
Rend avec feu leurs phyſiques accords.
Que de l'amour l'un chante les ravages,
L'autre les mers, la foudre & les orages.

J'aurois voulu que le Dieu des Romans (*d*)
Eût épuré la langue des amants ;
Que le remords, perſécuteur du vice,
Fût ſon remede, autant que ſon ſupplice.
L'Amour ſi fourbe eſt pourtant ingénu :
Libre, immodeſte, il rougit d'être nu.
D'un ton naïf peignez ſon impoſture :
Que la pudeur préſide à la peinture :
C'eſt un enfant, mais un enfant armé,
Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé.
Cruel, perfide, il ſourit quand il bleſſe :
Changez de ton s'il change de foibleſſe.

J'aurois aimé que, féconde en ſes tours (*e*),
Pleine d'un feu qui s'anime toujours,
Notre éloquence eût eu plus d'harmonie,
Moins de recherche, & plus de vrai génie ;
Que noble & forte, elle eût marqué ſes traits,
Du Titien imité les portraits,
Et de Rubens ravi le pinceau mâle.
Voyez Hercule & le jeune Céphale :

(*d*) Les Romans.
(*e*) L'Eloquence.

Terrible & fier, l'un porte dans ses mains;
Et le repos, & l'effroi des humains.
Un sourcil noir ombrage sa paupiere :
Son œil enfante & répand la lumiere ;
Et son front large, inquiet & troublé,
Soutient des Dieux le palais ébranlé ;
Tel est Alcide. Amoureux de l'Aurore,
Céphale attend que l'Olympe se dore ;
Il abandonne aux Zéphyrs, à leurs jeux,
Le soin trop vain d'arranger ses cheveux.
Au point du jour ses tresses dénouées,
Dans les forêts flottent abandonnées :
Sans artifice, aimable, intéressant,
Il communique un transport qu'il ressent.

Enfants des arts, entre ces deux images
Décidez-vous : distinguez vos ouvrages,
Ou par les traits, ou par le coloris :
Le naturel assurera leur prix.
Mais en fuyant la vaine dépendance
De l'art stérile, évitez l'abondance :
Qu'un voile simple entoure vos appas :
Embellissez, ornez, ne chargez pas.
Peres féconds, sacrifiez sans peine
Tous les enfants qu'une facile veine
Produit sans choix, enfante sans dessein ;
Ou laissez-les mûrir dans votre sein.

Si vous voulez imiter la nature,
Il faut du luxe abjurer l'imposture ;

Débarrasser vos sens appesantis
Des faux plaisirs qui les ont pervertis.
Au fond des cœurs le sentiment sommeille,
Le bruit des arts l'excite & le réveille :
Mais à leur pompe attentif par effort,
Il en gémit, succombe, & se rendort.
Comment ranger sous de justes idées
Des passions qu'on ne voit que fardées ?
Comment goûter & peindre des plaisirs ?
On ne connoît que l'excès des desirs :
En les outrant, on cherche à les éteindre :
Il faut sentir, pour savoir l'art de peindre,
Et de nos cœurs étendre dans autrui
Ce pur rayon du feu qui nous a lui.

De la nature, enfants moins indociles,
Les plaisirs purs n'étoient que plus faciles :
Mais, pour remplir notre cœur inconstant,
Du vrai bonheur l'art recula l'instant.
Les biens voisins perdirent leur amorce :
Plus éloignés, ils eurent plus de force :
Nos sentiments plus vifs furent moins doux,
Le cœur moins tendre, & l'amour plus jaloux.

Heureux celui dont l'ame moins vulgaire
Cherche de Pan le temple solitaire ;
Qui, revenu des modernes erreurs,
Connoît le prix des jardins & des fleurs,
D'un jeune ormeau dont la tête naissante
Soutient déjà la vigne languissante ;

Qui des oiseaux écoutant les chansons ;
Rime des vers aussi doux que leurs sons ;
Dont les vertus au simple accoutumées,
Du monde au loin contemplent les fumées ;
Qui, libre enfin sous un toit fortuné,
Voit devant lui l'Univers enchaîné.

Toi, qui, nourri dans le sein du grand monde,
Aimes les fleurs, le murmure de l'onde,
Les chants naïfs des Bergers ingénus ;
Toi, dont les goûts sont amis des vertus,
Reçois des vers que ma muse en hommage
Refuse aux grands, & n'accorde qu'au sage.
Si de ton sel ils languissent privés ;
Que dans tes mains ils brillent achevés :
Mes sentiments aussi purs que ton style,
Rendront du moins l'hommage moins stérile.



ÉPITRE II.

SUR LES MŒURS,

A M. DE MONTMORENCI.

SI tes aïeux les Connétables,
Si les Coucis, les Châtillons,
Et tant de héros respectables,
Dont Plutus usurpe les noms,
Du fond de leurs tombeaux funebres,
Où la mort les tient enchaînés,
S'offroient, vainqueurs de leurs ténebres,
Aux yeux des François étonnés :
Quelle tristesse pour des hommes
Si fiers, si simples & si grands,
De voir, dans le siecle où nous sommes,
Le luxe confondre les rangs !
De voir tant de flatteurs commodes
Encenser nos folles erreurs,
Et sur l'inconstance des modes
Régler les principes des mœurs !
Aux traits de la plaisanterie
De voir le zele assujetti,
L'amour sacré de la Patrie
En paradoxe converti ;
La religion en problême,
Le sophisme en raisonnement,

L'affreux Pyrrhonisme en systême,
Et la débauche en sentiment !
De voir la beauté dissolue
Proscrire par des ris moqueurs
La flamme tendre & retenue
Qui brûloit jadis dans les cœurs,
Et toujours foible sans tendresse,
Toujours vive sans passion,
Immoler à l'illusion
L'honneur, la gloire & la sagesse !
De voir enfin la volupté,
Esclave de l'hypocrisie,
Sacrifier par vanité
Les plaisirs permis de la vie,
Pour servir dans l'obscurité
L'intempérance, la folie,
Et les vices que multiplie
L'espoir de leur impunité !
Quels jours, diroient ces fieres ombres,
Ont suivi nos âges heureux !
Quels voiles ! quels nuages sombres
Couvrent le front de nos neveux !
C'est la vertu, non la naissance
Qui rend les héros immortels ;
Et leurs monuments, qu'on encense,
Sont devenus par sa puissance
Moins des tombeaux que des autels.
Eh, pourquoi les noms que vos peres
Ont illustrés dans les combats,
Deviendroient-ils héréditaires,

Si

Si leurs vertus ne le sont pas ?
Vos mœurs n'ont plus que la surface
Du vrai, de l'honnête & du beau ;
Votre amour est une grimace
Votre zele un piege nouveau.
L'esprit mêlé dans tous vos vices
Leur donne un ton de dignité
Qui dérobe à des yeux novices
L'horreur de leur difformité.
La haine conduit sur vos traces
Le fantôme de l'amitié :
La noirceur, par la main des Graces,
Etouffe, en riant, la pitié.
Quelle différence d'usages,
Et quels contrastes dans les cœurs !
Le temps avec de nouveaux âges
Amene de nouvelles mœurs.
Notre probité plus chrétienne
Joignoit, sans art & sans éclat,
La fermeté Stoïcienne
A la franchise du soldat.
Moins fastueux dans nos promesses,
Moins simulés dans nos refus,
Nous ignorions l'indigne abus
De colorer par des souplesses
Une amitié qu'on ne sent plus ;
De fasciner par des finesses
Les yeux pénétrants des Burrhus ;
Sous les dehors des Régulus,
De cacher les armes traîtresses

Et les noirceurs des Manlius ;
De conſerver dans les baſſeſſes,
L'air indépendant des Brutus,
Et le langage des Lucreces,
Dans le culte impur de Vénus.
Le peuple voyoit ſans murmure
Le pouvoir des grands & des loix.
Aſſûjettie à ſes emplois,
Jadis l'opulente roture
N'oſoit aſpirer à nos droits :
L'or n'illuſtroit pas autrefois ;
Et la Nobleſſe, alors plus pure,
Naiſſoit dans le ſein des exploits.
Quels jours oiſifs pour les critiques !
Mars ennobliſſoit les vainqueurs ;
Point de contrats problématiques :
Plus clairs, plus vrais, plus authentiques,
Les titres étoient dans les cœurs.
Alors nos chars dans la carriere
Conduits par le faſte & le bruit,
N'écraſoient pas ſur la pouſſiere
Ce peuple avide qui vous ſuit.
Mais la fierté mâle & guerriere,
Le zele ardent, l'amour des loix,
Du Louvre entr'ouvroient la barriere,
Et nous annonçoient à nos Rois.
Ami, ce portrait véridique,
Si digne de nos bons aïeux,
N'eſt pas le travail fantaſtique
D'un cerveau foible ou vaporeux :

On n'y ſuit point du premier âge
Le roman tant de fois cité,
Ni le pédanteſque étalage
Des beaux jours de l'antiquité.
C'eſt un tableau que les Joinvilles
Et les Commines ont tracé,
Qui par le faſte de nos Villes
Eſt terni ſans être effacé.
Ces âges, traités de gothiques,
Etoient les âges des Bayarts:
Siecles de la gloire & de Mars,
Où les vertus moins politiques
Régnoient à la place des Arts.
Les François nourris dans les armes
Invitoient Bellone à leurs jeux:
Les ris s'uniſſoient aux alarmes:
L'amour devenu belliqueux,
Sous l'acier déroboit ſes charmes
Et les tréſors de ſes cheveux.
Alors la tranquille innocence
Etoit compagne des plaiſirs,
Et l'on vouloit que la décence
Fût l'interprete des deſirs.
Mais cette vertu fabriquée,
Qu'affichent encor les mortels,
N'eſt plus qu'une idole tronquée
Qui déshonore les autels.
La politeſſe eſt une écorce
Qui couvre un cœur fourbe ou léger:
Le ton du monde eſt une amorce

Qui nous en cache le danger;
Le ſavoir, un vain étalage
De mémoire & de vanité;
Notre raiſon, un badinage
Où ſuccombe la vérité.
Mais comme l'eſprit aſſaiſonne
Et nos vices & nos erreurs,
Avec ſuccès on déraiſonne,
Avec grace on flétrit les mœurs.
Oh! j'aime mieux la *courtoiſie*
De nos antiques Chevaliers,
Que le fiel mêlé d'ambroiſie
De nos voluptueux guerriers.
L'encens que brûloient pour leurs *Dames*
Ces amis de la vérité,
Faiſoient l'éloge de leurs flammes
Et du pouvoir de la beauté.
Mais cette gloire diffamante
Qu'on cherche dans le changement,
Eſt à la honte de l'amante,
Un vice applaudi dans l'amant.
Illuſtre ami, que de folie,
Que de néant dans les eſprits!
Tous les excès qu'on multiplie
Sont prévenus par tes mépris:
D'un œil philoſophe & tranquille
Tu vois les intrigues des Cours:
Que ton exemple un jour utile
En arrête à jamais le cours.
Une Divinité volage

Nous anime & nous conduit tous :
C'eſt elle qui dans le même âge
Renouvelle cent fois nos goûts.
Ainſi pour peindre l'origine
De nos caprices renaiſſants,
Regarde une troupe enfantine,
Qui par des tuyaux différents,
Dans l'onde où le ſavon domine,
Forme des globes tranſparents.
Un ſouffle à ces boules légeres
Porte l'éclat brillant des fleurs :
De leurs nuances paſſageres
Un ſouffle nourrit les couleurs.
L'air qui les enfle & les colore
En voltigeant ſous nos lambris,
Leur donne ou la fraîcheur de Flore,
Ou le teint ambré de l'Aurore,
Ou le verd inconſtant d'Iris.
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Eole,
Qu'un ſouffle léger a produit,
Dans l'inſtant qu'il brille & qu'il vole,
Par un ſouffle s'évanouit.
François, connoiſſez votre image;
Des modes vous êtes l'ouvrage;
Leur ſouffle incertain vous conduit;
Vous ſéduiſez : l'on rend hommage
A l'illuſion qui vous ſuit;
Mais ce triomphe de paſſage,
Effet rapide de l'uſage,
Par un autre uſage eſt détruit.

ÉPITRE III.

CONTRE LE LIBERTINAGE,

A M. LE C. DE***

Vous qui savez donner les couleurs les plus sages
Aux traits les plus hardis, aux plus vives images,
Exécutez le plan que vous m'avez tracé,
Et guidez un pinceau dans mes mains déplacé.
Cette trompeuse erreur, dont le monde est l'empire,
Plus aimable à saisir que facile à décrire,
Rivale de l'amour & sœur de la beauté,
A qui Vénus donna le nom de volupté,
Dans un cercle rempli de jeunes Sybarites,
Célébroit les douceurs des loix qu'elle a prescrites,
Contente si les cœurs lui portent pour tributs,
Des plaisirs ignorés, ou de nouveaux abus.
Chaque moment ajoute au charme de l'entendre;
Sa voix devient plus douce, & sa beauté plus tendre,
Un sceptre de crystal arme ses jeunes mains,
Et ce sceptre agité fait mouvoir les humains.
Quand tout-à-coup les chants des Faunes, des Bacchantes
Annoncent à grand bruit le Dieu des Corybantes;
Bacchus vient sur son char demander en vainqueur,
Et la main de la Nymphe, & son trône, & son cœur.
Le Satire enivré, la Ménale effrénée,
Sur leurs cistres aigus célèbrent l'Hyménée;

La Volupté ſoupire, & d'un œil languiſſant
Invoque en vain l'amour, & cede en rougiſſant.
A cet Hymen forcé les Sylvains applaudirent,
Tous les bois d'alentour à leurs cris répondirent;
Et le ciel en courroux maudit le monſtre affreux
Que devoit mettre au jour ce couple malheureux:
Bientôt l'événement confirma le préſage.

Des amours de Bacchus naît le libertinage,
Monſtre dont les progrès rapides & conſtants
S'étendent ſans effort, & réſiſtent au temps;
Ses beaux yeux ſont remplis des charmes de ſa mere;
Son cœur foible eſt ouvert aux excès de ſon pere;
Fourbe il prend de l'amour & l'enfance & les traits;
La raiſon ſe déride en voyant ſes attraits:
La jeuneſſe le ſuit ſur la foi de ſes charmes,
Badine avec ſon arc, ſe joue avec ſes armes,
Serre, briſe ſes nœuds avec facilité,
Et priſe dans ſes fers ſe croit en liberté.
Tranquille elle ſourit au Dieu qui la careſſe:
Dans ſes bras amoureux l'imprudente le preſſe;
Quand tout-à-coup ſaiſis d'une douce langueur,
Ses bras ſont accablés ſous le poids du vainqueur.
A ce trouble inconnu la jeuneſſe alarmée,
Veut éviter les traits du Dieu qui l'a charmée:
Mais, hélas! ſes combats ſe changent en plaiſirs,
Ses craintes en eſpoir, ſes remords en deſirs;
Confuſe elle retombe au milieu de ſes chaînes;
Un charme involontaire accompagne ſes peines;
Elle voudroit haïr, elle ne peut qu'aimer;
Son cœur cherche le calme & ſe laiſſe enflammer.

C'eſt alors qu'à ſes yeux ſe découvre l'abyme ;
Mais un chemin de fleurs la conduit juſqu'au crime ;
Le voile de l'erreur tombe enfin ſur ſes yeux,
Et les vertus en pleurs s'envolent dans les cieux.
Inſenſible aux leçons, aux cris de la ſageſſe,
La jeuneſſe ſe livre au vainqueur qui la bleſſe ;
Alors de faute en faute, & d'erreur en erreur,
En épuiſant le crime elle accroît ſon ardeur :
Du poids de la raiſon ſon ame délivrée,
Au torrent des amours s'abandonne enivrée.
Loix, ſageſſe, pudeur, mœurs, principes, vertus,
A l'aſpect du plaiſir qu'êtes-vous devenus ?
Le temps ſuit la jeuneſſe ; il la preſſe, il l'arrête,
Et blanchit les tréſors qui couronnoient ſa tête.
Le plaiſir eſt détruit, l'amour n'a plus de traits,
Mais l'habitude reſte au défaut des attraits :
Le mépris, le dégoût rempliſſent ſur ſes traces
Le trône qu'occupoient les talents & les graces ;
Et la mort tranche enfin des jours infortunés
Dans le ſein des amours ſi long-temps profanés.
  Fils chéri de Bacchus, trompeur libertinage,
A ces honteux excès tu connois ton ouvrage :
Couché ſur des gazons qu'épargnent les hivers,
Tu ris de voir le monde en proie à ces travers ;
Viens toi-même éclairer l'excès de ta folie
Dans ces lieux où la France imite l'Italie (a).
  Lucinde & Cidalis, par l'Hymen enchaînés,
Volent aux jeux publics, de myrte couronnés ;

(a) L'Opéra.

Lucinde à la douceur ajoute la finesse :
Le parterre charmé contemple sa jeunesse,
De ses regards errants démêle le motif,
Et de son innocence arbitre décisif,
Fixe sans balancer le moment de sa chûte ;
Bientôt la toile vole, & l'arrêt s'exécute.
Un essaim de flatteurs perfides, mais charmants,
Qui, sans vouloir aimer, portent le nom d'amants,
Brillent dans les balcons, & volent autour d'elle :
Dans leurs discours légers la saillie étincelle ;
L'art d'orner le frivole & d'embellir les riens,
Seme de mille fleurs leurs brillants entretiens.
A tous leurs mouvements Lucinde intéressée,
Cherche à déterminer son ame embarrassée.
Art de Sémiramis, miracles de Linus,
Charmes d'Anacréon, prestiges de Vénus,
Plaisir touchant des pleurs, sentiments de la joie,
Tout ce qui plaît, qui charme, à ses yeux se déploie ;
Elle cede, elle perd un reste de fierté,
Et prépare son cœur à l'infidélité.
Dans les sombres détours d'une scene éclatante,
L'époux a prévenu son épouse inconstante,
Et sa main libérale achete au plus haut prix
Un repentir suivi de honte & de mépris.

Du spectacle au souper le jeu remplit l'espace,
La nuit se leve en vain ; un jour nouveau l'efface :
Bientôt dans un sallon par Comus éclairé,
On vole à ce festin si long-temps desiré,
Ordonné par le luxe & la délicatesse,
Apprêté par le goût, loué par la mollesse.
Là tous les sens flattés sans être satisfaits,

S'aiguisent par degrés, ne s'émoussent jamais:
Au troisieme nectar que verse la folie,
L'ame s'épanouit, la langue se délie,
Et l'esprit, libre enfin au milieu de ses fers,
Vole avec le Champagne, & le suit dans les airs.
Alors les traits malins de la plaisanterie
Troublent de la raison la sage rêverie:
Qu'elle regne, dit-on, quand le soleil nous luit:
Le flambeau de l'amour est l'astre de la nuit.
Ainsi tous les excès, sous un masque commode,
Se glissent sourdement & se tournent en mode.
Il suffiroit alors, pour étendre leur cours,
Qu'un écrit scandaleux leur prêtât son secours.
Le monde a de son sein exilé la science;
Mais il fait par l'usage ennoblir l'ignorance;
Il prête à nos discours ce vernis animé,
Ce ton enfin, ce ton plus senti qu'exprimé.
Cependant sur la foi d'un certain formulaire,
Il voile nos défauts & donne l'art de plaire:
De l'esprit du mérite, arbitre universel,
Il condamne à la hâte & juge sans appel.
Quelques foibles secours puisés dans la lecture,
Quelques faits, recueillis dans une source impure,
Sont la base & le fond de ce Juge insensé,
Paresseux à s'instruire, à corrompre empressé.
O vous, qui, satisfait de vos courtes lumieres,
Ne cherchez, n'enlevez que la fleur des matieres,
Laissez en d'autres mains les fardeaux accablants,
Et ne surchargez pas vos débiles talents:
Et vous de qui les soins bornés à la parure,
Retranchent à l'esprit toute sa nourriture,

Qui le bras appuyé ſur un pompeux carreau,
Arrangez la nature en tournant le fuſeau,
Croyez que ces Auteurs, dont votre ame eſt charmée,
Ont le cœur d'un Titan & le bras d'un Pygmée.
Leur exemple entraîna votre eſprit libertin.
Connoiſſez leurs erreurs, & tremblez pour leur fin.
Ils n'ont jamais ſenti le ſolide avantage
De rendre aux Loix, aux Dieux un légitime hommage.
Ils ont vu que le monde offroit tout ſon encens
A la beauté du jour, à l'idole des ſens;
Qu'à peine quelques grains, conſervés en ſilence,
Fumoient obſcurément aux pieds de l'innocence;
Et qu'enfin les autels d'Amour & de Plutus
Avoient rendu déſert le Temple des Vertus.
Ils ont vu Flore errante, Arphiſe à demi nue
S'engager ſans pudeur, rompre ſans retenue,
Remplir le monde entier de leurs égarements,
Et compter en un mot leurs jours par leurs amants.
Ils ont vu triompher ces tyrans de familles,
Ces fameux corrupteurs des meres & des filles,
Qui galants ſans décence, amoureux ſans deſirs,
Ne cherchent que l'éclat dans le ſein des plaiſirs;
Qui loin d'enſevelir la liſte de leurs crimes,
Expoſent au grand jour le nom de leurs victimes:
Ils ont dans cette école accoutumé leurs cœurs
A flatter la licence, à mépriſer les mœurs,
A tolérer le vice, & non le ridicule,
A couronner l'excès, à ſiffler le ſcrupule,
A ne connoître enfin, eſclaves factieux,
Que leurs penchants pour loix, & leurs plaiſirs pour Dieux.

ÉPITRE IV.

SUR L'INDÉPENDANCE.

Qui foule aux pieds l'orgueil, le luxe & l'abondance,
Qui vit content de peu, connoît l'indépendance:
Au dessus de la crainte, au dessus de l'espoir,
La regle de son cœur est la loi du devoir.
Juge sans passion, censeur sans amertume,
Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume:
En prodiguant le fiel & l'encens tour-à-tour,
Il ne sait point servir & la haine & l'amour.
Des rayons de la foi son ame pénétrée,
Aux conseils de l'erreur a fermé toute entrée:
Trop fier, trop vertueux pour adorer les Grands,
Il pese avec sagesse & les noms & les rangs:
Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne
De confondre à la fois le titre & la personne:
Et qui veut mériter son culte & ses tributs,
A la place des noms doit offrir des vertus.
Né pour l'obéissance & non pour l'esclavage,
Du temple au pied du trône il porte son hommage,
Et lorsque sa raison s'arme contre la Loi,
Il l'enchaîne aux Autels & l'immole à la Foi.
Mais ne supposez pas qu'un zele fanatique
Couvre de ses desseins la marche politique:
Spectateur inconnu dans ce vaste Univers,
Ses yeux sur les grandeurs sont foiblement ouverts:

Il n'eſt rien dans les Cours qu'il adore ou qu'il brave ;
Outrager eſt d'un fou, flatter eſt d'un eſclave.
Il faut bannir l'audace & non la liberté,
La balance à la main peſer la vérité,
Ne jamais applaudir aux foibleſſes des hommes,
Ne point trop éclairer le néant où nous ſommes
En reſpectant toujours le Pontife & les Rois,
Nous taire, mais oſer faire parler les Loix.

C'eſt ainſi que ſoumis au joug de la prudence,
Nous ſoutenons les droits de notre indépendance.
Ami, lorſque l'hiver entouré de frimas,
Souffle du fond du Nord la glace en nos climats ;
Lorſqu'aſſis ſous un toit où les Muſes préſident,
Où la vérité parle, où les fronts ſe déridept ;
Eclairés par l'hiſtoire, amuſés par les vers,
A notre tribunal nous citons l'Univers.

La Cour offre à nos yeux de ſuperbes eſclaves,
Amoureux de leur chaîne, & fiers de leurs entraves ;
Qui toujours accablés ſous des riens importants,
Perdent leurs plus beaux jours pour ſaiſir des inſtants.
Qu'il eſt doux de les voir dévorés d'amertume,
S'ennuyer par état, & ramper par coutume ;
Tomber ſervilement aux pieds des favoris,
Des biens du malheureux mendier les débris,
Et du vil intérêt miniſtres & victimes,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes !

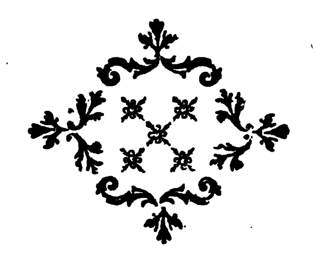
Heureuſe, diſons-nous, la douce obſcurité,
Qui des fers de la Cour ſauve la probité :

Mais plus heureuse encor la sagesse constante
D'un mortel tout-puissant, que nul appât ne tente ;
Qui semblable à Burrhus, vertueux sans orgueil,
Evite le danger sur le bord de l'écueil ;
Qui dans les flots bruyants d'une Cour importune,
Aux pieds de la Justice enchaîne la fortune.

Un esprit libre & sage erre avec sûreté
Dans les cercles divers de la société :
Sévere sans aigreur, & fier sans insolence,
Vif sans emportement, calme sans indolence,
Exact observateur de l'usage inconstant,
Il s'abaisse à propos, se resserre ou s'étend ;
Pour la seule vertu toujours invariable,
Il souffre les méchants sans devenir coupable :
Tel l'astre bienfaisant qui regle les saisons,
Eclaire un lac impur sans souiller les rayons.

Prêtons-nous sagement aux miseres humaines ;
Plaignons l'homme captif sans partager ses chaînes ;
Ami, n'achetons point, aux dépens des vertus,
L'inconstante faveur de l'aveugle Plutus.
Un Dieu sage a pesé dans la même balance
Les différents états de l'humaine opulence.
Loin de l'aisance honnête il bannit les remords :
Il joint la peine aux rangs, & les soins aux trésors ;
Et pour nous conserver une ame non commune,
Son bras de nos foyers écarte la fortune ;
Evitons les erreurs de l'indocilité,
Et les honteux excès de la crédulité.

Que je vous plains, ô vous, dont l'esptit tributaire,
De qui veut l'asservir esclave volontaire,
Prêt à tout soutenir comme à tout renverser
Attend avec respect un ordre pour penser :
Vous intrigants obscurs, ambitieux reptiles,
Asservis dès l'enfance à des dehors utiles,
Qui marchez vers le Trône à l'ombre des autels,
Et ne chantez les Dieux que pour plaire aux mortels :
Et vous froids complaisants, dont l'ame mercenaire
Epouse sans remords le vice qui peut plaire ;
Flexibles instruments des passions d'autrui,
Vivez dans l'esclavage, & mourez dans l'ennui.
J'aime mieux un tilleul que la simple nature
Eleve sur les bords d'une onde toujours pure,
Qu'un arbuste servile, un lierre tortueux
Qui surmonte en rampant les chênes fastueux.



ÉPITRE V.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

JE vous ſalue, ô terre, où le ciel m'a fait naître (*a*),
Lieux, où le jour pour moi commença de paroître,
Quand l'aſtre du Berger, brillant d'un feu nouveau,
De ſes premiers rayons éclaira mon berceau.
Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maiſons ruſtiques:
Arbres, témoins vivants de la faveur des cieux,
Dont la feuille nourrit ces vers induſtrieux
Qui tirent de leur ſein notre eſpoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur ſoie.
Tréſor du laboureur, ornement du berger,
L'olive ſous mes yeux s'unit à l'oranger.
Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
Qui forment devant moi de longs amphithéatres,
Où l'hiver regne encor quand la blonde Cérès,
De l'or de ſes cheveux a couvert nos guérets!
Qu'il m'eſt doux de revoir ſur des rives fertiles,
Le Rhône ouvrir ſes bras pour ſéparer nos iſles,
Et ramaſſant enfin ſes tréſors diſperſés,
Blanchir un Pont bâti ſur ſes flots courroucés;
D'admirer au couchant ces vignes renommées,
Qui courbent en feſtons leurs grappes parfumées;

(*a*) Cette Epître a été commencée auprès du Pont Saint-Eſprit, en Languedoc.

Tandis

Tandis que vers le Nord des chênes toujours verds
Affrontent le tonnerre & bravent les hivers?
Je te salue encore, ô ma chere Patrie!
Mes esprits sont émus; & mon ame attendrie
Echappe avec transport au trouble des palais,
Pour chercher dans ton sein l'innocence & la paix.
C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes ancêtres.
Justes pour leurs voisins, fideles à leurs maîtres,
Ils venoient décorer ces balcons abattus;
Embellir ces jardins, asyles des vertus,
Où, sur des bancs de fleurs, sous une treille inculte,
Ils oublioient la Cour & bravoient son tumulte.
Chaque objet frappe, éveille, & satisfait mes sens:
Je reconnois les Dieux au plaisir que je sens.
Non, l'air n'est point ailleurs si pur, l'onde si claire:
Le Saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire,
Et l'on ne voit qu'ici, dans tout son appareil,
Lever, luire, monter, & tomber le soleil.

Amour de nos foyers, quelle est votre puissance?
Quels lieux sont préférés aux lieux de la naissance?
Je vante ce beau ciel, ce jour brillant & pur
Qui répand dans les airs, l'or, la pourpre & l'azur,
Cette douce chaleur qui mûrit, qui colore
Les trésors de Vertumne & les présents de Flore.
Un Lapon vanteroit les glaces, les frimats
Qui chassent loin de lui la fraude & les combats:
Libre, paisible, heureux dans le sein de la terre,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
Quels stériles déserts, quels antres écartés
Sont pour leurs habitants sans grace & sans beautés?

Virgile abandonnoit les Fêtes de Capoue,
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue:
Et les Rois indigents d'Itaque & de Scyros,
Préféroient leurs rochers aux marbres de Paros.

En vain l'ambition, l'inquiete avarice,
La curiosité, le volage caprice
Nous font braver cent fois l'inclémence des airs,
Les dangers de la Terre & le péril des Mers.
Des plus heureux climats, des bords les plus barbares,
Rappellés sourdement par la voix de nos Lares,
Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés,
Qu'au fond du Potosi les Dieux avoient cachés.
Assis tranquillement sous nos foyers antiques,
Nous trouvons dans le sein de nos Dieux domestiques
Cette douceur, ce calme, objet de nos travaux,
Que nous cherchions en vain sur la terre & les eaux.

Tel est l'heureux effet de l'amour de nous-même:
Utile à l'Univers, quand il n'est point extrême,
Cet amour trop actif pour être concentré,
S'échappe de nos cœurs, se répand par degré
Sur nos biens, sur les lieux où nous prîmes naissance,
Jusque sur les témoins des jeux de notre enfance.
C'est lui qui nous rend cher le nom de nos aïeux,
Les destins inconnus de nos derniers neveux,
Et qui, trop resserré dans la sphere où nous sommes,
Embrasse tous les lieux, enchaîne tous les hommes.
L'amour-propre a tissu les différents liens
Qui tiennent enchaînés les divers citoyens:

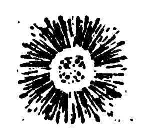
L'intérêt personnel, auteur de tous les crimes,
De l'intérêt public établit les maximes.
Oui, lui seul a formé nos plus aimables nœuds.
Nos amis ne sont rien, nous nous aimons en eux.
Vous qui nommez l'amour une étincelle pure,
Un rayon émané du sein de la nature,
Détruisez une erreur si chere à vos appas.
Aimeroit-on autrui, si l'on ne s'aimoit pas?
Ces transports renaissants à l'aspect de vos charmes,
Ces soins mêlés de trouble, & ces perfides larmes
Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté
Offre au Dieu des plaisirs, bien plus qu'à la beauté.

L'amour des Citoyens ne devient légitime
Que par le bien public qui le regle & l'anime.
Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison
Un feu né pour s'étendre au gré de la raison,
Un amour dangereux que l'intérêt allume,
Qui trop long-temps captif s'irrite & nous consume.
Tels les terribles feux dont brûlent les Titans,
Comprimés par la terre, enfantent les volcans.
Ainsi vit-on jadis dans Rome & dans Athenes
Le peuple heureux & libre, ou courbé sous les chaînes,
Selon que l'amour-propre obéissant aux loix,
De la Patrie en pleurs reconnoissoit la voix.
Ainsi dans tous les temps l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.

Amour de la justice, amour digne de nous,
Embrasez les mortels, croissez, étendez-vous.

Consumez, renversez ces indignes barrieres,
Ces angles meurtriers qui bordent les frontieres;
Ces remparts tortueux, & ces globes de fer
Qui vomissent sur nous les flammes de l'enfer.
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires
Les glaives que forgea l'audace de nos peres?
Faut-il toujours attendre, ou craindre des revers,
Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts?

O mœurs du siecle d'or! ô chimeres aimables!
Ne saurons-nous jamais réaliser vos fables?
Et ne connoîtrons-nous que l'art infructueux
De peindre la vertu sans être vertueux?



EPITRE VI.

SUR L'AMBITION.

A M. LE D. DE N.

LA Fortune ingrate & trompeuſe
M'appelle, un tréſor à la main:
L'ambition vaine & flatteuſe
De la Cour m'ouvre le chemin.
Crois-tu que mon ame affamée
D'un titre nuiſible au repos,
Aime à reſpirer la fumée
De l'encens que brûlent les ſots?
Crois-tu qu'aveugle je confonde
Le mérite & la dignité,
L'hommage ſervile du monde
Et le tribut de l'équité?
Crois-tu que, cenſeur hypocrite
De la molleſſe des mortels,
Je veuille, indolent Sybarite,
M'endormir au pied des autels?
Non; tu connois trop ma droiture:
Coupable par fragilité,
Mais, ennemi de l'impoſture,
Je ne joins pas l'impiété

Aux foibleſſes de ta nature.
Oui, les Dieux m'ont aſſez donné.
Eh! que m'importe, ſi tu m'aimes,
De charger de vains diadêmes
Mon front d'olives couronné ?
Le Ciel ne m'a point condamné
A traîner mes jours dans le faſte,
A languir dans un Palais vaſte.
Plus délicat qu'ambitieux,
J'aime un bonheur doux & facile;
Le ſuperflu m'eſt inutile,
Et l'appareil m'eſt odieux.
J'aime les fruits délicieux
Dont nos eſpaliers ſe couronnent:
Voiſins de la main & des yeux,
Ils s'offrent moins qu'ils ne ſe donnent.
Mais je n'irai pas affronter
Un peuple de dragons avides,
Pour la gloire de diſputer
Les pommes d'or des Heſpérides.
La Santé, le plus grand des biens,
File tous les jours de ma vie;
Que de mille ſiecles ſuivie
Elle veille au bonheur des tiens.
Si je revois fleurir encore
Les myrtes de tes jeunes ans;
Si je revois naître l'aurore
Des premiers jours de ton printemps,
Et, ſi ma Muſe énorgueillie
De marcher de loin ſur tes pas,

Unit l'estime de Delie
Aux suffrages de Maurepas;
C'en est fait, le globe où nous sommes
Comme un point s'échappe à mes yeux,
Et plus heureux que tous les hommes,
J'ai bu dans la coupe des Dieux.



EPITRE VII.

A MES DIEUX PÉNATES.

PROTECTEURS de mon toit ruſtique,
C'eſt à vous qu'aujourd'hui j'écris.
Vous, qui ſous ce foyer antique
Bravez le faſte de Paris,
Et la molleſſe Aſiatique
Des alcoves & des lambris,
Soyez les ſeuls dépoſitaires
De mes Vers ſérieux ou foux:
Que mes Ouvrages ſolitaires,
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.

J'eſpérois que l'affreux Borée
Reſpecteroit nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs,
Rendroit à la terre éplorée
Et ſes parfums & ſes couleurs.
Mais les Nymphes & leurs compagnes
Cherchent les abris des buiſſons:
L'hiver deſcendu des montagnes
Souffle de nouveau ſes glaçons,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moiſſons.

Rentrons dans notre ſolitude,
Puiſque l'Aquilon déchaîné
Menace Zéphire étonné
D'une nouvelle ſervitude :
Rentrons, & qu'une douce étude
Déride mon front ſérieux.
Vous mes Pénates, vous mes Dieux,
Ecartez ce qu'elle a de rude ;
Et que les Vents ſéditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laiſſent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares,
Sous ce foyer étincelant,
A la rigueur des vents barbares
Oppoſer un chêne brûlant.
Je ſuis enfin dans le ſilence ;
Mon eſprit, libre de ſes fers,
Se promene avec nonchalance
Sur les erreurs de l'Univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offenſe ;
Cœurs vicieux, eſprits pervers,
Vils eſclaves de l'opulence,
Je vous condamne ſans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,
Et ſoutenus par l'innocence,
Ma main ſans eſprit vous encenſe ;
Mes yeux ſur le mérite ouverts
Se ferment ſur la récompenſe.
Sans ſortir de mon indolence,
Je reconnois tous les travers

De ce rien qu'on nomme ſcience :
Je vois que la ſombre ignorance
Obſcurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah ! que ma chere indifférence
M'offre ici de plaiſirs divers !
Mes Dieux ſont les rois que je ſers,
Ma maîtreſſe eſt l'indépendance,
Et mon étude l'inconſtance.
O toi, qui dans le ſein des mers
Avec l'Amour as pris naiſſance,
Déeſſe, répands dans mes vers
Ce tour, cette noble cadence,
Et cette molle négligence
Dont tu ſais embellir tes airs.
Amant de la ſimple nature,
Je ſuis les traces de ſes pas.
Sa main, auſſi libre que ſûre,
Néglige les loix du compas ;
Et la plus légere parure
Eſt un voile pour ſes appas.
Quand la verrai-je ſans emblême,
Sans fard, ſans éclat emprunté,
Conſerver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le ſouris de la volupté ?

Inſpirez-moi, divins Pénates ;
Vous-mêmes guidez mes travaux :

Verſez ſur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux ;
Et que mes chants toujours nouveaux
Mêlent la raiſon des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une ſageſſe ſtérile
N'occupe jamais mes loiſirs :
Que toujours ma Muſe fertile
Imite en variant ſon ſtyle,
Le vol inconſtant des Zéphyrs ;
Et qu'elle abandonne l'utile,
S'il eſt ſéparé des plaiſirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rouſſeau, vole à mon ſecours :
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inſpire
Réunis en ce jour la lyre
Et le luth badin des Amours :
Soutiens-moi, prête-moi tes ailes ;
Guide mon vol audacieux
Juſqu'à ces voûtes éternelles,
Où l'aſtre qui parcourt les cieux,
Darde ſes flammes immortelles
Sur les ténebres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes ouvrages ;
L'eſprit de l'Etre créateur
Semble verſer ſur tes images
Toute ſa force & ſa grandeur.
Mais ne crois pas que vil flatteur
Je déshonore mes ſuffrages
En mendiant ceux de l'auteur.

Vous le ſavez, Dieux domeſtiques,
Mon ſtyle n'eſt point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le nectar apprêté
Des longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la vérité,
J'adreſſe aux princes des Lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'eſtime & l'équité.

Rouſſeau, conduit par Polymnie,
Fit paſſer dans nos vers François,
Ces ſons nombreux, cette harmonie
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le génie:
Lui ſeul avec ſévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre & la clarté;
Et par le concours unanime
D'une heureuſe fécondité
Unie aux travaux de la lime,
Sa Muſe avec rapidité
S'élevant juſques au ſublime,
Vola vers l'immortalité.

Que la Renommée & l'Hiſtoire
Gravent à jamais ſur l'airain
Cet Hymne digne de mémoire,
Où Rouſſeau, la flamme à la main,
Chaſſe du temple de la Gloire
Les deſtructeurs du genre humain,

Et ſous les yeux de la Victoire
Ebranle leur trône incertain.

Tels ſont les accents de ſa lyre.
Mais quel feu, quels nouveaux attraits,
Lorſque Bacchus & la Satire,
Dans un vin petillant & frais,
Trempent la pointe de ſes traits !
En vain, de ſa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu
Que ſa Muſe enfin avilie
N'eſt plus cette Muſe chérie
De Duſſé, la Fare & Chaulieu ;
Malgré les arrêts de l'envie,
S'il revenoit dans ſa Patrie,
Il en ſeroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatants :
Les graces, qui ſont leur partage,
Les ſauvent des rides du temps.
Moins la roſe compte d'inſtants,
Plus elle s'aſſure l'hommage
Des autres filles du Printemps.
Réponds-moi, célebre Voltaire,
Qu'eſt devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractere
Qui marquoit tes premiers écrits ;
Quand ta plume vive & légere
Peignoit la joie enfant des ris,
Le vin ſaillant dans la fougere,

Les regards malins de Cypris,
Et tous les ſecrets de Cythere ?
Alors, de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
Des ſeize tyrans de Paris,
Et la généreuſe clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors la ſublime éloquence
Te pénétroit de ſes chaleurs ;
Les graces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs ;
Et par une heureuſe inconſtance,
De ton eſprit, en abondance,
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée,
Qui ſe répandoit ſur tes Vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée
Comme un nuage dans les airs.

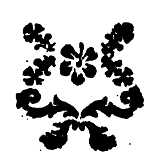
Tandis que ma Muſe volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaiſir l'engage,
Et donne tout au ſentiment,
L'ombre deſcend, le jour s'efface :
Le char du ſoleil qui s'enfuit,
Se joue en vain ſur la ſurface
De l'onde qui le reproduit :
L'heure impatiente le ſuit,
Vole, le preſſe, & dans ſa place

Fait succéder l'obscure Nuit.
Que dans ma retraite, éclairée
Par la présence & le concours
Des Dieux enfants de Cythérée,
Les plaisirs exilés des cours,
Du vin de cette urne sacrée
S'enivrent avec les Amours.
Que mon toit soit impénétrable
Aux craintes, aux remords vengeurs;
Et qu'un repos inaltérable
Dans cet asyle favorable
Endorme les soucis rongeurs.

Sur ces demeures solitaires,
Veillez, ô mes Dieux tutélaires.
Déjà Morphée au teint vermeil
Abaisse ses ailes légeres,
D'où la mollesse & le sommeil
Vont descendre sur mes paupieres.
Puissé-je, après deux nuits entieres,
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir dans tout son appareil
L'Aurore entr'ouvrant les barrieres
Du temple brillant du Soleil!

Vous, dont la main m'est toujours chere,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycere
Favorise un amant nouveau,

Mes Dieux, déchirez ſon bandeau,
Et repouſſez le téméraire.
Mais, ſi plus ſenſible à mes vœux,
Il vous apprend que cette belle,
Moins aimable encor que fidelle,
Brûle pour moi des mêmes feux,
Alors d'une offrande éternelle
Flattez cet enfant dangereux;
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'inſtant ſes beaux cheveux.



ÉPITRE VIII.

A M. DUCLOS.

TU ſais que d'un peu de bêtiſe
Le bon vieux temps eſt accuſé;
Mais dans ce ſiecle plus ruſé,
J'ai grand regret à la franchiſe
De l'âge d'or ſi mépriſé.
J'ai grand regret à l'innocence
De l'homme qui marchoit tout nu.
Le plaiſir au front ingénu,
Sans voile étoit ſans indécence;
Moins défini, mais mieux connu.
L'Amour avoit plus de puiſſance,
Quand les Bergers étoient des Rois:
On ne vit pas ſouvent, je crois,
Des Patriarches Petits-Maîtres:
L'amour qu'on fait au pied des hêtres
Ne ſait pas vanter ſes exploits.
Sans art ainſi que ſans myſtere,
On l'aimoit parce qu'on s'aimoit:
C'étoit le goût ſeul qui formoit
La chaîne éternelle & légere,
Qui ſi librement retenoit
Le berger près de ſa bergere.
Sous un toit couvert de fougere

Chacun sur le soir revenoit,
Et le travail entretenoit
Du plaisir l'ardeur passagere.
L'Amour complaisant à nos yeux,
Entouré de traits & de flammes,
N'étoit du temps de nos aïeux
Que le besoin délicieux
De rapprocher toutes les ames.
Une fontaine, un verd gazon,
Ombragés par un chêne antique,
Voilà la petite maison
Où l'amour, en habit rustique,
Venoit passer chaque saison.
Notre jargon métaphysique
N'étoit pas encore inventé.
Le sentiment qu'on alambique
N'a guère de solidité:
Par un seul mot l'amour s'explique,
L'art du cœur est la vérité.
Mais lorsque le faste des villes
Eut changé les mœurs des bergers,
L'amour s'éloigna des vergers:
Ne trouvant que des cœurs serviles
L'intérêt, la soif des grandeurs
Formerent les nœuds des familles.
L'honneur, ce fier tyran des filles,
Les força de rendre leurs cœurs.
Les perfides & les cruelles
Virent le jour au même instant:
La loi d'être toujours constant

Donna naissance aux infidelles;
Il fut défendu de charmer:
Les plaisirs devinrent des crimes:
L'amour se traita par maximes:
L'esprit enseigna l'art d'aimer.
On donna le nom de victoire
Au seul triomphe du bonheur,
Et l'amant, surnommé vainqueur,
Céda le plaisir pour la gloire:
L'amour ne fut plus dans le cœur,
Dès qu'on écrivit son histoire:
Ainsi le vieil âge changea.
La vertu faisoit la noblesse;
Le second âge l'échangea
Contre un vernis de politesse:
Pour moi, je crois qu'il dérogea.
Tel fut le siecle de Thésée,
Du fils d'Alcmene & de Jason;
Dès le moment, la trahison
Fut pour jamais autorisée;
Mais le siecle peu raffiné
N'avoit pas encor vu paroître
Un être insolent & borné,
Que l'on appelle Petit-Maître.
Le premier fat de l'Univers
Fut le fils du roi de Pergame;
Cet insensé passa les mers
Pour aller séduire une femme.
L'amour moins que la vanité
Le rendit amant de la belle;

Car sans le bruit de sa beauté,
Il n'eût point soupiré pour elle.
Un autre se fut contenté
De trahir l'hospitalité,
En possédant cette infidelle:
Mais le rival de Ménélas,
Plutôt que de vouloir la rendre,
Fit armer deux cent mille bras,
Et réduire sa ville en cendre:
Et Pâris est le fondateur
De cette ville singuliere,
Que nous voyons digne héritiere
Du nom de son premier auteur.
Peuple ingrat, perfide & frivole,
Faut-il que d'un sexe charmant
Tu sois le tyran & l'idole?
Faut-il que ton orgueil immole
Le devoir & le sentiment?
Quoi! cette maîtresse adorée,
Qui sacrifie à ton bonheur
Sa beauté, sa vie & l'honneur,
Par toi sans cesse déchirée,
Va donc mourir désespérée
Du don qu'elle fit de son cœur?
On peut sans crime être volage;
C'est la faute de nos desirs:
Mais à l'objet de nos soupirs
Le cœur doit toujours son hommage.
Quel est l'ingrat ou le sauvage,
Qui peut oublier les plaisirs?

D'un ſexe digne qu'on l'adore,
N'exagérons pas les travers :
Sans lui l'homme ſeroit encore
Farouche au milieu des déſerts.
Oui, les femmes qu'on déshonore,
Même en voulant porter leurs fers,
Sont les fleurs qu'Amour fit éclorre
Dans le jardin de l'Univers.
Fidele ami, cenſeur utile,
N'examine dans mes écrits,
Ni l'ordonnance, ni le ſtyle :
Le ſentiment en fait le prix.
Ton eſprit brillant & fertile
A le droit d'être difficile ;
Mais c'eſt pour ton cœur que j'écris,



ÉPITRE IX.

A M. LE COMTE DE FORCALQUIER.

Vous voulez donc que je reprenne
Un luth que j'avois démonté;
Qu'après avoir brisé ma chaîne,
Je perde encor ma liberté.
De la nature enfant gâté,
J'écrivois autrefois sans peine
Des vers pleins de facilité.
Ma Muse avec rapidité
Voloit toujours sans perdre haleine
Au temple de la Volupté;
Mais j'ai laissé tarir ma veine
Dans le sein de l'oisiveté.

Les vers sont enfants de l'ivresse,
Si vous rimez soyez heureux;
Il faut, pour peindre la tendresse,
N'écrire des vers amoureux
Que sous les yeux de sa maîtresse;
Aimez, si vous chantez l'amour.
Pourquoi les faiseurs de ballades
Qui jadis inondoient la Cour,

De madrigaux, de chanſons fades,
Et qui méditoient nuit & jour
Leurs impromptus & leurs boutades?
Pourquoi tous ces auteurs glacés,
Au dernier rang ſont-ils placés?
C'eſt que leur eſprit vouloit peindre
Ce que leur cœur ne ſentoit pas.
Le tendre amour qu'ils oſoient feindre,
Ne voloit jamais dans leurs bras.
Pour tracer ſa brillante image,
Toujours tendre & ſouvent volage,
Aimez, changez avec ce Dieu;
Volez où ſa voix vous appelle;
Soyez galant comme Chaulieu,
Et libertin comme Chapelle:
Sur-tout poſſédez l'heureux art
De peindre tout avec décence.
Ovide & le gentil Bernard
Alarment un peu l'innocence.
Soyez moins libre qu'ingénu:
On peut avec un art extrême
Offrir à la ſageſſe même
L'Amour qui rougit d'être nu.
Si vous avez la voix légere
De la maîtreſſe de Phaon,
Ne quittez point Anacréon
Pour imiter le grand Homere:
En voulant copier Milton,
J'avois déjà perdu le ton
De l'heureux amant de Glycere.

Les vers, dans ma jeune saison,
N'étoient pour moi qu'un badinage:
Ils me coûterent davantage,
Quand j'écrivis pour la raison.
Qu'il est dangereux d'être sage!
Moins prodigue de ses trésors,
Je sens enfin que la Nature
Les verse avec plus de mesure,
Et répond mal à mes transports.
Quelquefois la Philosophie
Vient s'armer contre l'art des vers.
Pour plaire à ce triste univers,
Il faut qu'un Auteur sacrifie
Les jours du printemps de la vie,
Qui sont & si courts & si chers.
Le plaisir, d'une aile légere,
Fuit en nous perçant de ses traits;
Mais la gloire aussi passagere
A-t-elle les mêmes attraits?
Cher Comte, eh, quoi! la renommée
Vaut-elle un soupir, un regard,
Que laisse comme par hasard
Echapper une amante aimée?
Vaut-elle les faciles riens
Dont on nourrit l'orgueil des belles,
Et ces charmantes bagatelles
Que dans leurs tendres entretiens,
Se montrent deux amis fideles?
La renommée, en vérité,
Malgré son brillant étalage,

Mérite bien peu notre hommage.
Je permets à la vanité
D'adorer sa trompeuse image :
L'erreur est toujours le partage
D'un esprit faux & limité ;
Mais le bon sens est révolté
Qu'elle soit l'idole du sage,
Et l'écueil de la probité.
Ces foux qu'on appelle grands hommes,
Se consument en vains regrets ;
Mais le bonheur est toujours près
Du théatre obscur où nous sommes.
Nous sentons le prix d'un beau jour :
C'est pour nous que brille l'aurore :
Pour nous les fleurs semblent encore
S'ouvrir au souffle de l'amour.
Le spectacle de la Nature,
Qui renaît toujours à nos yeux,
N'offre qu'une foible peinture
Aux regards des ambitieux :
Plus sa beauté se renouvelle,
Plus nos yeux deviennent perçants :
Les plaisirs nous donnent des sens,
Qui rendent la terre plus belle.
Que les ambitieux mortels
Etendent leur gloire féconde ;
Qu'à des hommages éternels
Ils condamnent la terre & l'onde :
L'amitié pour nous est le monde,
Dans son temple sont nos autels.

Tout ici n'eſt que rêverie :
Je le ſais ; mais des vains honneurs
Mon ame dès long-temps guérie,
Choiſit de plus douces erreurs :
Mes biens, mes tréſors ſont les fleurs,
Et mes jardins une prairie.

J'aime mieux penſer avec vous,
Dont l'eſprit, facile & ſi doux,
S'étend, s'éleve & ſe marie
A tous les temps, à tous les goûts.
Rempli du plus charmant délire,
J'aime mieux jouir des appas
De votre amitié qui m'inſpire,
Que de cadencer ſur ma lyre
Ces vers coulants & délicats,
Qu'il eſt ſi mal-aiſé d'écrire,
Et dont on fait ſi peu de cas.
Cependant ma Muſe s'engage
A remplir vos heureux loiſirs.
Qui ſait, au printemps de ſon âge,
Souffrir les maux avec courage,
A bien des droits ſur les plaiſirs.
J'ai peine à retrouver les traces
Des Muſes dont j'ai fait la cour,
Loin de moi s'envole l'amour ;
Mais je vois près de vous les Graces :
Elles m'inſtruiront à leur tour.

ÉPITRE X.

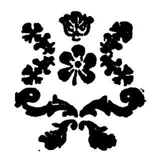
SUR LA PARESSE,

A M. DE***

CENSEUR de ma chere pareſſe,
Pourquoi viens-tu me réveiller,
Au ſein de l'aimable molleſſe
Où j'aime tant à ſommeiller ?
Laiſſe-moi philoſophe auſtere,
Goûter voluptueuſement
Le doux plaiſir de ne rien faire,
Et de penſer tranquillement.
Sur l'Hélicon tu me rappelles ;
Mais ta Muſe en vain me promet
Le ſecours conſtant de ſes aîles
Pour m'élever à ſon ſommet.
Mon eſprit, amoureux des chaînes
Que lui préſente le repos,
Frémit des veilles & des peines
Qui ſuivent le Dieu de Délos.
Veux-tu qu'héritier de la plume
Des Malherbes, des Deſpréaux,
Dans mes vers pompeux je rallume
Le feu qui ſort de leurs pinceaux ?
Ce n'eſt point à l'humble colombe

A ſuivre l'aigle dans les cieux.
Sous les grands travaux je ſuccombe:
Les jeux & les ris ſont mes Dieux.
Peut-être d'une voix légere,
Entre l'amour & les buveurs,
J'aurois pu vanter à Glycere
Et mes larcins & ſes faveurs;
Mais la Suze, la Sabliere,
Ont cueilli les plus belles fleurs,
Et n'ont laiſſé dans leur carriere,
Que des Narciſſes ſans couleurs.
Pour éterniſer ſa mémoire,
On perd les moments les plus doux:
Pourquoi chercher ſi loin la gloire?
Le plaiſir eſt ſi près de nous!
Dites-moi, Manes des Corneilles,
Vous, qui par des vers immortels,
Des Dieux égalez les merveilles,
Et leur diſputez les autels;
Cette couronne toujours verte,
Qui pare vos fronts triomphants,
Vous venge-t-elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans?
Non, vos chants, triſte Melpomene,
Ne troubleront point mes loiſirs:
La gloire vaut-elle la peine
Que j'abandonne les plaiſirs?
Ce n'eſt pas que, froid Quiétiſte,
Mes yeux fermés par le repos
Languiſſent dans une nuit triſte,

Qui n'a pour fleurs que des pavots ?
Occupé de riants menſonges,
L'amour interrompt mon ſommeil ;
Je paſſe de ſonges en ſonges,
Du repos je vole au réveil.
Quelquefois pour Eléonore,
Oubliant ſon oiſiveté,
Ma jeune Muſe touche encore
Un luth que l'Amour a monté ;
Mais elle abandonne la lyre,
Dès qu'elle eſt prête à ſe laſſer ;
Car enfin, que ſert-il d'écrire ?
N'eſt-ce pas aſſez de penſer ?



ÉPITRE XI.

SUR L'HIVER,

A M. DE***

DE l'Urne céleste
Le Signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse;
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux:
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle,
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons:

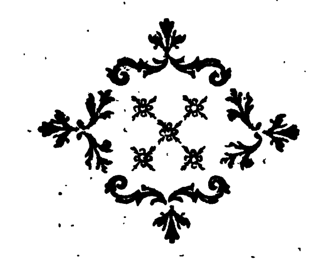
Ce tribut fidele,
Qui se renouvelle
Avec nos desirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos haines,
Tantôt nos plaisirs.
Cédant nos campagnes
Aux tyrans des airs;
Flore & ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Son sein outragé
Gémit ombragé
D'un voile funeste,
Et la Nymphe en pleurs
Doit être modeste
Jusqu'au temps des fleurs.
Quand d'un vol agile
L'amour & les jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scene
Suivant Melpomene
Et les jeux nouveaux,
J'entends le Parterre
Marquer les défauts
En juge sévere.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.

Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme :
Seulement dans l'ame,
J'approuve ou je blâme ;
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
J'irois de mes airs
Frapper vos oreilles ?
Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder :
Sous un double empire
Je sais accorder
Le thyrse & la lyre ;
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main
Chanter son refrain,
Folâtrer & rire.
Quel sort plus heureux !
Buveur amoureux,
Sans soins, sans attente ;
Je n'ai qu'à saisir,
Un riant loisir ;
Pour l'heure présente
Toujours un plaisir,
Pour l'heure suivante
Toujours un desir.

Qu'à son gré la Parque
Hâte les instants,

Les

Les compte & les marque
Aux fastes des ans.
Je l'attends sans crainte :
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu,
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit son Epître.



ÉPITRE XII.

AUX GRACES.

O Vous, qui parez tous les âges,
Tous les talents, tous les esprits;
Vous, dont le temple est à Paris,
Et quelquefois dans les villages;
Vous, que les plaisirs & les ris
Suivent en secret chez les sages;
GRACES, c'est à vous que j'écris.
Fugitives ou solitaires,
La foule des esprits vulgaires
Vous cherche sans cesse & vous fuit.
Aussi simples que les bergeres,
Le goût vous fixe & vous conduit.
Indifférentes & légeres,
Vous échappez à qui vous suit.
Venez dans mon humble réduit,
Vous n'y serez point étrangeres:
Rien ne peut y blesser vos yeux.
Votre frere est le seul des Dieux,
Dont vous verrez chez moi l'image.
Dans son carquois brille un seul trait,
Et dans sa main est le portrait
De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc, sœurs du tendre amour,

Eclairer ma retraite obscure ;
Venez ensemble, ou tour-à-tour,
Et du pinceau de la nature
Achevez l'heureuse peinture
Que je vous consacre en ce jour.
Vos bienfaits, charmantes Déesses,
Sont prodigués dès le berceau,
Et jusques au bord du tombeau
Vous vous conservez vos richesses.
Vous élevez sur vos genoux
Ces enfants si vifs & si doux,
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous,
Et tous les rayons de la joie.
Vous aimez à vivre avec eux,
Vous vous jouez dans leurs cheveux
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance,
Vous présidez à tous ses jeux,
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'amour, le plaisir, la beauté,
Ces trois enfants de la jeunesse,
N'ont qu'un empire limité,
Si vous ne les suivez sans cesse.
L'Amour, à travers son bandeau,
Voit tous les défauts qu'il nous cache,
Rien à ses yeux n'est toujours beau ;
Et quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau,

Vos mains rallument son flambeau,
Et serrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégoûter,
Moins délicat & plus volage,
Le plaisir se laisse emporter
Sur l'aile agile du bel âge;
Il dévore sur son passage
Tous les instants sans les compter:
Vous seules lui faites goûter
Le besoin qu'il a d'être sage.
Par-tout où brille votre image,
Le goût le force à s'arrêter,
Et la constance est votre ouvrage:
Sans vous que seroit la beauté?
C'est par les graces qu'elle attire;
C'est vous qui la faites sourire;
Vous tempérez l'austérité
Et la rigueur de son empire.
Sans votre charme si vanté;
Qu'on sent & qu'on ne peut décrire,
Sa froide régularité
Nuiroit à la vivacité
Des desirs ardents qu'elle inspire.
Le Dieu d'Amour n'est qu'un enfant;
Il craint la fierté de ces Belles
Qui foulent d'un pied triomphant
Les fleurs qui naissent autour d'elles.
Par vous l'amant ose espérer
De saisir l'instant favorable:
C'est vous qui rendez adorable

L'objet qu'on craignoit d'adorer.
Qu'il eſt doux de trouver aimable
Ce qu'on eſt contraint d'admirer !
Les Belles qui ſuivent vos traces
Nous ramenent à leurs genoux.
Junon, après mille diſgraces,
Après mille tranſports jaloux,
Enchaîne ſon volage époux
Avec la ceinture des Graces.
L'air, la démarche, tous les traits,
L'eſprit, le cœur, le caractere
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La Nymphe qui craint un regard,
Et qui pourtant en eſt émue;
La Naïade qui par haſard
Nous laiſſe entrevoir qu'elle eſt nue;
La Vendangeuſe qui ſourit
Au jeune Sylvain qu'elle enivre,
Et lui fait ſentir que pour vivre
L'enjouement vaut mieux que l'eſprit;
De l'amour, victime rebelle,
La Boudeuſe qui dans un coin
Semble fuir l'Amant qu'elle appelle,
Qui, plus ſenſible que cruelle,
Gémit de ſentir le beſoin
De le laiſſer approcher d'elle;
La Rêveuſe, dont la langueur
La rend encore plus touchante,
Qui ſe plaint d'un mal qui l'enchante,

Dont le remede est dans son cœur;
La Coquette qui nous attire
Quand nous croyons la dédaigner,
Et qui (pour sûrement régner)
Semble renoncer à l'empire;
L'Amante, qui, dans son ardeur,
A de l'amour sans indécence,
Et qui sait à chaque faveur
Faire revivre l'innocence;
La Beauté, dont les yeux charmants
Donnent les desirs sans ivresse,
Qui, sans refroidir ses amants,
Leur fait adorer sa sagesse,
La finesse sans fausseté,
La sagesse sans pruderie,
L'enjouement sans étourderie,
Enfin la douce volupté
Et la touchante rêverie,
Un geste, un sourire, un regard,
Ce qui plaît sans peine & sans art,
Sans excès, sans airs, sans grimaces,
Sans gêne, & comme par hasard,
Est l'ouvrage charmant des Graces.

Cessez donc de vous alarmer,
Vous à qui la nature avare
Accorda le bienfait d'aimer,
Et refusa le don plus rare,
Le don plus heureux de charmer.
De l'Amour touchante victime,

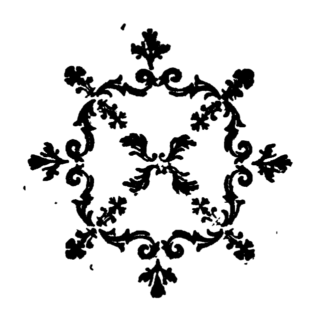
O vous qu'il blesse & fuit toujours,
Les graces offrent leurs secours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime :
Allez encenser les autels
De ces charmantes immortelles :
A votre retour les mortels
Vous compteront parmi les belles,
Et les amours les plus cruels
Vous serviront souvent mieux qu'elles.
On s'accoutume à la laideur,
L'esprit nous la rend supportable :
Les Graces suivent tous les âges;
Elles réparent leurs outrages,
Et sement les fleurs du printemps
Sur l'hiver paisible des sages.
Ainsi le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse
Des Graces que dans sa jeunesse
Chantoit l'amante de Phaon.
De leurs célebres bagatelles
Le monde encore est occupé.
La Mort de l'ombre de ses ailes,
N'a point encore enveloppé
Leurs chansonnettes immortelles.
Le seul esprit & les talents
N'éternisent pas nos merveilles :
L'oubli, qui nous suit à pas lents,
Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît,
L'utile doit être agréable;

Un Auteur n'eſt jamais parfait
Quand il néglige d'être aimable.

Martyrs illuſtres de Clio,
Vous, dont la plume infatigable
Nous enrichit & nous accable,
Voyez de vos in-folio
Quel eſt le ſort inévitable :
Dans l'abyme immenſe du temps
Tombent ces recueils importants
D'hiſtoriens, de politiques,
D'interpretes & de critiques,
Qui tous, au mépris du bon ſens,
Avec les livres Germaniques,
Se perdent dans la nuit des ans.
La mort dévore avec furie
Les grands monuments d'ici-bas ;
Mais le plaiſir, qui ne meurt pas,
Abandonne à ſa barbarie
Les annales des Potentats,
Et tout bon livre qui l'ennuie,
Pour ſauver & rendre à la vie
L'heureux Chantre de Ménélas
Et le tendre Amant de Lesbie.
La mort n'épargna dans Varron
Que le titre de ſavant homme :
Mais les graces de Cicéron
Tirerent des cendres de Rome
Et ſes ouvrages & ſon nom.
Je ne ſais par quelle aventure

Quelques ouvrages de pédant
Ont pu percer la nuit obſcure
Où tombe tout livre excédant :
Mais je ſais bien, en attendant,
Que c'eſt toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Graces ſeules embelliſſent
Nos eſprits ainſi que nos corps ;
Et nos talents ſont des reſſorts
Que leurs mains légeres poliſſent.
Les Graces entourent de fleurs
Le ſage compas d'Uranie,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du Génie,
Enſeignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verſer la Tragédie.
Malheur à tout eſprit groſſier,
A l'ame de bronze & d'acier
Qui les mépriſe & les ignore !
Le cœur, qui les ſent, les adore,
Et peut ſeul les apprécier.
Mais vous, filles de la nature,
Qui fîtes l'amour des mortels,
Ne ſouffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages ſur vos autels.
Paroiſſez aux yeux des impies,
Qui, ſans craindre votre courroux,
Nous offrent de froides copies,

Qu'ils nous font adorer pour vous.
Venez dissiper l'imposture ;
Daignez reparoître au grand jour :
Nous apprendrons votre retour,
Et par le cri de la nature,
Et par les transports de l'Amour.



ÉPITRE XIII.

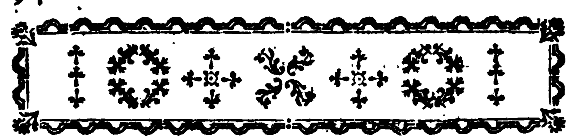
A M. DE FONTENELLE.

ON vit heureux quand on eſt ſage,
C'eſt du ſein des tranquilles nuits
Que naiſſent les jours ſans nuage :
En moiſſonnant trop tôt les roſes du bel âge
On n'en recueille point les fruits.
Ce Soleil brillant dans l'Aurore,
Qui conſume les fleurs de la jeune ſaiſon,
Le plaiſir, n'eſt pour la raiſon
Qu'un Aſtre bienfaiſant qui féconde & colore,
Et qui d'un voile d'or embellit l'horizon :
Remede pour le Sage, il devient un poiſon
Pour les cœurs que ſon feu dévore.
Tes jours comblés d'honneurs & tiſſus de plaiſirs,
Tes beaux jours, ſage Fontenelle,
Semés d'heureux travaux & de riants loiſirs,
Dont au gré de nos vœux le fil ſe renouvelle,
Conſacrent à jamais la raiſon éternelle
Qui dirigea tes pas & régla tes deſirs.
On vit un céleſte Génie
T'apporter tour-à-tour le compas d'Uranie,
La plume de Clio, la lyre des Amours.
La Gloire répandit ſes rayons ſur ta vie ;
Mais la ſeule raiſon en étendit le cours.

Les martyrs de l'orgueil prodiguent ſans réſerve
Leurs jours pour ſaiſir des moments :
La gloire ſur ſes pas fait périr ſes amants,
Et la Sageſſe les conſerve.
Sans jouir du préſent, vivre pour l'avenir,
S'immoler aux races futures,
D'un travail épineux endurer les tortures,
Laiſſer, quand on n'eſt plus, un foible ſouvenir,
O chimere d'orgueil ! ô mépriſable idole !
En s'éclairant ſoi-même, éclairer l'Univers,
Mériter un grand nom, ſentir qu'il eſt frivole,
Enlever ſans effort ces lauriers toujours verds
Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole;
Deſirer d'être grand, ſans ceſſer d'être heureux;
Enrichir ſon eſprit en prolongeant ſa vie,
Mépriſer la faveur & conſoler l'envie,
Déſarmer ſes rivaux, régner ſur ſes neveux,
Tel eſt l'objet du ſage, & telle eſt ton hiſtoire.
Il faut, pour être mon Héros,
S'approcher lentement du Temple de Mémoire,
Travailler ſans relâche en faveur du repos,
Exercer, conſerver les reſſorts de ſon ame.
Plus la vie eſt tranquille, & plus ſa foible trame
Echappe au ciſeau d'Atropos.
Nos paſſions ſont nos furies :
Elles veillent ſans ceſſe, & leurs cris renaiſſants
Viennent rompre le cours des douces rêveries,
Et l'équilibre de nos ſens.
Qui ſait les maîtriſer eſt le Dieu d'Epidaure.
Oui, la Sageſſe aimable eſt ſœur de la Santé :

Elle ſeule connoît le ſecret qu'on ignore
D'aſſurer l'immortalité.
Qu'un autre exalte le courage
D'Achille mort dans ſon printemps :
Il faut plus de vertus pour vivre plus long-temps,
Et le Neſtor des Grecs fut encor le plus ſage.





POÉSIES DIVERSES.

SUR LA COUR.

Heureux qui n'a point vu le dangereux séjour
Où la fortune éveille & la haine & l'amour ;
Où la vertu modeste, & toujours poursuivie,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie !
Tout présente en ce lieu l'étendard de la paix :
Où se forge la foudre, il ne tonne jamais :
Les cœurs y sont émus, mais les fronts y sont calmes,
Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes.
Théatre de la ruse & du déguisement,
Le poison de la haine y coule sourdement.
Il n'est point à la Cour de pardon pour l'offense.
Hommes dans leurs arrêts, & dieux dans leur vengeance,
Les Courtisans cruels restent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.
Par-tout j'y vois errer la sombre jalousie,
Qui, cachant le poignard dont elle s'est saisie,
Imprime sur son front les traits de l'amitié,
Appelle sur ses pas l'amour & la pitié,
Redouble les serments, s'abandonne aux alarmes,
Et prépare son fiel, en répandant des larmes.

La fureur dans le cœur, & la paix dans les yeux,
Même en les invoquant, elle trahit les Dieux:
Elle attaque à la fois le nom & la fortune;
La gloire l'éblouit, la grandeur l'importune.
Fuyez de cet aspic les yeux étincelants:
Il vous perdra, mortels, s'il connoît vos talents.

SUR LA SUPERSTITION.

De la crédule erreur, ce tyran du vulgaire,
Naquit un monstre affreux, que le faux zele éclaire,
Qui respecté du peuple, & redouté des Grands,
Sur ce vaste Univers traîne ses pas errants.
L'Egypte lui fournit une retraite impure,
D'où le monstre vola sur toute la nature.
Les Medes, les Persans, les Grecs & les Romains
Sucerent le poison préparé par ses mains,
Erreur du Plébéien, Politique des Sages,
Vous triomphiez alors, augures & présages:
Inventions du Prêtre & maximes des Rois,
Sur le trône & l'autel vous étendiez vos droits.
Ce temps affreux n'est plus; mais votre Souveraine,
Des aveugles mortels sera toujours la Reine.
Les Etats ont changé; la Superstition,
Toujours ferme, a suivi la révolution.

Par elle la vengeance inventa la magie;
L'ignorance entraîna la fausse astrologie;

La laideur découvrit les foibles talismans,
Piege que rompt toujours l'adresse des amants:
Par elle la terreur dans les retraites sombres
Vit en tremblant des corps qu'elle prit pour des ombres;
Et de fantômes vains peuplant l'air & les cieux,
Fit une vérité de l'erreur de nos yeux.

SUR L'ORGUEIL.

JE t'appelle & tu fuis, ô nature! ô ma mere!
Ton front est affiégé d'une tristesse amere.
Tes yeux dont les regards embellissoient les fleurs,
Languissent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténebres?
Quel sang vient de couler sur tes lambeaux funebres?
Quel barbare a flétri le sein qui l'anima?
Quel monstre a méconnu la main qui le forma?
L'Orgueil, me répond-elle: il trahit la nature;
Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.
Dès qu'il put les connoître, il sapa mes autels,
Et vola de mon sein dans le cœur des mortels.
Là, comme en un miroir, le monstre se contemple,
Il y regne adoré tel qu'un Dieu dans son temple:
Ses traits, ensevelis sous un fard apprêté,
Laissent à sa laideur l'ombre de la beauté;
Les parfums les plus doux & l'encens le plus rare
Fument sur les autels que sa vanité pare.
L'amour dont il s'enflamme est son seul aliment,
Et les vertus d'autrui sa honte & son tourment.

Il n'eſt rien de ſi pur que l'orgueil ne profane,
Rien de ſi révéré que l'orgueil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
En ſerpent tortueux il ſonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une foibleſſe errante
Ternit de ce miroir la glace tranſparente,
Il la ſuit ſourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat, & l'expoſe au grand jour.
Mais ſi la vérité, démaſquant l'artifice,
De ſes projets obſcurs ébranle l'édifice,
Quel attentat affreux! quels deſſeins! quelle horreur!
L'orgueil humilié devient bientôt fureur.
Ce n'eſt plus un ſerpent qui rampe ſur la terre,
C'eſt un géant armé qui brave le tonnerre;
Qui, pour anéantir l'auguſte vérité,
Iroit juſques au ſein de la Divinité,
Percer de mille coups ſa rivale obſtinée,
Et blaſphémer le Dieu dont elle eſt émanée.

SUR LA MODE.

LA Mode eſt un tyran, des mortels reſpecté,
Digne enfant du dégoût & de la nouveauté;
Qui de l'Etat François, dont elle a les ſuffrages,
Au delà des deux mers diſperſe ſes ouvrages,
Augmente avec ſuccès leur immenſe cherté,
Selon leur peu d'uſage ou leur fragilité.
Son trône eſt un miroir, dont la glace infidelle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.

Les François inconstants admirent dans ses mains
Des trésors méprisés du reste des humains.
Assise à ses côtés, la brillante parure
Essaie, à force d'art, de changer la nature.
La beauté le consulte, & notre or le plus pur
N'achete point trop cher son rouge & son azur.
La mode assujettit le Sage à sa formule;
La suivre est un devoir; la fuir un ridicule.
Depuis nos ornements jusques à nos écrits,
Elle attache à son gré l'estime ou le mépris;
Et réglant tour-à-tour tous les rangs où nous sommes,
Elle place les sots, & nomme les grands hommes.

SUR LA VERTU.

IL est une Vertu, dont la puissance active
Commande aux passions, les calme ou les captive,
Arrache enfin notre ame à la séduction,
Au sein de ses erreurs désabuse Ixion;
Et d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image,
Dans ses bras enchantés dissipe le nuage.
Que nos cœurs sont heureux, quand la loi du devoir
De nos plus doux penchants confirme le pouvoir!
Il est une vertu: qui résiste à ses charmes,
Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes;
Et devant elle un jour, malgré tous ses efforts,
Portera pour tribut le poids de ses remords.
Des mortels les plus sourds sa voix est entendue:
L'ame qui fuit ses bras y retombe éperdue.

Qui connut son pouvoir, qui sentit sa douceur,
Pourroit-il la confondre avec son oppresseur?
Avec le vice impur ce complaisant barbare,
Qui souffle dans nos sens les flammes du tartare,
Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs,
Sûr, après nos plaisirs, d'éterniser nos pleurs?
Si la vertu n'est rien, pourquoi l'humble innocence
A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance?
D'où vient qu'une Bergere, assise sur les fleurs,
Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs,
Impose à ses amants surpris de sa sagesse?
Sévere avec douceur, & tendre sans foiblesse,
Elle a l'art de charmer sans rien devoir à l'art:
Son devoir est sa loi, sa défense un regard,
Qui, joint à la fierté d'un modeste silence,
Fait tomber à ses pieds l'audace & la licence.
D'où vient qu'un Villageois, assis sous un ormeau,
Juge des différends qui naissent au hameau?
Pauvre, chargé de soins, & consumé par l'âge,
Qui peut l'avoir rendu le dieu du voisinage?
Les Pasteurs rassemblés viennent autour de lui
Chercher dans ses leçons leur joie & leur appui.
Eh! ne voyez-vous pas qu'amant de la sagesse,
Il est juste sans faste, & prudent sans finesse,
Et que l'intégrité conduisant ses projets,
De ses Concitoyens il s'en fait des sujets?
La Vertu sous le chaume attire nos hommages:
Le crime sous le dais est la terreur des Sages.

SUR L'HOMME.

Oui, l'homme si rempli du soin de se connoître,
Ne sait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit être.
Honteux de commencer, puni de différer,
Malheureux de savoir, coupable d'ignorer,
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
Et d'abuser son cœur, si facile à trahir.
Cet homme, en même temps, libre dans ses entraves,
A la fierté des Rois sous l'habit des esclaves.
Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui,
Enivré, fatigué de lui-même & d'autrui,
Différent, inégal, & cependant le même,
Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime.
Amusé par des riens, les plus vastes projets
Offrent à son esprit de trop foibles objets.
Tout irrite ses goûts; sans remplir son envie,
Il abrege ses jours & regrette la vie.
Dans ce vaste Univers il se trouve borné;
Et de l'illusion jouet infortuné,
Pour appaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
Il crée à chaque instant un monde imaginaire.
L'antiquité du nom l'approche du néant,
Et le nain est toujours à côté du géant.
Plus il fait remonter sa race renommée,
Plus il touche au limon dont Eve fut formée.

Sa raiſon lui ſoumet les lions rugiſſants;
Mais lui-même obéit à la fougue des ſens.
Au lieu de l'éclairer, ſes lumieres le flattent:
Loin d'élever ſon cœur, ſes paſſions l'abattent;
Il ne jouit de rien en eſſayant de tout,
L'ambition en lui n'eſt qu'un affreux dégoût,
L'orgueil une foibleſſe inſolente ou ſoumiſe,
Qui ſubſiſte aux dépens d'une eſtime ſurpriſe:
L'avarice eſt la peur de manquer d'un ſecours,
Qui nourrit ſon eſpoir & le trahit toujours;
Le courage brutal, une terreur extrême;
Le point d'honneur ſans borne, un oubli de ſoi-même;
La feinte modeſtie, un orgueil plus caché,
Et la délicateſſe, un vice recherché.
L'abandon généreux d'un profit légitime
Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'eſtime.
Sous un dehors brillant la gloire a ſon écueil;
La libéralité n'eſt qu'un trafic d'orgueil;
La politeſſe, un droit qu'on acquiert ſur les autres,
Pour exiger des ſoins plus flatteurs que les nôtres.
La régularité prévient le déſeſpoir
D'être forcé de rendre, ou l'horreur de devoir.
Inutiles vertus, dont toute la puiſſance
Ne ſert qu'à manier le vice à l'innocence;
A pourſuivre le mal ſans gloire & ſans ſuccès;
A ranimer ſa force, ou nourrir ſon excès.
Combattons, détruiſons l'orgueil qui nous enivre;
Du fond de ſon tombeau nous le verrons revivre.
Qu'on le chaſſe avec peine, il rentre ſans effort,
Triomphe dans les fers, & ſurvit à la mort.

Quel Alcide nouveau, quelle main agiſſante
Soumettra pour jamais cette hydre renaiſſante ?
Il faut, pour enchaîner ſes dragons abattus,
Un frein plus aſſuré que celui des vertus ;
Et pour arracher l'homme à ſa miſere extrême,
Il faut, n'en doutons pas, le pouvoir de Dieu même.

SUR LA VOLUPTÉ.

IL eſt une Vénus, non celle qu'Idalie
Vit allaiter l'Amour & nourrir la Folie ;
Que Neptune admira, que couronna Pâris,
Et que ſous ſes berceaux adoroit Sybaris ;
Mais celle qui remplit les airs, la terre & l'onde.
Fantôme du bonheur, & Déeſſe du monde,
Ses loix ſont nos penchants, ſes armes nos deſirs,
Ses biens l'illuſion, ſes chaînes les plaiſirs.
Vivante dans nos cœurs, avec eux elle change ;
De nos goûts variés elle fuit le mêlange ;
Paroît, en les guidant, ne pas les conſeiller,
Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.
Sous ſa main, qui répand le fiel & l'impoſture,
Tout mal peut s'embellir, tout bien ſe défigure.
Elle imprime avec art ſur le front des vertus,
Ce dégoût, cet ennui qu'inſpire leur abus ;
Tandis que dans les yeux de la fiere licence,
Elle offre tous les biens qu'aſſure l'innocence.
C'eſt elle qui dans l'or brille aux yeux de Créſus
Qui plaît dans Bérénice à l'amoureux Titus ;

Qui fait parler les bois, les prés, la solitude,
Enchante sur la scene, & ravit dans l'étude;
Qui fait chercher la paix au milieu des combats;
Qui peut même à la mort attacher des appas;
Qui, malgré les écueils de la mer mugissante,
Fait voler sur les flots la voile obéissante.
Douce erreur, dont l'espoir nous trompe & nous nourrit,
Donne de l'ame au sens, & du sens à l'esprit.
Belle, mais dangereuse, aimable, mais frivole;
Telle est la Volupté, notre fatale idole:
Invisible par-tout, & présente en tous lieux,
Elle est tout ce qui charme & nos cœurs & nos yeux.

LES ROIS.

ODE.

Toi qui vis tomber les colonnes
Des Etats les plus florissants;
Toi, qui vis briser les Couronnes
Des Souverains les plus puissants;
O Terre, ô féconde Cybelle,
Tu caches dans ton sein fidele
Les fastes des siecles divers:
Ouvre à ma Muse, qui t'appelle,
Les archives de l'Univers.

Montre-moi, sous leurs pyramides,
Ces Rois dans la tombe ignorés;

Ces Rois fastueux & timides,
Jadis sur le trône adorés :
Leur nom n'a duré qu'une aurore ;
En vain le marbre couvre encore
Les vains débris de leur cercueil :
Le temps à chaque instant dévore
Le monument de leur orgueil.

Tu vis sortir de tes entrailles
Ces Héros tyrans des humains,
Dont le Dieu sanglant des batailles
Armoit les sacrileges mains.
Que les émules d'Alexandre
Bravent sur des palais en cendre
Et la fortune & ses revers :
Bientôt tu les verras descendre
Dans les tombeaux qu'ils ont ouverts.

Je sais qu'Achille, que Thersite
Etoient soumis au même sort ;
Qu'un même bras nous précipite
Dans les ténebres de la mort :
Mais l'Isle infame de Caprée
Vit tomber l'idole abhorrée
Du cruel maître de Séjan ;
Et la terre encore éplorée
Encense l'urne de Trajan.

Princes, dont la cendre repose
Au pied des plus riches autels,
Souvent, malgré l'apothéose,
Vous êtes l'horreur des mortels ;

En vain dans vos palais nourrie,
La folle & basse Flatterie
Chante vos hymnes en tout lieu :
Le temps détruit l'idolâtrie,
Et brise l'autel & le Dieu.

Rois, laissez aux peuples sauvages
Le droit injuste du plus fort :
La crainte arrache nos hommages,
L'amour les obtient sans effort.
Serrez moins le nœud qui nous lie ;
Notre orgueil à regret se plie
Au joug rigoureux du pouvoir :
L'amour plus noble multiplie
Nos soins que borne le devoir.

Dans vos Serrails impénétrables,
Sultans, esclaves couronnés,
Vous traînez des jours déplorables,
Des jours de trouble environnés.
Pour rendre la terre féconde
Le Soleil sort du sein de l'onde,
Et s'ouvre un chemin vers les cieux.
O Rois, rendez heureux le monde
En vous offrant à tous les yeux.

Voyez sur les bords de la Seine
Ce Prince, l'amour des François ;
La Victoire qui le ramene,
Annonce à grands cris nos succès :
Son peuple l'entoure & le presse ;
Le zele se change en ivresse ;

On aime, on adore ſes loix :
Excès d'une juſte tendreſſe,
Qui fait le bonheur des grands Roïs.

Ne craignons pas que ſa mémoire
Se perde dans l'ombre du temps
Ni que le grand jour de l'Hiſtoire
Terniſſe ſes faits éclatants :
Minerve le ſuit à la guerre,
Thémis gouverne ſon tonnerre ;
Il n'eſt armé que pour la paix,
Et ne veut enchaîner la terre
Que par le lien des bienfaits.

On dira : Quel Dieu favorable
Accorda LOUIS aux humains ?
Son amitié ferme & durable
Soutint le trône des Romains :
Dans ſon Tribunal deſpotique
Jamais la liberté publique
N'expira ſous l'autorité :
Les reſſorts de ſa politique
Furent les loix de l'équité.

Né ſur le trône, il fut ſenſible ;
Juge, il reſſentit la pitié ;
Souverain, il fut acceſſible ;
Monarque, il connut l'amitié.
Que ſa juſtice & ſon courage,
Que ſon nom béni d'âge en âge,
Des ſiecles percent le chaos :
Qu'il ſoit le modele du Sage :

Qu'il soit l'exemple des Héros.

Sans avoir le pinceau d'Appelle,
Disciple de la vérité,
J'ébauche le portrait fidele
Que peindra la postérité.
Grand Roi, que la France applaudisse
Aux vers de ma Muse novice!
Il est pour eux un prix plus doux:
Vous pouvez, d'un regard propice,
Les rendre immortels comme vous.

A une Dame, sur la traduction du Traité de la Mort, par Sherlock.

ÉGLÉ, votre funeste livre
Renferme un froid poison, dont on ne peut guérir:
En nous apprenant à mourir,
Le cruel nous ravit tout le plaisir de vivre.
Hélas! nos tristes jours penchent vers leur couchant,
Pour apprendre à mourir est-il besoin d'un maître?
Que tout autre intérêt cede au plaisir touchant
De receuillir les fleurs que le présent fait naître.
L'amour est notre vie: oui, vivre c'est aimer;
C'est rendre un autre heureux, & c'est l'être soi-même.
Vous donc qui sûtes m'enflammer,
Achevez mon bonheur, aimez-moi comme j'aime.
Mais si tous mes soupirs me peuvent attendrir
Le cœur sans qui je puis vivre,

Cruelle, prêtez-moi votre funeste livre,
Afin que j'apprenne à mourir.

Description poétique du Matin.

LE feu des étoiles
Commence à pâlir ;
La nuit dans ses voiles
Court s'ensevelir ;
L'ombre diminue,
Et comme une nue
S'éleve & s'enfuit :
Le jour la poursuit,
Et par sa présence
Chasse le silence,
Enfant de la nuit.
L'amoureux Satyre,
Au malin sourire,
Déjà dans les bois
Conte son martyre ;
Mais sourde à sa voix,
La Nymphe timide
Fuit d'un pas rapide.
Sur le front brûlé
De ce Dieu hâlé
Regne la licence,
L'ardeur, les desirs
Et l'intempérance,

Filles des plaisirs.
Mais déjà l'Aurore,
Du feu de ses yeux
Embellit & dore
Les portes des cieux :
Son teint brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit sur les fleurs
Qu'elle fait éclorre.
Le Dieu du repos,
Couvert de pavots,
Remonte avec peine
Sur son char d'ébene.
Dans les airs portés
Les aimables songes,
Suivis des mensonges,
Sont à ses côtés ;
Près de lui voltige
L'amour qui s'afflige
De voir la clarté.
Le grand jour rend sage ;
Sans obscurité,
Plus de badinage,
Plus de liberté.
Sur un lit de roses
Fraîchement écloses,
Flore du grand jour
Attend le retour.
Le jeune Zéphire
A ses pieds soupire,

Et le Dieu badin
Volant autour d'elle,
Du bout de ſon aile
Découvre ſon ſein.
L'abeille agiſſante,
Fidelle au travail,
De la fleur naiſſante
Enleve l'émail :
Tandis que moins ſage,
Le papillon vain
Parcourt en volage
La roſe & le thym,
Tant que la fleurette,
Habile coquette,
Se cache à ſes yeux;
Amant langoureux
Près d'elle il s'arrête,
Et dans ſa conquête
Voit mille plaiſirs :
Mais ſi l'infidele
La rend moins cruelle,
Adieu les ſoupirs ;
Plus de complaiſance.
Dans la jouiſſance
Il perd ſes deſirs
Avec ſa conſtance.
Tandis qu'à pas lents
Le Bouvier ruſtique
Traîne dans les champs
Sa charrue antique,

Au bord des ruisseaux
Où naît la fougere,
La jeune Bergere
Conduit ses troupeaux.
Une clarté pure
Eclaire ces lieux,
Et dans sa parure
Là simple nature
Vient frapper nos yeux.
Philomelle éveille
Par ses doux concerts
Echo qui sommeille
Au fond des déserts :
En prenant sa route
Au plus haut des cieux,
Phébus glorieux
Pousse sous leur voûte
Son char radieux.

LE MONDE POÉTIQUE.

Depuis que je vous ai quitté,
Mon esprit a peu consulté
Et l'austere Thémis & la douce Uranie :
J'oublie également les loix & le génie,
Et je me meurs d'oisiveté.
Un levain de stoïcité

Mêle à mon ſang tardif quelques humeurs chagrines ;
Et j'ai, comme Zénon, des vertus bien voiſines
De l'orgueil & de l'âpreté.
Figurez-vous d'abord l'ennui philoſophique,
Marchant les yeux diſtraits, & morne en ſon maintien,
Et ſon cortege magnifique
De grands raiſonnements qui ne menent à rien,
Ou qui ne ſont au plus que le vain ſpécifique
Des maux dont il nous entretient.
Joignez-y quelque peu de fougue poétique,
Mêlangé de légéreté
Et de traits de férocité,
Qui me donnent en gros certain air prophétique
Dont aux temps fabuleux j'aurois bien profité.
De cet inutile aſſemblage
Naît l'oubli de Thémis & l'oubli d'Apollon.
Je ſuis un champ aride, une terre ſauvage,
Que d'une aile brûlante a couvert l'aquilon.
Mon eſprit eſt tombé comme une fleur fanée ;
Ma nudité s'étend ſur tout ce que je voi,
Et la nature autour de moi
Eſt une maſſe décharnée.
Nos côteaux, nos vallons ſont des objets muets,
Ou n'offrent à mes yeux que traces de miſere.
Je penſe, au fond de nos forêts,
Que le jour à regret m'éclaire.
L'univers porte encor les marques du chaos.
Pourquoi ces plantes diſperſées,
Sous l'aconit brûlant ces roſes oppreſſées,
Et l'ivraie étouffant ces utiles rameaux ?

(a). . . . .
Ce globe, cette mer de matiere fluide,
Qui se voûtant en arc, forme notre horizon;
Qu'est-ce en effet qu'une prison
Qu'à tout moment la mort parcourt d'un vol rapide;
Où la corruption seme un germe infecté,
Où par le temps qui fuit, qui consume & qui mine,
Chaque être vers sa fin est sans cesse emporté,
Et se nourrit de sa ruine?
De désordre & de maux quelle variété!
Et combien différente étoit cette nature,
Dont la docte Uranie enseigne la structure
Au sommet du Parnasse où je fus allaité!
Je me rappelle encor l'instant où ma paupiere,
Par son souffle imprévu s'ouvrit à la lumiere.
C'étoit lorsque Vénus remonte vers les cieux
Pour quelque amant chéri venu dans ces bas lieux;
Au moment que l'Aurore avec des doigts de rose
Sépare en souriant la nuit d'avec le jour,
Et que la terre qui repose,
Est des Dieux regardée avec des yeux d'amour.
Dans une assez vaste distance,
L'ombre & le jour traçoient deux zones dans les airs;
L'univers au milieu se levoit en silence,
Comme un vaisseau léger s'avance sur les mers;
L'Orient au Soleil préparoit une voie
De perles, de rubis, des plus vives couleurs:
Là, le ciel en s'ouvrant sembloit verser des pleurs

(a) Il manque ici quelques vers.

D'applaudiſſement & de joie,
Et les Zéphyrs formoient les calices des fleurs
Avec des fils d'or & de ſoie.
Sous les arbres chargés de verdure & de fruits,
Les oiſeaux célébroient l'aſtre prêt à paroître,
Et les beautés du jour, & la fraîcheur des nuits,
Où le changement de leur Etre.
La nuit même admiroit un ſpectacle ſi beau:
Ses Dieux, comme des chars, arrêtant leurs étoiles.
Oſoient de la lumiere attendre le flambeau,
Et regrettoient ces lieux échappés à leurs voiles.
Bientôt l'Occident plus ſerein,
Comme un gouffre profond les cacha dans ſon ſein,
Tandis que de longs flots de matiere argentée
Annoncerent Phébus; & la terre agitée,
Malgré l'immenſe poids qui forme ſon appui,
D'un léger tremblement s'inclina devant lui.
Tels furent les objets que m'offrit Uranie.
L'eſprit plein de ſon feu, je prêtois même encor
De la grandeur & de la vie
A tout l'éclat de ce tréſor.
Ce vuide où je me trouve étoit encore à naître.
L'Univers me parut comme un champ de plaiſirs,
Tributaire de mes deſirs,
Et que je crus fécond, quand je m'en crus le maître.
Ami, qui l'êtes des neuf Sœurs,
Qui dans le goût conſtant que vous avez pour elles,
De mon génie éteint tirez des étincelles,
Dont l'éclat peut encor m'attirer leurs douceurs,
Des inſpirations & des graces nouvelles;

Excusez les traits inégaux
Dont mon esprit forma cette double peinture,
Libertin comme la Nature,
Et peut-être unissant assez mal à-propos
La lyre avec les chalumeaux.
C'est dans vos entretiens variés & pleins d'ame,
Que je crois respirer l'air du sacré Vallon.
Delphes & la valeur du Trépied d'Apollon
N'ont point cette vertu dont votre esprit m'enflamme :
Aussi lorsque l'hiver sorti du fond du Nord,
Répandra dans nos champs l'image de la mort,
J'irai chercher la vie & la solide gloire,
Et découvrir chez vous par quels heureux sentiers,
Nos Auteurs parviendroient au Temple de Mémoire,
S'ils aimoient le travail autant que les lauriers.

IN-PROMPTU

A une Dame qui se plaignoit d'être âgée de quatre-vingts ans.

Avec les qualités à tant d'esprit unies,
Pouvez-vous regretter, Doris, vos premiers jours ?
Vous êtes aujourd'hui la Reine des génies,
Et vous la fûtes des Amours.
Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le vôtre :
En vous laissant l'esprit, qu'a-t-il pu dérober ?
Doris, c'est proprement passer d'un trône à l'autre ;
Appelle-t-on cela tomber ?

FRAGMENT D'UNE ÉPITRE A URANIE.

O Charmante Uranie ! ô mon premier amour !
C'eſt vous que mon cœur en atteſte,
Ai-je jamais dans votre cour
Fait entendre une voix funeſte ?
Ai-je, le front couvert d'un maſque officieux,
Employé lâchement dans mes rimes coupables,
A la honte de mes ſemblables,
Un langage inventé pour la gloire des Dieux ?
Non, non, la douce Poéſie
Diſtribue en riant les rubis & les fleurs,
Les myrtes aux amants, les lauriers aux vainqueurs :
A la vertu qu'elle aime étroitement unie,
C'eſt à la couronner que s'occupent ſes mains ;
Et l'on en fait une furie,
Quand on la peint s'armant des poiſons de l'envie,
Pour faire la guerre aux humains.

RÉPONSE

A une Dame qui demandoit qu'on corrigeât ses Vers.

PLUS l'esprit a de liberté,
Plus sa lumiere est vive & pure.
Le travail a souvent gâté
L'ouvrage heureux de la nature.
La négligence est la parure
Des graces & de la beauté.
Ce ruisseau, l'amour de Zéphyre,
Qui du voile des cieux réfléchissoit l'azur,
Et de Flore autrefois embellissoit l'empire,
Captif dans un bassin de marbre ou de porphire
N'est plus ni si clair ni si pur.
Esclave de l'art qui l'enchaîne,
Dans sa prison superbe il serpente avec peine.
Libre autrefois, dans ses longues erreurs,
Il embrassoit, il arrosoit la plaine,
Et donnoit en fuyant la vie à mille fleurs.
Trop de culture épuise un champ fertile,
L'exactitude est inutile
Aux vers qu'enfante le loisir:
L'ouvrage a toujours l'air facile,
Quand le travail est un plaisir.
Zirphé, laissons aux Dieux l'honneur d'être admirables;
C'est assez pour nous d'être aimables.

L'art fut jadis moins inventé
Pour éclairer, pour parer la beauté,
Que pour rendre plus supportables,
Les traits choquants de la difformité.
N'enchaînez point votre Muse charmante;
Prenez, si vous manquez de feu,
Le flambeau du Dieu que je chante.
Osez lui tout devoir, & faites-en l'aveu.
L'Amour, dont le nom épouvante,
S'il blesse encor, blesse bien peu:
Sa chaîne n'est plus si pesante,
Et sa victoire n'est qu'un jeu.
Qu'il vous guide dans la carriere,
Qu'il soit votre Apollon, qu'il soit votre censeur,
Si j'étois l'Amour précepteur,
Zirphé seroit mon écoliere.

L'AMOUR ET LES NYMPHES.

ODE ANACRÉONTIQUE.

AUPRÈS d'une féconde source,
D'où coulent cent petits ruisseaux,
L'Amour, fatigué de sa course,
Dormoit sur un lit de roseaux

Les Naïades ſans défiance
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes, en un grand ſilence,
Admirent ſa jeune beauté.

Ma ſœur, que ſa bouche eſt vermeille!
Dit l'une, d'un ton indiſcret:
L'Amour, qui l'entend, ſe réveille,
Et ſe félicite en ſecret.

Il cache ſes deſſeins perfides
Sous un air engageant & doux:
Les Nymphes bientôt moins timides,
Le font aſſeoir ſur leurs genoux.

Eucharis, Naïs & Thémire
Couronnent ſa tête de fleurs.
L'Amour, d'un gracieux ſourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt, aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit & le jour,
Ces indiſcrettes Immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah! rendez-nous, Dieu de Cythere,
Diſent-elles, notre repos:
Pourquoi le troubler, téméraire?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourriſſez, plutôt ſans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux:
Je les allume quand je veux;
Mais je ne ſaurois les éteindre.

L'AMOUR PAPILLON.

ODE ANACRÉONTIQUE.

JUPITER outré de colere
D'être blessé par Cupidon,
D'un regard lancé sur Cythere
Changea son fils en Papillon.

D'abord, en ailes azurées
On vit diminuer ses bras,
Ses dards, en des pattes dorées:
Il veut se plaindre, & ne peut pas.

L'arç à la main, ce Dieu perfide
Ne vole plus après les cœurs;
Mais, toujours le plaisir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin, touché de sa disgrace,
Jupin lui dit: consolez-vous,
Amour, j'excuse votre audace;
Ne méritez plus mon courroux.

Il change: ses fleches cruelles
Reprennent leur premier état;
Mais il conserve encor des ailes,
Pour marque de son attentat.

Depuis, l'Amour aussi volage
Que le Papillon inconstant,
En un instant brûle & s'engage,
Et se dégage en un instant.

LES POËTES LYRIQUES.

ODE.

A-T-ON vu l'Aigle, au vol rapide,
Quitter le vaste champ de l'air,
Pour raser d'une aile timide
Les bords arides de la mer?
Non, plus hardi dans sa carriere,
Jusqu'au séjour de la lumiere
Il perce d'un vol assuré;
Et là, devenu plus tranquille,
Il soutient d'un œil immobile
Les feux dont il est entouré.

Ainsi les Poëtes célebres,
Ainsi les esprits créateurs
Laissent ramper dans les ténebres
Le peuple orgueilleux des Auteurs.
Ennemis des routes connues,
Ils volent au dessus des nues;

Ils s'ouvrent le palais des Dieux ;
Aussi promptes que la pensée,
Leurs Muses, rivales d'Alcée,
Vont se reposer dans les cieux.

Pindare, ce Peintre sublime,
Marche sans ordre & sans dessein ;
Ce n'est pas l'esprit qui l'anime,
C'est un Dieu caché dans son sein.
Aux champs de Mars, ce fier Tyrtée,
Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleste séjour.
Plus grand encor, le seul Horace
Réunit la force, la grace,
Et chante Bellone & l'Amour.

Qu'entends-je ? Les sons de la lyre
Font taire les Cistres Gaulois ;
La raison regle le délire,
Et l'enthousiasme a des loix.
J'apperçois le sage Malherbe
Assis sur le trône superbe
De Stésichore & de Linus.
Quinault, rempli de leur génie,
Accorde aux chants de Polymnie,
Le luth de la tendre Vénus.

Rousseau paroît : Thebes respire
Aux nouveaux accents d'Amphion :
Neptune, au fond de son empire,
S'émeut à la voix d'Arion.

David renaît : l'Olympe s'ouvre,
Dieu ſur un trône ſe découvre
Au peuple dont il eſt l'appui.
Que tout s'abaiſſe & ſe confonde ;
Les cieux, les âges & le monde
S'évanouiſſent devant lui.

Du maître immortel de la lyre
Tels ſont les ſublimes portraits :
Qu'il feroit grand, ſi la ſatire
Avoit moins éguiſé ſes traits !
Si plus ſouvent la douce ivreſſe
Du fameux vieillard de la Grece,
Déridoit ſon front ſérieux ;
Et ſi la main de la Nature
Effaçoit l'empreinte trop dure
De ſes efforts laborieux.

Lamothe a peu ſenti la flamme
Dont brûloient ces chantres divers ;
Les vains éclairs de l'Epigramme
Brillent trop ſouvent dans ſes Vers :
Plus Philoſophe que Poëte,
Il touche une lyre muete ;
La raiſon lui parle, il écrit :
On trouve en ſes ſtrophes ſenſées
Moins d'images que de penſées,
Et moins de talent que d'eſprit.

Foible diſciple de Pindare,
Rival heureux d'Anacréon,

Le François chérit la guitare
Que Sapho montoit pour Phaon.
Souvent la charmante Dione
Répete Thétis, Hésione,
Tancrede, Issé, les Eléments ;
Et le Dieu de la Poésie
Chante l'hymne de Marthésie
Et les amours des Ottomans.

Fille aimable de la Folie,
La Chanson naquit parmi nous ;
Souple & légere, elle se plie
Au ton des sages & des foux.
Amoureux de la bagatelle,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Erato.
Homere est moins lu que Chapelle ;
Et, si nous admirons Appelle,
Nous aimons Teniere & Vatteau.

Heureux qui peut, comme Voltaire,
Chanter les belles & les Dieux,
Voler de l'Olympe à Cythere,
De Paphos remonter aux cieux !
Né pour les arts, il les éclaire ;
Et, maître du talent de plaire,
Il regne sur tous les esprits :
L'oiseau qui porte le tonnerre,
Vient se délasser sur la terre
Avec les cygnes de Cypris.

Ma Muſe a chanté les Orphées,
Ma plume a décrit leurs travaux.
Un ſage, aſſis ſur leurs trophées,
Peut ſeul inſtruire leurs rivaux.
Eſprit brillant, vaſte génie,
Il tient le compas d'Uranie
Et la houlette du Berger.
C'eſt à lui d'ouvrir la barriere,
Et d'applanir une carriere
Dont l'éclat couvre le danger.

L'empire François & l'Europe,
Dans le tableau le plus touchant,
Offrent aux fils de Calliope
Un ſujet digne de leur chant.
La foudre gronde ſur nos têtes;
Le bruit effrayant des tempêtes
Eclate long-temps dans les airs;
La nuit étend ſes voiles ſombres;
Mais le ſoleil, vainqueur des ombres,
Sort plus brillant du ſein des mers.

Je vais rappeller la mémoire
De ce fameux événement:
Puiſſe le flambeau de l'Hiſtoire
L'éclairer éternellement!
Quel être plus puiſſant m'inſpire?
Où ſuis-je? L'air que je reſpire
Devient plus ſerein & plus pur:
Ravi, ſur la voûte éthérée,

A travers le vaste Empirée,
Je vole sur un char d'azur.

Ciel! l'éternelle intelligence,
Qui dispose à son gré du sort;
Dieu, précédé de la vengeance,
Ouvre le temple de la mort:
Lieu sombre; où la frayeur errante
Se traîne à la lueur mourante
D'un pâle & lugubre flambeau.
La mort, qui jamais ne se lasse,
Y trouve à chaque instant qui passe,
La porte affreuse du tombeau.

Que l'homme l'implore ou la brave,
Rien ne touche son cœur d'airain,
Dieu parle, elle accourt en esclave,
A la voix de son Souverain:
« Vas, lui dit-il, punir la terre;
» Sois plus cruelle que la guerre;
» Pars, vole, obéis à mes loix,
» Ravage, ébranle des empires;
» Et de l'horreur que tu respires,
» Vas remplir le palais des Rois.

» Epargne les Princes iniques,
» Vils instruments de mon courroux;
» Epargne les Rois tyranniques....;
» Frappe le plus juste de tous. »
Il dit, & la sœur de la Parque
Cherche un pere dans le Monarque,

Un ſage dans le Conquérant.
A cet accord rare & ſublime,
La mort reconnoît ſa victime;
Déjà Louis eſt expirant.

Arrête, implacable Furie,
Reſpecte des jours précieux:
La voix, les vœux de la patrie
Peuvent encor monter aux cieux.
Vains ſoupirs! le péril redouble;
L'Europe attentive ſe trouble,
Le Bavarois eſt conſterné:
Des Temples les murs reſpectables
Répetent les cris lamentables
Du peuple aux autels proſterné.

Prince, qui défendra le titre
Que brigue ton fier oppreſſeur?
L'Europe n'aura plus d'arbitre;
Les Rois perdront leur défenſeur:
Les cieux ſont-ils impénétrables,
Et les plaintes des miſérables
S'égarent-elles dans les airs?
Non, non, leur voix eſt entendue;
La ſanté, du ciel deſcendue,
Rend un Héros à l'Univers.

Déjà l'Alſace délivrée
Change ſes cyprès en lauriers;
Et la victoire raſſurée
Vole au devant de nos guerriers.

O douce Paix! vierge céleste,
Après une guerre funeste,
Sur nous vous régnerez encor :
Le temps des orages s'écoule,
Les plaisirs descendent en foule,
Assis sur des nuages d'or.

Tels sont les sujets mémorables
Que choisissoit l'antiquité :
Dans ses travaux toujours durables,
Elle instruit la postérité.
Imitons son exemple utile ;
Enfants d'Horace & de Virgile,
Immortalisons les vertus ;
Et peignons le Roi le plus juste,
Ami des beaux Arts, comme Auguste,
Et bienfaisant, comme Titus.

VERS
A MADAME
LA MARQUISE DE P****.

ON avoit dit que l'enfant de Cythere,
Près du Lignon avoit perdu le jour ;
Mais je l'ai vu dans le bois solitaire
Où va rêver la jeune POMPADOUR.

Il étoit seul : le flambeau qui l'éclaire
Ne brilloit plus ; mais les prés d'alentour,
L'onde, les bois, tout annonçoit l'Amour.
Ce n'étoit point ce séducteur perfide,
Ce Dieu cruel encensé par Ovide,
Dont le caprice enfante les desirs,
Qui s'affoiblit & meurt dans les plaisirs ;
Mais cet Enfant que l'innocence guide,
Qui, sûr de plaire, est modeste & timide ;
Toujours vainqueur & toujours désarmé,
Toujours aimable, il est toujours aimé.
Tel on le vit sous le bon Roi Saturne,
Tel dans ces lieux nous l'adorons encor :
Tendre & rêveur, sans être taciturne,
Il fait aimer les mœurs du siecle d'or.
Nous reverrons enfin cet heureux âge,
Où les penchants déterminoient le choix.
Déjà les Dieux nous offrent, dans ces bois,
Des plaisirs purs & des jours sans nuage :
Tout va changer. Les crimes d'un volage
Ne seront plus érigés en exploits.
La pudeur seule obtiendra notre hommage ;
L'amour constant rentrera dans ses droits.
L'exemple en est donné par le plus grand des Rois,
Et par la Beauté la plus sage.



MADRIGAL.

LA Maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne ;
Le Dieu d'Amour est son portrait ;
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus, assis sur un tonneau,
La prend pour la fille de l'onde :
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer son monde.

LES PETITS TROUS.

CONTE.

AINSI qu'Hébé, la jeune POMPADOUR
A deux jolis trous sur la joue ;
Deux trous charmants où le plaisir se joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'Enfant ailé, sous un rideau de gaze,
La vit dormir, & la prit pour Psyché.
Qu'elle étoit belle ! à l'instant il s'embrase,
Sur ses appas il demeure attaché.
Plus il la voit, plus son délire augmente ;
Et pénétré d'une si douce erreur,

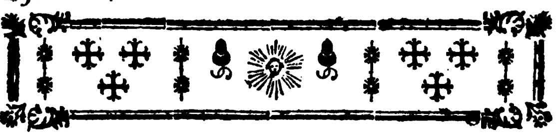
Il veut mourir sur sa bouche charmante;
Heureux encor de mourir son vainqueur!
Enchanté des roses nouvelles,
D'un teint, dont l'éclat éblouit,
Il les touche du doigt, elles en sont plus belles;
Chaque fleur sous sa main s'ouvre & s'épanouit.
POMPADOUR se réveille, & l'Amour en soupire;
Il perd tout son bonheur en perdant son délire,
L'empreinte de son doigt forma ce joli trou,
Séjour aimable du sourire,
Dont le plus sage seroit fou.

CHANSON.

LE connois-tu, ma chere Éléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu;
Ce foible enfant, qui le seroit encore,
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu?

C'est par ta voix qu'il étend son empire,
Je ne le sens qu'en voyant tes appas.
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connoît, connoîtra la tendresse;
Qui voit tes yeux, en boira le poison.
Tu donnerois des sens à la sagesse,
Et des desirs à la froide raison.



LES QUATRE PARTIES DU JOUR.

JE chante le Palais des heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douces demeures
Qu'éclaire le char du Soleil.
Toujours nouveau, toujours semblable,
Mobile, incertain & constant,
Le temps, d'une aile infatigable,
Parcourt ce Palais éclatant.
Arrête, vieillard indocile,
L'Amour, en faveur des amants,
Annonce un jour pur & tranquille,
Dont il veut remplir les moments.
Pour embellir cette journée,
Les saisons offrent leurs couleurs;
Flore, de jasmin couronnée,
Prépare une moisson de fleurs.
Beaux jours, naissez; & vous Délie,
Digne éleve d'Anacréon,
Lisez ces vers, que la folie
Fit pour amuser la raison.

LE MATIN.

ARIANE ET BACCHUS.

Des nuits l'inégale couriere
S'éloigne & pâlit à nos yeux;
Chaque astre au bout de sa carriere,
Semble se perdre dans les cieux.
Des bords habités par le More,
Déjà les heures de retour
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du Palais du jour.
Quelle fraîcheur! l'air qu'on respire,
Est le souffle délicieux
De la volupté qui soupire
Au sein du plus jeune des Dieux.
Déjà la colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau;
L'Amour cent fois la rend heureuse,
Sans quitter le même rameau.
Triton sur la mer applanie
Promene sa conque d'azur;
Et la nature rajeunie
Exhale l'ambre le plus pur.
Au bruit des Faunes qui se jouent,
Sur le bord tranquille des eaux,

Les chaſtes Naïades dénouent
Leurs cheveux treſſés de roſeaux.
Dieux ! qu'une pudeur ingénue
Donne de luſtre à la beauté !
L'embarras de paroître nue
Fait l'attrait de la nudité.
Le flambeau du jour ſe rallume,
Le bruit renaît dans les hameaux ;
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquents des marteaux.
Le regne du travail commence :
Monté ſur le trône des airs,
Eclaire ton empire immenſe,
Soleil, annonce l'abondance
Et les plaiſirs à l'Univers.
Vengeur d'Ariane éplorée,
Vainqueur de l'Inde & des Titans,
De ſa douleur immodérée
Calme les tranſports éclatants.
Qu'elle abandonne le rivage,
Où tout lui retrace l'image
D'un amant qu'elle appelle en vain.
Plaiſirs cachés ſous cet ombrage,
Aimables enfants du matin,
Ris, enjouements, jeux, badinages,
Annoncez votre Souverain.
Théſée a laiſſé ſans défenſe
Un cœur qu'il bleſſa de ſes traits.
Dieu du vin, puniſſez l'offenſe,
Et conſolez, par vos bienfaits,

L'amour trahi par l'inconſtance.
Que le dépit d'intelligence
S'uniſſe aux plus tendres deſirs;
Que le flambeau de la vengeance
Soit allumé par les plaiſirs.
Dieux! le ſuccès ſuit l'eſpérance:
Aux yeux de ſon charmant vainqueur,
La jeune Ariane confuſe
Eprouve une douce langueur.
Ingrat Théſée! elle t'accuſe
Du feu qui s'allume en ſon cœur:
Déjà ſes yeux baignés de larmes
Demandent vengeance à Bacchus:
Des yeux en pleurs ont trop de charmes,
Pour craindre l'affront d'un refus.
Aux pieds de ſa foible maîtreſſe,
Bacchus, enivré de tendreſſe,
Se jette avec emportement
Sur le trait charmant qui le bleſſe.
Abandonnée au ſentiment
L'amante, avec moins de foibleſſe,
Réſiſte encore à ſon amant.
Cette rigueur involontaire
Le conſume d'un nouveau feu;
L'effort qu'elle fait pour ſe taire,
Augmente le prix de l'aveu:
Elle voudroit briſer encor
Le trait dont ſon cœur eſt atteint;
Un baiſer du Dieu qu'elle adore,
Rougit l'albâtre de ſon teint.

C'eſt vainement qu'elle en murmure;
Son rouge a trahi ſes deſirs;
Rouge charmant, que la nature
Pétrit par la main des plaiſirs.
Quel triſte éleve de la Grece
Pourroit, en voyant ſa beauté,
Préférer les lis de Lucrece
Et les pâleurs de la ſageſſe,
Aux roſes de la volupté?
C'en eſt fait, les gazons renaiſſent,
Les fleurs s'élevent alentour;
Emules du Dieu de l'Amour,
Les Zéphyrs en l'air ſe careſſent;
Et les nuages qui s'abaiſſent,
S'oppoſent aux rayons du jour.

LE MIDI.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

CE grand Aſtre, dont la lumiere
Enflamme la voûte des cieux,
Semble, au milieu de ſa carriere,
Suſpendre ſon cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'olympe, la terre & les mers,
Remplis de ſa clarté féconde;

Et jusques au fond des enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputoit l'Univers.
Toute la nature en silence
Attend que le Dieu de Délos,
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des Géants horribles,
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrasent de leurs feux terribles
Les monts de Vésuve & d'Etna;
Lassés de leurs fardeaux énormes,
Les Cyclopes à demi nus
Reposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le Dieu de l'Inde & de la Tonne,
Couronné de feuillages verds,
Jouit des dons que les hivers
Offrent en tribut à l'automne.
Déjà le Champagne glacé,
Dans le verre éclate & bouillonne;
Déjà Silene terrassé,
Au Dieu des songes s'abandonne:
Bacchus s'enivre, Amour l'ordonne,
Et dans le vin qu'ils ont versé,
Bacchus voit tomber sa couronne,
Amour son flambeau renversé.
Au fond d'une grotte profonde
Aréthuse fuir les chaleurs;
Le doux sommeil, au bruit de l'onde,

Vole ſur un tapis de fleurs ;
La Nymphe combat & ſuccombe ;
Déjà ſes yeux moins animés
Languiſſent à demi fermés ;
Elle s'endort, ſon urne tombe,
Plus de voile pour ſes appas ;
Tout eſt confondu par Morphée.
Volez, Amour, volez, Alphée ;
Et vous, ſommeil, ne fuyez pas.
Alphée approche, Alphée admire :
Quoi ! dit-il, ſerois-je vainqueur ?
Elle dort, elle qui déchire
Un cœur ſoumis, un tendre cœur
Qu'elle mépriſe & qu'elle attire.
Elle dort : ô Dieux ! pardonnez
Au tranſport naiſſant qui m'anime ;
Cruels, ſi vous le condamnez,
Si j'en dois être la victime,
Ne puniſſez qu'après le crime ;
Servez mon ardeur, & tonnez.
Il dit : l'amour eſt ſon excuſe ;
Déjà tous ſes flots enflammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuſe
Des feux dont ils ſont animés.
L'onde de la Nymphe rebelle
Réſiſte à leurs efforts heureux ;
En réſiſtant elle ſe mêle,
Et ſe précipite avec eux.
Enfin, de cette urne charmante,
En un inſtant, mais pour toujours,

Les flots de l'amant, de l'amante
Vont prendre & ſuivre un même cours.
Aréthuſe ſommeille encore :
Un Dieu caché ſous les roſeaux,
Du feu que la Naïade ignore,
Echauffe autour d'elle les eaux.
Elle s'éveille, elle ſoupire,
Mais ſans colere & ſans douleur.
Peut-on ſe plaindre d'un malheur
Qu'au fond de ſon cœur on deſire?

LE SOIR.

DIANE ET ENDIMION.

CE Dieu qui brûloit les campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux;
Il fuit, & ſon char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Déjà par ſa voix avertis,
Ses courſiers vigoureux s'agitent;
Leurs crins ſe dreſſent, ils s'irritent,
Et doublent leurs pas ralentis;
Ils volent & ſe précipitent
Au fond du palais de Thétis.
Le front couronné d'amaranthes,
Les Nymphes ſortent des forêts;
Un air plus doux, un vent plus frais

Raniment les roses mourantes ;
Et descendant du haut des monts,
Les Bergeres plus vigilantes,
Rassemblent leurs brebis bêlantes
Qui s'égaroient dans les vallons.
Voyez, dans ce bassin rustique,
Un ruisseau fuir & bouillonner ;
Admirez ce palmier antique,
Qui, né sur le bord aquatique,
Se courbe pour le couronner.
Oui, ces gazons, cette onde pure,
Cette ombre qui succede au jour,
Cette fraîcheur & ce murmure
Sont les pieges que la nature
Nous tend en faveur de l'amour.
Eloignez-vous, chaste Immortelle,
Fuyez l'aspect de ce beau lieu ;
Sous ce palmier, un jeune Dieu
Ouvre les bras & vous appelle.
Que nos efforts sont impuissants,
Quand la nature nous inspire !
Le cœur, emporté par les sens,
S'attache à l'objet qui l'attire.
Pleine d'un amoureux délire,
Diane approche du bassin :
Emporte, dit-elle à Zéphire,
Ce voile étendu sur mon sein ;
Il en reste un qu'Amour déchire,
Et l'Immortelle est dans le bain.
Endimion caché sous l'ombre

Des myrtes, se met à l'entour,
Attend, dans leur retraite sombre,
Le signal qu'a promis l'Amour.
Penché sur le bain de Diane,
D'un œil curieux & profane
Il perce l'humide élément,
A travers l'onde diaphane;
Il voit, mais il voit, en amant,
Naître le doux saisissement
Que la pudeur en vain condamne,
Quand on le doit au sentiment.
Poursuis dans l'onde la Déesse,
S'écrie Amour, que la tendresse
Change en plaisirs tous ses remords;
Ménage si bien sa foiblesse,
Qu'elle se livre à ses transports,
Sans croire offenser la sagesse.
Il dit: Endimion s'élance
Aux genoux de la Déité;
Surprise, elle fuit en silence
Le Dieu dont il est agité.
Arrêtez, dit-il, je vous aime,
Ce mot me rend digne de vous;
A ce mot, votre rang suprême
Doit se partager entre nous.
Je vous vois, je vois tous vos charmes,
Je les compte par mes desirs;
Mes yeux se remplissent des larmes
Que leur font verser les plaisirs.
O doux moments! je vous ai vue,

Je touche à l'immortalité ;
Je vous revois, vous êtes nue,
J'ai part à la divinité.
Arrêtez. Diane confuse,
En fuyant, tombe dans ses bras ;
Il la retient, quel embarras !
La gloire veut qu'elle refuse ;
Le tendre Amour ne le veut pas.
Laisse-moi, Berger, lui dit-elle,
Tes transports me font trop souffrir ;
Es-tu content ? je suis mortelle,
L'Amour me permet de mourir :
Prends mon char, conduis-le toi-même ;
Brille en ma place dans les airs ;
Amour, laisse-moi ce que j'aime ;
Je t'abandonne l'Univers.
Elle dit : les airs s'embellirent,
Les bords des ruisseaux retentirent
Du frémissement des zéphyrs :
L'écho répéta les soupirs,
Et les Naïades applaudirent
Aux cris redoublés des plaisirs.

LA NUIT.

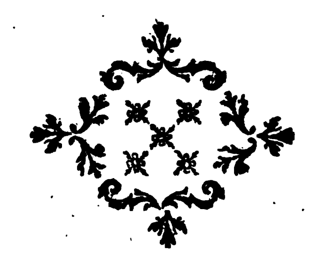
LÉANDRE ET HÉRO.

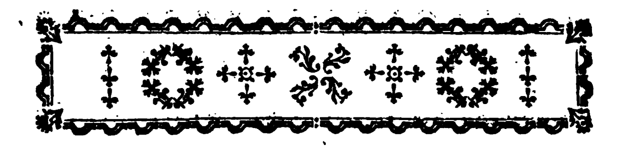
Les ombres, du haut des montagnes,
Se répandent ſur les côteaux :
On voit fumer dans les campagnes
Les toits ruſtiques des hameaux.
Sous la cabane ſolitaire
De Philémon & de Baucis,
Brûle une lampe héréditaire,
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les Dieux ſont aſſis.
Errant ſur des tapis de mouſſe,
Le verd qui réfléchit le jour,
Remplit d'une lumiere douce
Tous les arbuſtes d'alentour.
Le front tout couronné d'étoiles,
La nuit s'avance lentement,
Et l'obſcurité de ſes voiles
Brunit l'azur du firmament.
Les ſonges traînent en ſilence
Son char parſemé de ſaphirs ;
L'amour dans les airs ſe balance
Sur l'aile humide des zéphyrs.
O toi ! ſi long-temps redoutée,
Déeſſe paiſible des airs,

O lune! embellis l'Univers,
Et de ta lumiere argentée
Blanchis la ſurface des mers.
L'Amour implore ta puiſſance:
Triſte victime de l'abſence,
Léandre aimé ſans être heureux,
Frémit de la barriere immenſe
Que Neptune oppoſe à ſes vœux.
Mais que la fortune trahiſſe
L'indigne amant qui réfléchit;
Sans connoître le précipice,
Léandre y vole & le franchit.
En vain ſur les plaines humides
Il touche, en étendant les bras,
Le ſein des jeunes Néréides,
Et s'égare ſur leurs appas:
En vain cent beautés ingénues
S'élevent au milieu des flots;
Toujours moins homme que héros,
Il fuit les belles éperdues,
Qui, par leur molleſſe étendues,
Chantent les hymnes de Paphos.
La jeune Doris plus preſſante,
Et plus ſenſible à ſes refus,
Lui tend, d'une main careſſante,
Un piege inventé par Vénus.
Cent fois la Naïade échappée
S'attache à ſon ſein embraſé:
S'il plonge, il baiſe une napée;
S'il ſe renverſe, il eſt baiſé.

Efforts dangereux d'une belle,
L'Amour peut vous rendre impuissants;
Et le cœur d'un amant fidele
Echappe au prestige des sens.
Léandre a vaincu la nature;
Un Dieu l'éclaire & le conduit
Aux portes d'une tour obscure,
Où la volupté l'introduit.
Héro sur un tapis sommeille,
Un songe assis sur ses genoux;
L'instinct de l'amour la réveille:
O mon cher Léandre! est-ce vous?
Quoi! tant d'écueils? Sa voix expire;
Et le silence le plus doux
Donne le signal au délire:
Ce Dieu leve un voile jaloux,
Et de la pudeur qui soupire,
Excite & calme le courroux.
Héro, du vainqueur qui la presse,
Irrite les tendres efforts;
En résistant à son ivresse,
Elle en augmente les transports.
Sévere, & même un peu farouche,
Quand elle refuse un baiser,
Son ame vole sur sa bouche,
Honteuse de le refuser.
Léandre brûle, Héro desire;
La volupté qui les inspire
Brille tour-à-tour dans leurs yeux:
Mais quel bonheur & quel martyre!

Et quel tourment délicieux !
Tourment envié par les Dieux.
Héro l'éprouve, Héro pâmée
Leve au ciel des yeux languiſſants,
Un cri de ſa bouche enflammée
Prouve qu'à peine elle a quinze ans.
A ce cri les Amours répondent,
La Lune jalouſe pâlit ;
Le jour renaît, l'air s'embellit,
Et tous les plaiſirs ſe confondent :
Qu'ainſi puiſſe couler toujours
L'été rapide de nos jours !
Rions des préceptes ſauvages
Et de nos cenſeurs rigoureux ;
Nous ſerons toujours aſſez ſages,
Si nous ſommes ſouvent heureux.





LES QUATRE SAISONS, POËME.

LE PRINTEMPS.

CHANT PREMIER.

J'AI chanté les heures du jour:
Je chante aujourd'hui le retour
Et le partage de l'Année.
Flore, que ta main fortunée
Présente l'ouvrage à l'Amour.

Dans les antres de la Scythie,
Vertumne, vainqueur des hivers,
Vient de remettre dans les fers
Les fougueux enfants d'Orithie.

En vain leurs affreux sifflements
Nous déclarent encor la guerre ;
En vain, dans leurs soulévements,
Ils ébranlent les fondements
De la prison qui les resserre ;
Le printemps a sauvé la terre
De leurs cruels emportements.

Le fils d'Eole & de l'Aurore,
Zéphyr enfin est de retour ;
Ses transports ont réveillé Flore,
Et les fleurs qui n'osoient éclorre
S'ouvrent aux feux de leur amour ;
La nuit cede au jour son empire ;
L'hiver s'enfuit au fond du nord,
Et la nature qui respire,
Sort des ténebres de la mort :
Immobile au centre du monde,
Le Soleil que nous revoyons,
Orne sa tête des rayons
Qui rendent la terre féconde.
Déjà des lacs les plus profonds,
Ses feux ont fondu la surface :
On voit tomber du haut des monts
Des monceaux de neige & de glace
Qui fertilisent les vallons ;
Les roches découvrent leur cime,
Dodône leve un front sublime
Que respectent les aquilons ;
Et de l'hiver tendre victime,

Cérès, du ſein de nos ſillons,
Sourit au Dieu qui la ranime.

Dans ſa cabane confiné,
Le Berger, au pied des montagnes,
Célebre le mois fortuné
Qui vient embellir les campagnes;
Tout renaît, tout brille à ſes yeux,
Les arbres ſe courbent en voûte;
L'onde plus pure dans ſa route
Réfléchit l'image des cieux.
Content, il ſe leve, il s'écrie;
Et tandis que la Bergerie
Se réveille & s'ouvre à ſa voix,
Le troupeau marchant ſous ſes loix
Bondit déjà dans la prairie.

Arbres dépouillés ſi long-temps,
Couronnez vos têtes naiſſantes,
Et de vos fleurs éblouiſſantes
Parez le trône du Printemps.
Elevez vos pampres ſuperbes
Sur le faîte de ces ormeaux:
Vignes, étendez vos rameaux;
Jaſmins, ſortez du ſein des herbes,
Montez, ombragez ces berceaux:
Et vous, aimables arbriſſeaux,
Lilas, croiſſez, tombez en gerbes,
Ornez ces portiques nouveaux.
Que l'air ſe parfume & s'épure;
Que l'onde jailliſſe & murmure;

Que rien ne trouble un si beau jour:
Que les bois, les fleurs, la verdure
Fassent de toute la nature
Un temple digne de l'Amour.
Sur un nuage de rosée
Vénus descend du haut des cieux,
Et la terre fertilisée
S'enivre du nectar des Dieux.
Au retour de cette immortelle,
Tout germe, s'enflamme & s'unit;
De l'Univers qui rajeunit,
L'hymen heureux se renouvelle;
L'air s'embrase de nouveaux feux;
Les bois confondent leurs feuillages;
Les mers embrassent leurs rivages,
Et le Soleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.
O Vénus! qui peut résister.
A la douceur de ton empire?
O Vénus! qui peut éviter
Le piege où ta voix nous attire?
Au sein des rochers les plus durs,
Ta chaleur, active & puissante,
Force la terre languissante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'Amour, par des routes certaines,
Pénetre dans tous les ressorts,
Circule dans toutes les veines,
Donne la vie à tous les corps;
Il fend les airs, nage dans l'onde,

Et la terre, qu'il rend féconde,
Dans ses bras aime à respirer ;
Ce Dieu charmant enseigne au monde
Le secret de se réparer.

Sortez, indolents Sybarites,
Du cercle étroit de vos plaisirs ;
Osez étendre les limites
Où se renferment vos desirs ;
Abandonnez les faux spectacles
Qu'admirent la Ville & la Cour,
Pour jouir en paix des miracles
De la Nature & de l'Amour.
Venez, sous nos berceaux rustiques,
Délasser vos cœurs languissants,
Des voluptés périodiques
Dont le retour glace vos sens.
Renaissez avec la nature,
Et dans ses dons multipliés
Goûtez, sans trouble & sans mesure,
Des plaisirs purs & variés.
L'oiseau qu'une superbe cage
Captivoit sous un toit doré,
A supporté son esclavage
Tant que les frimas ont duré ;
Mais après leur regne funeste,
Le Bélier, propice aux amours,
Vient d'ouvrir l'empire céleste
A la Déesse des beaux jours.
L'oiseau captif qui voit renaître

Les fleurs du jardin de son maître,
Qui, sous des myrtes amoureux,
Entend la musique champêtre
Des autres oiseaux plus heureux;
Resserré dans un palais vaste,
Brûle de traverser les airs,
Et regrette, au milieu du faste,
L'ombre des bois & des déserts.
Ces beaux vases de porcelaine
Sont-ils remplis de la même eau,
Dont il boiroit dans ce ruisseau
Qui fait fleurir toute la plaine?
L'aiguillon de la liberté,
L'aspect riant de la campagne,
L'Amour enfin qui l'a flatté
De lui donner une compagne;
Tout l'irrite contre ses fers;
Tout le détrompe & le détache
Des faux biens qui lui sont offerts:
Sa prison s'ouvre, il s'en arrache,
L'Amour le rend à l'Univers.

Le lac, le vernis, la dorure
Ont assez ébloui mes yeux;
J'aime mieux la simple parure
De ce côteau délicieux.
Mon Louvre est sous ces belles tonnes,
Un bois est le temple où j'écris;
Des arbres en sont les colonnes,
Et des feuillages les lambris.

Les Arts, ces esclaves serviles
De nos desirs efféminés,
Transportent le luxe des villes
Au milieu des champs étonnés.
Nos yeux, qu'un vain charme fascine,
Sont plus surpris que satisfaits;
On quitte les jardins d'Alcine
Pour ceux que la nature a faits.
Pourquoi, dans nos maisons champêtres,
Emprisonner ces clairs ruisseaux,
Et forcer l'orgueil de ces hêtres
A subir le joug des berceaux?
Qu'on vante ailleurs l'architecture
De ces treillages éclatants:
Pourquoi contraindre la nature?
Laissons respirer le Printemps.
Quelle étonnante barbarie
D'asservir la variété
Au cordeau de la symmétrie?
De polir la rusticité
D'un bois fait pour la rêverie,
Et d'orner la simplicité
De cette riante prairie?
Le plaisir, qui change & varie,
Adore la diversité.

O toi! Commentateur suprême,
Qui définis la volupté,
Qui fais du plaisir un systême,
Et de l'amour un froid traité;

Calculateur infatigable,
Dont la méthode insupportable
Desseche en nous le sentiment,
Laisse reposer un moment
Ton syllogisme inattaquable,
Et ton invincible argument;
Un instant de folie aimable
Vaut mieux qu'un bon raisonnement.

Vénus & Flore nous rappellent,
Gardons la raison pour l'hiver;
Respirons le baume de l'air,
Et que nos sens se renouvellent.

Voyons ces taureaux mugissants
Poursuivre Io dans les prairies;
Voyons ces troupeaux bondissants
Donner, par leurs jeux innocents,
Aux bergeres des rêveries,
Aux bergers des desirs pressants.

Ocyroé, dans les campagnes,
Enflamme, par ses fiers regards,
Le coursier, amant des hasards;
Elle l'enleve à ses compagnes,
Et s'élançant, les crins épars,
Tous deux, au sommet des montagnes,
Offrent leur hymen au Dieu Mars.
Plus loin, dans ces forêts sauvages,
Les lions rugissent d'amour,
Tandis que les ramiers volages
Viennent soupirer alentour;

Le fier dragon & le reptile,
L'insatiable crocodile,
L'oiseau que révere Memphis,
Le dromadaire des Sophis,
Les monstres craintifs ou féroces
Qui peuplent le sein de Thétis,
Tous forment des nœuds assortis,
Et l'Amour préside à leurs noces.
Régnez sur les flots applanis,
Alcyons, déployez vos ailes;
Les vents respecteront vos nids,
Et les flots vous seront fideles.

Vous, qui, dans l'humide séjour,
Cachez vos brillants coquillages,
Vénus vous appelle en ce jour;
Formez de nouveaux mariages,
Et que les perles soient les gages
Que l'Hymen présente à l'Amour.
Déjà, sous l'épine fleurie,
Philomele exerce sa voix;
Progné voltige autour des toits;
L'oiseau de Vénus se marie,
Et la tourterelle attendrie
Gémit d'amour au fond des bois.
Le castor, amant des rivages,
Trace le plan de sa maison;
Les abeilles, encor plus sages,
Dans le creux des rochers sauvages
Elevent l'utile cloison

Qui sépare leurs héritages.
Le vermisseau, sous le gazon,
Lui-même devient architecte,
Et les ouvrages de l'insecte
Etonnent la fiere raison.
Le monde à nos yeux va renaître:
Et tous les êtres dans ce jour,
En rendant hommage à l'Amour,
Soulagent l'ennui de leur être.

Peuplez les divers éléments,
Insectes, à qui la Nature
Accorda si peu de moments;
Vengez-vous d'une loi si dure;
Naissez, vivez, mourez amants.
Qu'importe, au bout de la carriere,
Qu'un seul instant délicieux
Ait rempli votre vie entiere,
Si le plaisir qui fait les Dieux,
Vous anima dans la poussiere?

Hermaphrodites fortunés,
Pour vous l'amour sans jalousie,
Suit les loix que vous lui donnez;
Aimez à votre fantaisie;
Quittez cent fois & reprenez
Les deux rôles de Thirésie.

Image d'un jeune arbrisseau,
Inconcevable vermisseau,
Soyez à jamais un problême;

Tout entier dans chaque rameau,
Renaiſſez ſemblable & nouveau;
Et par une faveur ſuprême,
Trompez la mort ſous le ciſeau
Qui vous ſépare de vous-même.

O! que l'homme ſi dédaigneux,
Lui qui foule d'un pied ſuperbe
Les inſectes cachés ſous l'herbe,
Perdroit de ſon faſte orgueilleux,
S'il ſavoit, quand il les écraſe,
Que moins gênés dans leurs deſirs,
Leurs cœurs, qu'un même amour embraſe,
Sont toujours neufs pour les plaiſirs.

Telles ſont les vives images
Que le Printemps offre à nos yeux;
Les Saiſons reſſemblent aux âges;
Dans leurs rapports myſtérieux,
La main inviſible des Dieux
Cache des conſeils pour les ſages.
Le Printemps, couronné de fleurs,
Pare l'Amour qui le careſſe;
L'Été mûrit par ſes chaleurs
Les dons brillants de la jeuneſſe:
L'Automne, un panier à la main,
Cueille les fruits qu'elle colore;
L'Hiver à l'inſtant les dévore;
Mais il conſerve dans ſon ſein
L'eſpoir de Cérès & de Flore.
Ainſi l'on peut toujours ſaiſir

Les moments heureux qui s'envolent :
Fuyons les dangers du loisir ;
Le travail ajoute au plaisir,
Et l'un & l'autre nous consolent.
Aujourd'hui les fleurs des buissons
Parfument le sein des bergeres ;
Avec des fleurs & des chansons
Achetons leurs faveurs légeres.
L'Été s'approche, jouissons :
Ces nuages chargés de neige,
Qu'au midi d'un jour radieux
Les aquilons séditieux
Souffloient du fond de la Norwege,
N'assiegent plus l'astre des Cieux.
Le Soleil pénetre la terre,
Et pompe jusque dans ses flancs
Les esprits, les germes brillants
Dont va se former le tonnerre.
Déjà l'étoile de Vénus
Annonce les belles soirées ;
Déjà les Faunes revenus
Cherchent les Nymphes égarées ;
Zéphire, d'un souffle épuré,
Ride la surface de l'onde ;
La Nuit, de son trône azuré,
Répand ses pavots sur le monde ;
Et son char, d'Amours entouré,
Roule dans une paix profonde.

Dans les nuits brillantes de Maî,
Le Sylphe amoureux des mortelles,

Vient chercher, parmi les plus belles,
Un cœur qui n'ait jamais aimé.
Aidé de ſes ailes légeres
Il deſcend, inviſible aux yeux,
Sur ces étoiles paſſageres
Qu'on voit tomber du haut des Cieux.
Roi des peuples élémentaires,
Il vole avec timidité
Dans ces châteaux héréditaires,
Où l'ignorance & la fierté
Captivent, ſous des loix auſteres,
Et la jeuneſſe & la beauté.
Le ſcrupule & l'inquiétude,
Enfants craintifs des paſſions,
La peur & ſes illuſions
Veillent dans cette ſolitude.
L'amoureux habitant des airs,
Indigné contre la clôture,
Voltige & perce la ſerrure;
Sans bruit les rideaux ſont ouverts.
Un enfant aimable & pervers
Enleve aux Graces leur ceinture;
Pudeur, jeuneſſe, amour, nature,
Tous vos ſecrets ſont découverts.
Déjà d'une beauté naiſſante
Le Sylphe interroge le cœur,
Sa main timide & careſſante
Cherche les traces d'un vainqueur:
L'épreuve eſt douce & dangereuſe:
Si la Belle a connu l'amour,

Il l'abandonne ſans retour
Au hasard d'être malheureuſe ;
Mais ſi le cœur qu'il a ſondé,
A toujours ſagement gardé
Le foible ſceau de l'innocence,
Alors le Génie amoureux
Exerce toute ſa puiſſance
Sur un cœur digne de ſes feux.
De la beauté qu'il a jugée,
Il devient l'inviſible époux ;
Dans les bras du ſommeil plongée,
Elle va, ſans être outragée,
Jouir des plaiſirs les plus doux.
Un eſſaim fortuné de ſonges
Sert les vœux du Sylphe enchanté ;
Les charmes de la vérité
Percent à travers leurs menſonges.

Bientôt ſur un trône argenté,
Le Prince aimable des Génies
Tranſporte la jeune beauté
Dans les régions infinies
De ſon empire illimité.
Emue, inquiete & charmée,
Elle jouit rapidement
Du plaiſir d'avoir un amant,
Et du bonheur d'en être aimée.
L'amour, par un charme flatteur,
Soutient dans les airs ſon courage,
Elle oſe admirer la hauteur
Des vaſtes cieux qu'elle enviſage ;

Les

Les graces de ſon conducteur
Cachent le danger du voyage :
Son œil, avec ſécurité,
Du Zodiaque redouté,
Contemple les ſignes funeſtes ;
Sa main, avec témérité,
Meſure les cercles céleſtes.
Ces grands objets la touchent peu ;
L'air, au mépris des Zoroaſtres,
N'eſt pour elle qu'un voile bleu ;
Rien ne la frappe dans les aſtres ;
Sur la terre elle a vu du feu.
Déjà ſon oreille murmure
Contre les céleſtes accords ;
Une voix ſecrete l'aſſure
Qu'il faut chercher dans la nature
Ses plaiſirs plus que ſes reſſorts.
Un gazon frais, une fontaine,
Un arbre qui cache le jour,
Tel eſt l'aſyle que l'Amour
Préfere à la céleſte plaine.
A peine a-t-elle deſiré,
Que le char brillant qui la mene,
S'arrête ſous l'ombre incertaine
D'un bois par un fleuve entouré.
A l'inſtant les buiſſons fleuriſſent,
La vigne embraſſe les ormeaux ;
Les palmiers amoureux s'uniſſent,
L'air eſt peuplé de mille oiſeaux,
C'en eſt fait, la jeune Sylphide

S'enivre du bonheur des Dieux ;
Mais le soleil brille à ses yeux ;
Le songe fuit d'un vol rapide,
Et le Sylphe remonte aux cieux.



L'ÉTÉ.

CHANT SECOND.

Soleil, c'est aujourd'hui ta fête ;
L'Eté, chargé de blonds épis,
Etale ses riches habits ;
Et fait rayonner sur sa tête
L'or, les saphirs & les rubis.
Leves-toi, répands la lumiere ;
Brille, triomphe à tous les yeux ;
Poursuis la nuit dans sa carriere,
Et chasse du trône des cieux
Sa pâle & tremblante couriere.
Sur le sommet inhabité
Des montagnes les plus sauvages,
Déjà les disciples des Mages
Chantent le retour de l'Eté.
Abattu, triste & solitaire,
Dans les jardins qu'il embellit,

Le Printemps soupire & pâlit,
En voyant l'éclat de son frere.
Clytie, ouvrez vos feuilles d'or;
L'amant, dont vous pleurez l'absence,
Vient ranimer, par sa présence,
Les feux dont vous brûlez encor.
Malheureux sang de Montézume,
Filles du Soleil, accourez,
C'est pour vous que son feu s'allume;
Sa vue adoucit l'amertume
Des larmes que vous dévorez.
Votre ame orgueilleuse respire
Devant le Roi du firmament;
Sa gloire, que la terre admire,
Vous console, pour un moment,
De la chûte de votre empire:
Il paroît, l'Olympe rougit,
Le front des montagnes se dore;
Le lion céleste rugit,
En voyant l'astre qu'il adore:
Il paroît; ses rayons épars
Couvrent la face des campagnes;
Le premier feu de ses regards,
Attire au plus haut des montagnes
La froide vapeur des brouillards.
A l'instant la terre embrasée,
Par son éclat vif & charmant,
Donne le feu du diamant
A chaque goutte de rosée.
Fidelle amante du Soleil,

De fleurs, de perles couronnée,
La nature sort du sommeil,
Comme une épouse fortunée,
Dont l'amour hâte le réveil.
Vers l'astre bienfaisant du monde
Elle étend ses bras amoureux;
Il brille, & l'ardeur de ses feux
La rend plus belle & plus féconde.
Tandis qu'au sommet d'une tour
Le paon fait reluire au grand jour
L'azur de ses plumes nouvelles,
L'oiseau de la mere d'Amour
Epure l'argent de ses ailes.
Tout brûle des feux de l'Été;
Le froid serpent, caché sous l'herbe,
S'éveille, & dresse avec fierté
La crête de son front superbe;
Son corps, en replis ondoyants,
Roule, circule, s'entrelace;
Ses yeux, pleins d'ardeur & d'audace,
S'arment de regards foudroyants:
Bientôt levant sa tête altiere
Vers l'astre qui l'a ranimé,
Il s'élance de la poussiere,
Et fait briller à la lumiere
Son aiguillon envenimé.
Foibles mortels, que le jour blesse,
Eveillez-vous, ouvrez les yeux;
Le Soleil, embrasant les cieux,
S'indigne de votre mollesse.

Que devient l'homme quand il dort ?
Emporté ſur l'aile des ſonges,
Il vole au pays des menſonges,
Il touche aux rives de la mort.
Envisagez ce globe immenſe,
Image des dieux qui l'ont fait ;
La flamme nourrit ſa ſubſtance,
Ses feux répandent l'abondance ;
Chaque rayon eſt un bienfait.
Au ſein des plus profonds abymes,
Il enfante ces purs métaux,
Triſtes auteurs de tous les maux,
Peres féconds de tous les crimes ;
Mais qui, ſagement répandus
Sur les beſoins de la patrie,
Forment les liens étendus
Du commerce & de l'induſtrie,
Satisfont à tous les deſirs ;
Et tels que des ſources fécondes,
Vont ranimer dans les deux mondes
Les arts, la gloire & les plaiſirs.
O Soleil ! ame univerſelle,
Toi, dont les regards amoureux
Eclairent ces aſtres nombreux
Dont l'azur des cieux étincelle ;
O toi ! qui ſuſpends dans les airs
Ces torrents, ces mers vagabondes,
Qui, par mille canaux divers,
Portent la fraîcheur de leurs ondes
Dans les veines de l'univers ;

De l'Eté, qui vient de renaître,
Mûris les fertiles moiſſons,
Et reçois les foibles chanſons
Que t'offre ma Muſe champêtre.
Déjà de tes rayons puiſſants
Les campagnes ſont pénétrées ;
Eole, des bleds jauniſſants,
Agite les ondes dorées.
O Cérès ! preſſe ton retour :
Sur nos plaines le Dieu du jour
Répand les chaleurs & la vie.
Proſerpine a quitté la cour
Du ſombre époux qui l'a ravie :
Le même char qui l'entraîna
A travers la flamme & la cendre,
A tes yeux charmés va deſcendre
Du ſommet brillant de l'Etna.
Elle paroît ; ton cœur palpite,
Tes pas volent devant ſes pas ;
Quand tu l'appelles dans tes bras,
L'amour vers toi la précipite.
Un mutuel enchantement
Vous enivre des mêmes charmes :
Trop court, mais trop heureux moment
Où le plaiſir verſe des larmes !
Pour un cœur noble & généreux,
Qu'il eſt doux, en quittant Cerbere,
De retrouver le monde heureux
Par les ſeuls bienfaits de ſa mere !
Belle Proſerpine, à tes yeux,

Déjà la moiſſon eſt tombée
Sous la faucille recourbée
Du moiſſonneur laborieux :
Ici les gerbes diſperſées
Couvrent la face des guérets ;
Plus loin, leurs meules entaſſées
Elevent un trône à Cérès.
Sur l'arbre fécond de Pyrame,
Le ver à ſoie ourdit ſa trame,
Qui pare les Dieux & les Rois :
Les fraiſes parfument les bois,
L'épine enfante la groſeille,
Mille fruits naiſſent à la fois ;
Et prête à remplir la corbeille,
La Nymphe héſite ſur le choix.
Par-tout l'abondance circule ;
L'homme n'eſt heureux que l'Eté :
L'infatigable pauvreté
Bénit l'ardente canicule
Qui fait frémir la volupté.
Dans un ſalon pavé de marbre
Reſpire-t-on un air plus frais,
Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre
Cher aux Déeſſes des forêts ?
La Driade, en robe légere,
Brave, ſous un chapeau de fleurs,
L'aiguillon ardent des chaleurs ;
Et Pallas, coëffée en bergere,
Pour égayer les moiſſonneurs,
Danſe à midi ſur la fougere.

Le travail, joint à la gaîté,
Souffre & surmonte toutes choses;
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.
Voyez l'intrépide chasseur,
Qui, sur cette côte brûlante,
A l'aide d'un chien précurseur,
Arrête la perdrix tremblante.
De joie & d'espoir animé,
Il prend, il arme son tonnerre:
L'oiseau part, un trait enflammé
Le fait retomber sur la terre.
La chasse retient jusqu'au soir
Le jeune Adonis dans les plaines:
Le plaisir, la gloire & l'espoir
Font supporter toutes les peines.
Mais déjà, plus vif & plus clair,
Le Soleil dévore & consume
La rosée éparse dans l'air;
Et le feu du ciel qui s'allume,
Etincelle comme le fer
Que Vulcain frappe sur l'enclume.
Doris s'enfuit sous les roseaux;
Et dans leurs lits, plus resserrées,
Les Nymphes refusent leurs eaux
A nos campagnes altérées

Plaignons l'avide voyageur,
Qui, dans les sables de l'Afrique,
Egaré sous un ciel vengeur,
S'expose aux fureurs du Tropique.

La terre rougit ſous ſes pieds ;
Des torrents de feu ſe répandent ;
Et par le Soleil foudroyés ,
Les monts & les rochers ſe fendent.
Les arbres à demi couchés ,
Sans fruits , ſans ſeve & ſans verdure ,
Couvrent de leurs bras deſſéchés
Le ſein brûlant de la nature.
Quel ſort ! quels horribles moments !
Il entend les rugiſſements
Des lions que la ſoif dévore ;
Immobile d'accablement ,
Il cherche en vain du firmament
Le ſecours que la terre implore :
Aſſis ſur un ſable enflammé ,
A la rigueur d'un ciel barbare ,
Il reproche à ſon cœur avare
Les maux dont il eſt conſumé.
Pour nous , que le Soleil propice
Regarde avec des yeux plus doux ,
Laiſſons voyager l'avarice ;
Sur le gazon repoſons-nous ,
Tandis que l'ardente Ecreviſſe
Embraſe le ciel en courroux.
Ainſi qu'à la céleſte troupe ,
Pendant le regne des chaleurs ,
Hébé nous verſe à pleine coupe
Le jus des fruits , l'eſprit des fleurs.
La neige , avec art préparée ,
Eguiſe nos ſens émouſſés ;

On diroit que ces fruits glacés
Sortent des jardins de Borée.
Vénus se permet en Eté
Une modeste nudité.
Dans une alcove parfumée,
Impénétrable au Dieu du jour,
La pudeur, sans être alarmée,
Dort sur les genoux de l'Amour.
Un doux loisir est nécessaire;
L'esprit de soin débarrassé,
On passe le jour sans rien faire
Un tel jour est bientôt passé.
Du midi l'ardeur violente
N'est pas un supplice pour nous;
Si la chaleur est accablante,
Tous les remedes en sont doux.
Mais j'entends le bruit du tonnerre
Retentir sur les monts voisins:
Junon vient déclarer la guerre
Au Dieu protecteur des raisins.
Les portes du ciel s'obscurcissent,
L'air siffle, les antres mugissent;
Mais bientôt les vents sont calmés;
Et les tempêtes dissipées,
Sur les montagnes escarpées
Lancent leurs carreaux enflammés.
Iris, sur un trône de nues,
Fait briller son arc lumineux;
Déjà les Nymphes revenues
Brûlent de commencer leurs jeux.

Déjà pressé par sa rivale,
Le Roi des astres moins ardent,
Se précipite à l'occident
Sur un char de nacre & d'opale.
L'extrêmité de ses rayons
Eclaire au loin la mer profonde;
Et tandis que nous le croyons
Plongé dans les gouffres de l'onde;
Armé de feux étincelants,
Il ouvre à ses coursiers brûlants
Les barrieres de l'autre monde.
O! qu'il est doux de respirer
Cet air frais, ces pures haleines
D'un vent qui du fond des fontaines
S'échappe; & n'osant murmurer,
Vole sur l'aile du mystere!
Amour, il est temps de régner;
Vénus se promene à Cythere,
Et les Graces vont se baigner.

Au fond d'un bosquet d'Idalie,
Dont nul mortel n'ose approcher,
La fontaine d'Alcidalie
Se filtre à travers un rocher;
Et suivant une pente douce,
Qui la conduit en l'égarant,
Elle remplit, en murmurant,
Un bassin revêtu de mousse.
Les arbres courbés alentour
La dérobent à l'œil du jour;
Un buisson fleuri l'environne,

La tubéreuse & l'anemone
Entourent ses bords séduisants ;
Et l'oranger qui la couronne
Est parsemé de vers luisants.
Que Plutus, d'une main fantasque,
Orne les bains de Danaé ;
Thalie, Euphrosine, Aglaé
N'aiment que les beautés sans masque ;
Le luxe expire sous leurs pas.
Sœurs aimables de la nature,
Elles se baignent dans ses bras ;
L'onde, en caressant leurs appas,
Devient plus brillante & plus pure.
Plongé dans ce riant bassin,
L'Amour poursuit les immortelles,
Et frappant l'onde de ses ailes,
Il la fait jaillir sur leur sein.
Une douce & molle rosée
Remplit le calice des fleurs ;
La nuit, du trésor de ses pleurs,
Rafraîchit la terre embrasée.
On voit sur la plaine des mers
Danser les Nymphes vagabondes ;
Le parfum de leurs tresses blondes
Se mêle à la fraîcheur des airs ;
Mais bientôt le feu des éclairs
Resplendit au loin sur les ondes :
L'Olympe, sans être irrité,
Offre l'appareil d'un orage ;
Et par cette effrayante image,

Il augmente ſa majeſté.
Brûlante des feux de l'Été,
Brûlante des feux du bel âge,
La jeuneſſe, loin du rivage,
S'élance & pourſuit la beauté.
Enflammez, charmantes baigneuſes,
La cour du frere de Pluton;
Tombez, Naïades dédaigneuſes,
Dans les bras nerveux de Triton.
O nuit! que vous voyez de charmes!
Fleuves, que vous êtes heureux!
L'Amour, dans vos flots amoureux,
Trempe la pointe de ſes armes.
En vain, dans les bois d'alentour,
Les amants cherchent les fontaines:
Le feu qui conſume leurs veines
S'accroît dans l'humide ſéjour:
Le bain ne guérit point leurs peines;
L'amour ſeul peut calmer l'amour.

Jadis, près des bords du Boſphore,
Dans les Jardins du vieux Selim,
Un ruiſſeau murmuroit encore
Les amours du jeune Zulim.
Les bains du tyran de l'Aſie
Touchoient au bord de ce ruiſſeau;
En Été, la belle Aſpaſie
Venoit reſpirer dans ſon eau.
Souvent Zulim, au bord de l'onde,
Suivoit le Sultan révéré:
Que l'orgueil des rangs ſe confonde!

L'esclave heureux fut préféré
Au maître impérieux du monde.
Un pigeon s'abattit un jour
Dans les bras du Page fidele ;
Zulim, plein d'une ardeur nouvelle,
Reconnut l'oiseau de l'Amour,
Au billet caché sous son aile.
Il l'ouvre, il lit avec transport :

« Jeune Ichoglan, bénis ton sort :
» Le ruisseau, dont l'onde incertaine
» Dans ces bois aime à s'enfermer,
» Par une route souterraine,
» Au sein des mers court s'abymer.
» Aspasie est prête à te suivre :
» Sois son pilote & son vainqueur ;
» Si tu crains de cesser de vivre,
» Tu n'es pas digne de son cœur. »

Zulim conçoit tout le mystere ;
Un seul mot instruit un amant.
Le doux messager de Cythere
Devant lui vole lentement :
Rempli des plus douces alarmes,
L'esclave au milieu des roseaux
Découvre, adore mille charmes
Que trahit le voile des eaux.
On l'appelle, son cœur palpite,
Il s'élance, il se précipite ;
Mais, en plongeant dans le canal,
Quel aspect le trouble & l'irrite ?

Il voit son maître & son rival ;
Comment sauver la favorite
Du fer ou du cordon fatal ?
Un baiser de feu le rassure.
Sultan, à tes yeux éperdus,
Le couple amoureux & parjure
A comblé l'audace & l'injure :
Tous deux, unis & confondus,
Fendent de leurs bras étendus,
Le sein de l'onde qui murmure.
Errants de détour en détour,
Ils roulent sous la voûte obscure
Qui doit bientôt les rendre au jour :
L'effroi qu'inspire la nature,
Est surmonté par leur amour.
Portés sur les bouillons de l'onde ;
Ils entrent dans la mer profonde ;
Leurs regards implorent les cieux ;
Mais un esquif s'offre à leurs yeux,
Au pied d'un rocher solitaire :
Tous deux y volent, & les Dieux
Conduisent la barque à Cythere.





L'AUTOMNE.

CHANT TROISIEME.

QUELS parfums rempliſſent les airs?
Où porter mes regards avides?
Des tapis plus frais & plus verds
Renaiſſent dans nos champs arides:
La nature efface ſes rides,
Tous ſes tréſors nous ſont ouverts;
Et le jardin des Heſpérides
Eſt l'image de l'Univers.
C'en eſt fait, la Vierge céleſte,
En découvrant ſon front vermeil,
Adoucit, d'un regard modeſte,
L'ardeur brûlante du Soleil.
Redoutable fils de Latone,
Tu ceſſes de bleſſer nos yeux;
Vertumne ramene Pomone;
Et mille fruits délicieux
Brillent ſur le ſein de l'Automne.

O Sœur aimable du Printemps!
Tu viens acquitter ſes promeſſes;
Si tes biens ſont moins éclatants,
Tu n'as point de fauſſes richeſſes:

Loin

Loin de toi le fard de Vénus,
Et le clinquant de l'imposture;
Ta main dépouille la nature
De ses ornements superflus:
L'air, négligé dans la parure,
Te donne une beauté de plus.
Les fruits, plus nombreux que les feuilles,
Couronnent les arbres chéris;
Et tous les biens que tu recueilles,
Ont moins d'éclat & plus de prix.
Le regne fortuné d'Astrée
Se renouvelle dans ta cour;
Tu peses la nuit & le jour
Dans une balance dorée.
Entouré de rayons heureux,
Qui font la richesse du monde,
Le ciel, de la terre amoureux,
Se peint dans le miroir de l'onde.

La Paix, reine de l'Univers,
Etouffe la voix des trompettes;
Un jour plus doux luit sur nos têtes.
Nos travaux, mêlés de concerts,
Ressemblent aux plus belles fêtes:
La nature reprend ses droits;
Les Dieux descendent des montagnes;
La gloire habite les campagnes;
Les muses rêvent dans les bois;
Et lasse d'accorder les Rois,
Thémis, assise au pied d'un chêne,
Juge les chansons de Philene,

Et donne aux bergeres des loix.
Les fiers amants de la fortune
Ont quitté la chaîne importune
De la faveur & du devoir;
L'art, l'industrie & le savoir
Sortent des villes dépeuplées,
Et l'abondance vient revoir
Ses richesses accumulées.
Ton regne paisible & charmant
Fait oublier celui de Flore,
Automne, la terre t'adore,
Et l'Univers est ton amant.
Belle encore au déclin de l'âge,
Toi seule, ô divine Saison!
Utile, douce, aimable & sage,
As mérité le double hommage
Du plaisir & de la raison.

O que les Muses sont dociles
Dans ces vergers délicieux!
Mes vers, inspirés par les Dieux,
Naissent plus doux & plus faciles:
L'art de la rime n'est qu'un jeu,
L'expression suit la pensée,
Et mon ame au Ciel élancée
Vole sur des ailes de feu:
Dans cette aimable solitude,
L'esprit captif sort de prison;
Le plaisir abrege l'étude,
Tous deux étendent la raison.
Erreur que l'orgueil déifie,

Préjugé, tyran des mortels,
Cédez à la Philosophie
Qui vient de briser vos autels.
Cieux inconnus au télescope,
Et vous, atomes échappés
A l'œil perçant du microscope,
Vos mysteres développés
Brillent aux yeux de Calliope.
La Vérité, fille du Temps,
Déchire le voile des fables;
Je vois des mondes innombrables,
Et j'apperçois des habitants.
Malgré ces volcans homicides,
Le feu lui-même est habité;
L'air, dans ses ondes si fluides,
Découvre à mon œil enchanté
Ses Tritons & ses Néréides.
La lumiere, dont les couleurs
Forment la parure du monde,
Renferme la race féconde
D'un peuple couronné de fleurs.
La nature anime les marbres,
L'air, le feu, la terre & les eaux;
Les fruits qui font plier nos arbres,
Sont autant de mondes nouveaux.
Tout agit, rien n'est inutile;
Et la reine des animaux
Unit par différents anneaux
L'homme superbe & le reptile.
Fiers amants de la liberté,

Les êtres, l'un de l'autre esclaves,
Ignorent leur captivité,
Et méconnoissent leurs entraves.
Tout cede à la commune loi :
Terre orgueilleuse & téméraire,
Apprends que l'astre qui t'éclaire
Se doit au monde comme à toi.
Obéis, remplis ta carriere,
Adore la source premiere
Des beaux jours qui te sont donnés :
Reçois & répands la lumiere
Sur d'autres globes fortunés.
Ainsi mon esprit se dégage
Des erreurs du peuple & des grands ;
Malgré la vanité des rangs,
Tous les êtres sont pour le sage
Moins inégaux que différents.
Ainsi ma Muse s'abandonne
A son caprice renaissant ;
Et tandis qu'un Dieu caressant
D'un double myrte la couronne,
Le Soleil, moins éblouissant,
Abrege les jours de l'Automne.

Pomone, avant que de périr,
Semble redoubler ses caresses ;
Les arbres chargés de richesses
Se courbent pour nous les offrir.
Lasse de ramper sur nos treilles,
La vigne éleve ses rameaux,
Et suspend ses grappes vermeilles

Au front ſuperbe des ormeaux :
Ses fruits ſi funeſtes aux Perſes,
Et ſi délicieux pour nous ,
Confondant leurs couleurs diverſes ,
Forment les accords les plus doux.
Toutes les ronces ſont couvertes
De coins dorés & de pavis ;
Mille grenades entr'ouvertes
Sement la terre de rubis ;
Orange douce & parfumée ,
Limons & poncirs faſtueux ,
Et vous , cédrats voluptueux ,
Couronnez l'Automne charmée ;
Raiſins brillants , dont la fraîcheur
Etanche la ſoif qui nous preſſe ;
Pommes , dont l'aimable rougeur
Reſſemble au teint de la jeuneſſe ,
Tombez & renaiſſez ſans ceſſe
Sur le chemin du voyageur.
L'Amour , que l'Automne rappelle ,
Deſcend du ciel dans nos vergers ,
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des orangers.
Accourez , Naïades timides ;
Le fruit , ſur la terre tombé ,
Brille , s'éleve en pyramides ,
Et remplit le tréſor d'Hébé.
Nymphes , enlevez vos corbeilles ,
Allez offrir au Dieu des eaux
Le pourpre qui couvre nos treilles ,

L'ambre qui pare nos côteaux.
Un second Printemps vient d'éclorre ;
Le ciel répand des rayons d'or,
L'amaranthe & le tricolor
Rappellent le regne de Flore,
Et la campagne brille encore
Des douces couleurs de l'aurore.

Vesper commence à rayonner,
Io mugit dans les villages,
Et les pasteurs vont ramener
Leurs troupeaux loin des pâturages.
Le Soleil tombe & s'affoiblit :
Montons sur ces rochers sauvages ;
Allons revoir ces paysages
Que l'ombre du soir embellit.
Ici, des champs où la culture
Etale ses heureux travaux,
Une source brillante & pure
Qui, par la fraîcheur de ses eaux,
Rajeunit la sombre verdure
Des près, des bois & des côteaux ;
Là, des jardins & des berceaux
Où regnent l'art & l'imposture,
Des tours, des fleches, des créneaux,
Des donjons d'antique structure ;
Sur le chemin de ces hameaux,
De longues chaînes de troupeaux,
Un pont détruit, une masure :
Plus loin, des villes, des châteaux,
Couverts d'une vapeur obscure ;

Le jour qui fuit, l'air qui s'épure,
Le Ciel allumant ſes flambeaux,
Tout l'horizon que l'œil meſure,
Offrent aux yeux de la peinture
Des contraſtes toujours nouveaux,
Et font aimer dans leurs tableaux
Le coloris & la nature.

Mais la nuit, au trône des cieux,
Diſſipant au loin les nuages,
Vient encore attacher nos yeux
Sur de plus frappantes images ;
La Sœur aimable du Soleil
Se leve ſur l'onde appaiſée,
Et répand de ſon char vermeil
Le jour tendre de l'Eliſée ;
Elle embellit les régions
Qu'abandonne l'aſtre du monde ;
Elle éclaire les Alcyons
Qui planent ſur la mer profonde ;
La vague tremblante de l'onde
Briſe & diſſipe les rayons
De ſa lumiere vagabonde :
Favorable à la volupté,
Elle donne, au plaiſir, des armes ;
L'éclat de ſon globe argenté
Semble voiler la nudité,
Lorſqu'il en montre tous les charmes ;
Son regne eſt celui de l'Amour.
Sur les mers, d'écume blanchies,
Neptune marche avec ſa cour,

Et de nos flottes enrichies
Eole presse le retour.
Conduits par les mains des Sirenes,
On voit de loin nos pavillons
Tracer d'innombrables sillons
Sur le sein des humides plaines.
Tandis que l'Océan charmé
Contemple son vaste rivage,
Le Nord tout-à-coup enflammé
Devient le spectacle du sage
Et l'effroi du peuple alarmé.
Une lumiere étincelante
Embrase le voile des airs;
Avant-couriere des hivers,
Quelle autre aurore plus brillante
S'éleve au milieu des éclairs?
Les Dieux ont-ils, dans leurs balances,
Pesé le sort des Nations?
Emu par nos divisions,
Le Ciel fait-il briller ses lances;
Ses feux & ses rayons épars,
Ses colonnes, ses pyramides
N'offrent à des regards timides
Que les jeux sanglants du Dieu Mars.
Voilà les nombreuses armées,
Voilà les combats éclatants,
Qui de nos guerres rallumées
Furent les présages constants.
La frayeur naissoit du prestige;
Mais nos yeux, bientôt satisfaits,

Verront renaître le prodige
Sans en redouter les effets.
Brillez, Aurore boréale,
De la Nuit éclairez la cour ;
En vous voyant, le beau Céphale
Croit voir l'objet de ſon amour ;
Et l'hirondelle matinale
S'étonne d'annoncer le jour.
Palès rappelle dans la plaine
Et les bergers & les troupeaux ;
Vulcain rallume ſes fourneaux,
Et la troupe du vieux Silene
S'éveille au pied de nos côteaux.
Au bruit des meutes de Diane,
Les Bacchantes ouvrent les yeux ;
Trompé par la clarté des cieux,
Bacchus ſort des bras d'Ariane :
Ce Dieu, de pampres couronné,
Ouvre la ſcene des vendanges ;
Il brille, il marche environné
D'Amours, qui chantent ſes louanges :
On voit danſer devant ſon char
Les Satyres & les Driades ;
Un Faune, enivré de nectar,
Remplit la coupe des Ménades ;
Les jeux qui le ſuivent toujours,
Répandent des fleurs ſur ſes traces ;
Ses tigres, conduits par les Graces,
Sont careſſés par les Amours.
Momus, Terpſichore, Thalie,

Egypans, Centaures, Silvains
Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la folie.
Le Soleil voit, en se levant,
La marche du vainqueur du Gange;
Et porté sur l'aile du vent,
L'Amour annonce la vendange.
Pan, dans le creux de ce rocher,
Foule les présents de l'Automne;
A ses yeux, la jeune Erigone
Folâtre & n'ose s'approcher.
Le nectar tombe par cascade,
L'onde & le vin sont confondus,
Et l'urne de chaque Naïade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur sacrée
Couvrent la campagne altérée;
Tout boit, tout s'enivre, tout rit;
Et de la joie immodérée
Jamais la source ne tarit.
Le myrte, aux amours favorable,
A dérobé moins de plaisirs,
Que cet arbuste vénérable
N'a vu couronner de desirs.
Sous les pampres de cette vigne,
Un amant n'est jamais trahi;
Plus il jouit, plus il est digne
Du bonheur dont il a joui.
Bacchus rajeunit tous les âges;
Ses charmes ramenent toujours

La folie au temple des Sages,
La raison au sein des Amours.

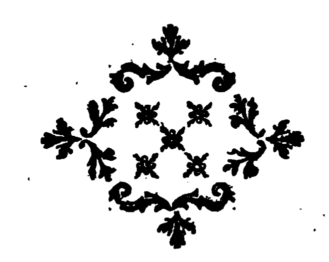
Acis, aussi jeune que Flore,
Touchoit à cet âge charmant,
Où l'ame éprouve le tourment
De desirer ce qu'elle ignore.
Plus belle & moins jeune que lui,
Thémire, semblable à Pomone,
Commençoit à craindre l'ennui
Des derniers jours de son automne.
L'amour seul a droit de charmer
L'ame qu'il a déjà charmée;
Acis avoit besoin d'aimer,
Thémire d'être encore aimée.
La beauté voit périr ses traits;
Les roses du teint se flétrissent,
Mais le cœur ne vieillit jamais,
Et les desirs le rajeunissent.
Thémire brûla pour Acis;
Aimer de nouveau c'est renaître:
Ce fut sous ce berceau champêtre
Que son cœur, long-temps indécis,
Choisit enfin ce jeune maître.
Etouffez les rayons du jour,
Pampres, dont le feuillage sombre
S'éleve & retombe alentour;
La raison demande votre ombre
Pour s'abandonner à l'amour.
Lierre amoureux, toi qui conspires
A rendre ce berceau charmant,

Viens cacher l'amante aux Satyres,
Aux Nymphes dérobe l'amant.
Malheureuse d'être inhumaine,
Honteuse de ne l'être pas,
Thémire repousse avec peine
Acis qu'elle appelle en ses bras.
La beauté la plus intrépide
Craint de séduire la candeur;
L'embarras d'un amant timide
Arme la plus foible pudeur.
Thémire enivrée, éperdue,
Tour-à-tour se laisse emporter
Au plaisir de s'être rendue,
A la gloire de résister.
Eclairés d'un jour favorable,
Les yeux de son amant aimable,
Sur les foibles traces du temps,
N'ont vu que les fleurs du Printemps.
Heureux âge de l'indulgence!
Où les dégoûts sont inconnus;
Où tous les feux, d'intelligence,
Conspirent pour la jouissance;
Où toute mortelle est Vénus!

Thémire n'a point de rivale;
Le feu dont Acis est brûlé,
De leurs ans remplit l'intervalle,
Et l'Amour, aux cieux envolé,
Triomphe d'avoir assemblé
Les nœuds d'une chaîne inégale.

La fin du regne de Bacchus
Annonce ces combats aimables,
Où les Satyres ſont vaincus
Par les Nymphes infatigables.
Jours fortunés, mais peu durables!
Bientôt le brutal Africus,
Ouvrant ſes ailes redoutables,
S'éveille aux cris épouvantables
De la maîtreſſe de Glaucus.
Les hirondelles aſſemblées,
S'élançant du faîte des tours,
Au fond des grottes reculées
Vont s'endormir juſqu'aux beaux jours.
Entaſſés comme des nuages,
Mille oiſeaux traverſent la mer,
Le retour de l'affreux Hiver
S'annonce par leurs cris ſauvages.
Le fer tranchant va déchirer
Le ſein des plaines découvertes,
Et Vertumne, en pleurant nos pertes,
Nous apprend à les réparer.
Eole menace le monde,
Borée en ſa priſon rugit;
La mer qui s'enfle, écume, gronde,
Et ſon rivage au loin mugit.
Les Oréades taciturnes
Cherchent les antres des déſerts;
Et les Hyades, dans les airs,
Ont renverſé leurs froides urnes.
Vents, triomphez en liberté,

Allez dépouiller la nature
Des vains titres de sa fierté :
Que sert un reste de parure,
Quand on a perdu la beauté ?
Dispersez ces feuilles séchées,
Dévorez ces plantes couchées,
Qui n'osent regarder les cieux.
Et toi, les délices du monde,
Toi, qui plaisois à tous les yeux,
Saison si belle & si féconde,
Automne, reçois mes adieux.





L'HIVER.

CHANT QUATRIEME.

Les vents ravagent nos prairies ;
Tout meurt dans nos champs désolés ;
Et de nos humbles bergeries
Les fondements sont ébranlés.
Déjà les Graces immortelles
Rentrent dans nos froides maisons ;
L'Amour vient réchauffer ses ailes
Au feu mourant de nos tisons.
Content de régir nos villages,
Et d'enchaîner nos libertés,
Il laisse à ses freres volages
L'empire bruyant des Cités.
Foibles esclaves de Cythere,
Fuyez nos plaisirs innocents ;
Dérobez-vous aux traits perçants
Que lance le noir Sagittaire.
Le regne de l'art imposteur
Commence où la nature expire ;
Volez dans ce monde enchanteur,
Où le luxe tient son empire.
La nouvelle Persépolis
Vous ouvre ses portes dorées,

Chassez de nos cœurs amollis
Les vertus aux champs adorées ;
Et changez en vices polis
Nos mœurs à la Cour ignorées.

Pour nous, que la paix & les ris
Enchaînent sous ces toits rustiques,
Autour de nos foyers gothiques,
Nous allons oublier Paris
Et vos plaisirs Asiatiques :
Croyez qu'au fond de nos châteaux,
La joie invente aussi des fêtes ;
Malgré les torrents du Verseau,
Le souffle glacé des tempêtes
Epargne les myrtes nouveaux
Dont les plaisirs parent nos têtes.
Ce n'est pas à la cour des Rois
Qu'habite la paisible Astrée :
Il faut que l'ame, quelquefois
Au sein du tumulte enivrée,
Revienne, dans le fond des bois,
Trouver sa raison égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de son ame !
Le cœur qui cherche à s'ignorer,
Redoute un censeur qui le blâme.
Peut-on se fuir & s'estimer ?
On n'évite point ce qu'on aime :
Qui n'ose vivre avec soi-même,
A perdu le droit de s'aimer.
Pourquoi déserter nos campagnes,

Quand

Quand les sauvages aquilons
Chassent, du sommet des montagnes,
La pauvreté dans nos vallons?
L'aspect des miseres humaines
Est plus touchant qu'il n'est affreux:
Craint-on de voir les malheureux,
Quand on veut soulager leurs peines?
Le front du riche s'obscurcit,
Et l'aspect du malheur le blesse:
Dans le séjour de la mollesse
Le cœur se ferme & s'endurcit;
Trop fiere de ses avantages,
La Ville détourne les yeux
Du sombre tableau des Villages,
Dont les toits, couverts de feuillages,
S'ouvrent aux injures des cieux.
Tranquille sous un dais superbe,
A la clarté de cent flambeaux,
On ne voit point dans nos hameaux
La pauvreté disputer l'herbe
Aux plus féroces animaux;
Auprès d'un foyer magnifique,
On bénit le farouche Hiver,
Qui dans un salon pacifique,
Respecte la douceur de l'air.
On croit que la misanthropie
Aigrit les maux qu'on ne sent pas;
Ainsi le luxe, dans ses bras,
Engourdit notre ame assoupie.
Honteux d'aimer, fiers d'être ingrats,

Dans des intrigues puériles,
Nous épuisons nos cœurs stériles :
Moins sensibles que délicats,
Le dégoût nous rend difficiles ;
Impatients & bientôt las
Nous traînons nos jours inutiles,
Nous rêvons, nous ne vivons pas.
Loin de moi le triste système
De censurer d'heureux loisirs :
C'est en faveur du plaisir même,
Que je condamne nos plaisirs.
Il n'est point d'Hiver pour le Sage ;
La terre, qu'Eole ravage,
Plaît encor dans sa nudité ;
Les monts, entourés d'un nuage,
Imposent par leur majesté ;
L'aspect de Neptune irrité,
Frappant en fureur son rivage,
Répand sur tout son paysage
L'ame, la vie & la fierté :
Et la campagne plus sauvage
Ne perd pas toute sa beauté.
Malgré l'effroyable peinture
Du désordre des éléments,
L'Hiver lui-même a des moments ;
Les ruînes de la Nature
Plaisent encore à ses amants.
Nos hameaux auroient plus de charmes,
S'ils étoient moins inhabités,
Et s'ils n'arrosoient de leurs larmes

Les biens qu'absorbent les Cités.
La terre, en esclave servile,
S'épuisera-t-elle à jamais
En faveur d'une ingrate Ville
Qui change en tributs nos bienfaits?
Enrichis des biens qu'ils moissonnent,
Si nos Laboureurs, qui frissonnent
Sous leurs toits de chaume couverts,
Jouissoient, du moins les Hivers,
De l'abondance qu'ils nous donnent;
Si le fleuve de nos trésors,
Long-temps égaré dans sa course,
Remontoit enfin à sa source
Pour enrichir ces premiers bords;
Alors la misere effrayante,
Dont la main foible & suppliante
Implore un secours refusé,
Béniroit l'image riante
De notre luxe humanisé.
Le cours de nos destins prosperes
En répandant notre bonheur
Sur l'héritage de nos peres,
Sauveroit la vie & l'honneur
Aux esclaves involontaires,
Que le fer sanglant du vainqueur,
Ou que la bassesse du cœur
Rendit jadis nos tributaires.
Tout malheureux est avili:
Chassez l'indigence importune,
Et le Village est ennobli;

La gloire y ſuivra la fortune,
J'y vois ſon culte rétabli.

Ranimons les arts de Cybelle ;
Forçons la pareſſe rebelle
A ſurmonter la pauvreté ;
En rendant la terre plus belle,
Augmentons ſa fécondité.
Déjà, ſur la neige endurcie,
L'Hiver commence ſes travaux :
Déjà la tête des ormeaux
Tombe ſous les dents de la ſcie.
Le bruit redoublé des marteaux
Retentit au pied des montagnes,
Et le plus groſſier des métaux
Devient le tréſor des campagnes.
Le fer recourbé de Cérès
S'aiguiſe ſur la meule agile ;
La chaſſe diſpoſe ſes rets ;
La fournaiſe épure l'argile :
Vulcain change en verre fragile
La fougere de nos forêts.
Les jeux & les travaux s'allient ;
Pour former nos ſimples tapis,
La paille & le jonc ſe marient ;
Nos vœux, nos beſoins, qui varient,
Réveillent les arts aſſoupis.
L'ennui, ce tyran domeſtique,
Dans nos hameaux eſt ignoré :
Ici, le paſteur déſœuvré
Façonne ſon ſceptre ruſtique ;

Ici, le chanvre préparé
Tourne autour du fuſeau gothique ;
Et ſur un banc mal aſſuré,
La Bergere la plus antique
Chante la mort du Balafré,
D'une voix plaintive & tragique.
O! que ces objets innocents
Ont de droits ſur l'ame d'un Sage!
La campagne la plus ſauvage
Porte le calme dans nos ſens.

Les Loix de la Philoſophie
Naiſſent du principe du goût ;
Ce qu'on aime, on le déifie,
Et l'on peut être heureux par-tout.
Le charme ſeul de l'habitude
Me fait vanter la ſolitude ;
Jadis l'Hiver, loin de Paris,
Effrayoit ma folle jeuneſſe ;
Je croyois, dans nos champs flétris,
Voir les rides de la vieilleſſe.
Ces bois blanchis par les frimas,
Où j'entretiens ma rêverie,
Ce fleuve dont l'onde chérie
Ranime nos ſombres climats,
Qui, pour embraſſer la prairie,
Ouvre, étend & courbe ſes bras ;
Ces lieux, pour moi remplis d'appas,
Etoient jadis la Sibérie :
Juſque dans l'ombre des déſerts,
Le bruit ſéduiſant des théatres

Venoit étouffer les concerts
De nos Villageoises folâtres.
Le luxe, environné des arts,
Roi d'une ville singuliere,
Changeoit le village en chaumiere,
Et présentoit à mes regards
Nos bons & naïfs Campagnards,
Marqués au crayon de Moliere.
Je regrettois la liberté
D'un spectacle aimable & fantasque;
Où l'on prodigue sous le masque
Le mensonge & la vérité;
L'asyle élégant & champêtre,
Où deux amants sont renfermés,
Moins par le plaisir d'être aimés,
Que par l'orgueil de le paroître;
Ces longs soupers où l'on redit
Toute l'histoire de la veille,
Où l'enjoûment se refroidit,
Si la satire ne l'éveille;
Où le vaudeville fatal
Est modulé par les Orphées;
Où le vin, versé par les Fées,
Coule dans l'or & le crystal;
Enfin, le tumulte & l'orgie,
Vénus & ses temples ouverts,
L'image des arts réfléchie
Sur les glaces de nos desserts;
Tout au séjour de la licence
Appelloit mon cœur égaré,

La Ville avoit défiguré
L'heureux séjour de l'innocence.

Aujourd'hui que l'âge a mûri
Les conseils de l'expérience,
Que mon cœur enfin s'est guéri
Des fougues de l'impatience,
L'Hiver n'est plus si rigoureux,
Le désert remplace la Ville;
Où je crois vivre plus tranquille,
Là je m'estime plus heureux.
Nos donjons, nos tours délabrées,
Monuments antiques des Goths,
Sont moins affreux que les magots
Dont nos maisons sont décorées:
Sans aimer la grossiéreté
De nos aïeux encor barbares,
Leur aimable naïveté
M'attache à leurs travaux bizarres.
Le Chevalier, le Paladin
Viennent remplir mes rêveries,
Et je lis dans leurs armoiries
Les guerres du grand Saladin:
Leurs tournois, leurs galanteries,
Empreints sur un marbre grossier,
Revivent dans ces galeries
Où l'Amour, tout couvert d'acier,
Au lieu de guirlandes fleuries,
Orne sa tête de laurier.
Un amas de lances rompues
Est le trésor de ce château;

Les haches d'armes, les massues,
Les arcs s'élevent en monceau.
Dans cette tour mal réparée,
Quel objet frappe mes regards ?
De fer la muraille entourée,
Des pigeons perchés sur des dards;
La colombe de Cytherée
Y boit dans le casque de Mars.

Par-tout le flambeau de l'Histoire
Eclaire à mes yeux le passé.
J'apprends au livre de mémoire,
Livre utile & presque effacé,
Que l'homme a toujours mal placé
Le temple où préside la gloire.
Le tableau de l'antiquité
Séduit par sa douce imposture;
Mais aux yeux de la vérité,
Le vieux temps n'est beau qu'en peinture;
Le chalumeau des Troubadours,
Le luth du bon Roi de Navarre
N'égaloient pas l'humble guitare
Des moindres Chantres de nos jours.
Ami de nos aïeux célebres,
Je ne veux point ressusciter
Leurs siecles couverts de ténebres,
Qu'un jour plus pur vient d'écarter.
Quelle ame inhumaine & grossiere,
De notre ignorance premiere
Regrette les temps révolus ?
L'erreur est un malheur de plus;

Moins notre esprit a de lumiere,
Moins il éclaire nos vertus.
Dois-je imputer à la culture
Ces ronces, ces chardons épars,
Qui dévorent la nourriture
Des bleds naissants de toutes parts?
Loin de moi semblable imposture;
Les Arts fécondent la Nature,
Nos vices corrompent les Arts.

Telles sont les sages pensées
Dont j'aime à nourrir ma raison,
Tandis que les neiges pressées
Couvrent le toit de ma maison.
Seul & souvent heureux de l'être,
Je me fais un utile jeu
De voir consumer par le feu
Le tronc vénérable d'un hêtre.
Cet arbre sembloit, au Printemps,
Régner sur tout le paysage;
La mousse & la rouille des temps
Déceloient seules son grand âge:
Ses rameaux, penchés alentour,
Formoient un temple pour les Graces;
A son pied l'on voyoit les traces
Qu'imprimoient les pas de l'Amour.
Cent ans il repoussa la guerre
Des aquilons impétueux,
Inébranlable & fastueux,
Il fouloit le sein de la terre;
Son front brûlé par le tonnerre

En étoit plus majestueux.
Quels Dieux ont causé sa ruîne ?
Un Bûcheron foible & courbé
A frappé l'arbre en sa racine,
Le roi des forêts est tombé.
  Aidé d'une sombre lanterne,
Le soir je dirige mes pas
Vers l'antique & vaste caverne
Où le Nestor de ces climats
Rassemble, police & gouverne
Tous les Bergers de ces Etats.
Dans cette grotte mal taillée,
La Sœur aimable de l'Amour
Appelle sur la fin du jour
Nos Bergeres à la veillée.
L'amant d'Io, débarrassé
Du soin de sillonner la plaine,
Y réchauffe de son haleine
Philemon que l'âge a glacé,
Lisette & le jeune Philene.
Des arbres, en cercle arrondis,
Forment le rustique théatre
Où la Villageoise & le Pâtre
S'aiment comme on aimoit jadis.
Une lampe à triple lumiere,
Que l'air agite & fait pencher,
Découvre à l'assemblée entiere
La profondeur de ce rocher.
C'est là que les longues soirées
S'écoulent comme des moments ;

Nos fêtes, dans ces lieux charmants,
Naiſſent ſans être préparées.
La Romance, le Fablio
Nous content leurs douces fornettes :
Ici les faſtes de Clio
Sont des recueils de chanſonnettes :
Ici l'on tient la cour d'Amour,
Si redoutable aux infidelles,
Où l'on couronne tour-à-tour
Les plus galants & les plus belles ;
Où les ingrats & les cruelles
Sont condamnés le même jour.
Ici l'accuſé doit répondre ;
Le Juge ordonne, on obéit ;
Chaque amante a droit de confondre
Le perfide qui la trahit.
Un ſoir, dans ce Sénat champêtre,
Eglé, bergere de vingt ans,
Nous dit qu'elle ſauroit peut-être
Une hiſtoire de ſon printemps.
Alors toute la troupe émue
Se rapproche pour écouter ;
Le ſeul Myſis baiſſoit la vue,
Eglé commença de conter.
Une Bergere aſſez jolie
Donna ſon chien à ſon vainqueur ;
Quand elle eut fait cette folie,
Il fallut bien donner ſon cœur.
En aimant on ſe croit aimée,
Comment ne l'eût-elle pas cru ?

Le pouvoir qui l'avoit charmée,
A chaque instant s'étoit accru;
Plus sa foiblesse étoit extrême,
Plus l'amant devint imposteur:
Hélas! comment croire menteur
Un Berger qui dit: je vous aime?
Un cœur sincere ne craint rien;
Mais cette assurance est fatale:
La Bergere apperçut son chien
Sur les genoux de sa rivale.
Le voile alors se déchira;
Tout fut changé dans la Nature;
L'Amour, le temps, rien ne pourra
Guérir sa profonde blessure:
Je la connois, elle en mourra.
A ces mots Eglé fond en larmes,
Et Mysis tombe à ses genoux:
Quoi! dit-il, j'ai bravé vos charmes,
Mon cœur s'est éloigné de vous?
Le supplice est égal au crime;
J'étois aimé, je suis haï;
Je vivrai, je mourrai victime
De mon amour que j'ai trahi....
Mon cher Mysis, Eglé t'adore,
Jamais tu ne fus condamné;
Si ma fierté t'accuse encore,
Mon cœur t'a déjà pardonné.
Elle dit: sa voix affoiblie
Expire, & Mysis à ses pieds,
Les yeux dans les larmes noyés,

Déteste un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flatteur
Célebre ce retour si rare ;
Les maux dont l'Amour est l'auteur,
Deviennent, quand il les prépare,
La source de notre bonheur.
Ainsi la plus sombre journée
Peut s'écouler dans le plaisir :
L'art d'adoucir sa destinée,
Est l'art d'occuper son loisir.
Le Sauvage de la Norwege,
Cet automate fainéant,
Voisin des montagnes de neige
Qui le séparent du néant,
Dans les plus tristes solitudes,
Croiroit voir l'Isle des Amours ;
Les nuits que nous trouvons si rudes,
Seroient pour lui les plus beaux jours.
Jouissons de nos avantages,
Quittons en foule nos Villages ;
Le vent se leve à l'Orient,
Et le Ciel, vainqueur des orages,
Nous montre un visage riant.
L'Hiver, plus vif & moins à craindre,
A levé son voile odieux ;
La terre cesse d'être à plaindre,
Quand le Soleil brille à ses yeux.
Déjà les neiges des montagnes
Resplendissent de tous côtés,
La robe blanche des campagnes

Etale ſes plis argentés ;
La goutte d'eau, que l'air épure,
Se change en perle en ſe formant ;
L'Hiver, dans toute ſa parure,
Nous montre ſa riche ceinture ;
Et des chaînes de diamant
Semblent reſſerrer la Nature.
Fleuve, dont le cours inégal
Arroſe nos plaines fécondes,
Sous une voûte de cryſtal,
Borée empriſonne tes ondes :
Nos Villageoiſes vagabondes
Oſent parcourir ton canal.
Et toi, montagne infortunée,
Séjour éternel des Hivers,
Où la nature abandonnée
Regne ſur des tombeaux ouverts ;
Dans tes cavernes effroyables,
Dans tes abymes ſi profonds,
Habités par d'affreux dragons
Que la faim rend impitoyables ;
Courons, tandis que le jour luit,
Attaquer les monſtres ſauvages,
Qui, dans les ombres de la nuit,
Exercent leurs cruels ravages.
Bravons ces lions dévorants,
Ces ours, deſtructeurs de la terre ;
Que la chaſſe, ainſi que la guerre,
Nous arme contre nos tyrans :
Défendons nos hameaux tranquilles,

Sauvons nos Bergers & nos biens ;
Et que nos plaisirs soient utiles
Au repos de nos Citoyens.
La santé, de fleurs couronnée,
Naîtra de ces légers travaux ;
Et nous verrons, avec l'année,
Eclorre des plaisirs nouveaux.
Bientôt cette chaleur puissante
Qui ressuscite l'Univers,
Bientôt la seve renaissante
Fondra la glace des Hivers.
Ces esprits qui peuplent l'Averne,
Ces vents enfantés par le Nord,
S'endormiront dans la caverne
Où regnent Borée & la Mort.
La beauté, la force, la vie
Rendront à la terre ravie
Et ses trésors & ses couleurs ;
La peine, du plaisir suivie,
Se reposera sur les fleurs.

« Délices de la double Cime,
» Toi, dont les vers mélodieux
» Rendirent Euterpe sublime,
» Et ses hameaux dignes des Dieux ;
» VIRGILE, reçois mon hommage ;
» Ma Muse, au pied de ton autel,
» Dépose, en tremblant, un ouvrage
» Que ton nom peut rendre immortel.

INVITATION
A ZÉPHISE.

LE Plaisir, couronné de fleurs,
Vient voler sur la table ;
Il attend, pour charmer nos cœurs,
Un moment favorable.
Belle Zéphise, où tu n'es pas,
Pourroit-il nous séduire ?
Il a besoin de tes appas
Pour fonder son empire.

Viens réveiller sous cet ormeau
L'esprit & sa saillie ;
On l'attend auprès d'un tonneau
Qu'a percé la folie.
Ce Champagne est prêt à partir ;
Dans sa prison il fume,
Impatient de te couvrir
De sa brillante écume.

Sais-tu pourquoi ce Vin charmant,
Lorsque ta main l'agite,
Comme un éclair étincelant,
Vole & se précipite ?
Bacchus en vain dans son flacon
Retient l'Amour rebelle ;
L'Amour sort toujours de prison,
Sous la main d'une Belle.

LES



LES AMOURS INFORTUNÉES DE MYSIS ET DE ZARA.

ROMANCE

ECOUTEZ l'hiſtoire
Du beau Myſis & de Zara;
Jamais leur mémoire
Chez les amants ne périra.
Venez tous m'entendre,
Vous, que l'amour daigne inſpirer;
Quand on eſt bien tendre,
On a du plaiſir à pleurer.

L'amour, dès l'enfance,
Venoit badiner avec eux;
Il formoit leur danſe,
Et préſidoit à tous leurs jeux:
Mais ce badinage
Ne ſervoit qu'à les enflammer;
Au matin de l'âge,
Tous deux déjà ſavoient aimer.

L'ardente jeuneſſe
Eſt l'âge brillant des amours;
La plus douce ivreſſe
Marqua le printemps de leurs jours;

Leur ame ravie
Se confondoit à tout moment,
Et toute leur vie
N'étoit plus qu'un enchantement.

De riants menſonges
Les amuſoient dans leur ſommeil;
Toujours quelques ſonges
Leur faiſoient craindre le réveil:
La naiſſante aurore
Voyoit Zara près de Myſis;
Et la nuit encore
Les trouvoit toujours réunis.

Voilà cette plaine,
Où le matin Zara chantoit;
Voilà la fontaine,
Où le ſoir Myſis l'attendoit.
Ce bocage ſombre
Vit naître leurs premiers ſoupirs;
Ce bois, ſous ſon ombre,
Cacha leurs innocents plaiſirs.

Qui pouvoit prédire
Le changement d'un ſort ſi beau?
L'Amour qui ſoupire
Va donc éteindre ſon flambeau,
Hélas! l'hyménée.
Alloit bientôt les couronner:
Heure fortunée,
Que vous êtes lente à ſonner!

C'étoit donc la veille
De ce jour, de cet heureux jour,
Que Myſis s'éveille;
Avec lui s'éveille l'Amour.
Le ciel ſans nuage
Etoit mille fois plus ſerein:
Amour, quel préſage
Peut déſormais être certain?

Au fond d'un bocage,
Zara devoit trouver Myſis:
La belle, peu ſage,
L'avoit dit au berger Tharſis.
Par une impoſture,
Il ſurprit ce ſecret fatal;
Cet ami parjure
De Myſis étoit le rival.

Pour mieux la ſurprendre,
Tharſis dans le bois ſe cacha:
La belle trop tendre
Crut voir Myſis, & s'approcha.
Le Soleil à peine
Répandoit un peu de clarté;
Et l'ombre incertaine
Aidoit à la témérité.

C'eſt donc vous, dit-elle,
Vous, mon amant dès le berceau;
Ma flamme fidelle
M'animera juſqu'au tombeau.

Oui, je veux t'y ſuivre,
Rien ne pourra nous ſéparer;
Pour toi je veux vivre
Avec toi je veux expirer.

Bergere inſenſée,
Myſis t'écoute avec horreur;
Son ame offenſée
Se livre entiere à la fureur :
Un trait vole & frappe;
Quel cri ſuit ce trait inhumain!
Dieux! Tharſis s'échappe,
Et Zara ſent percer ſon ſein.

C'eſt toi qui me tue;
Mais je pardonne à ta fureur.
Mon ame éperdue
T'aime juſque dans ton erreur.
Conſerve la vie,
Hélas! je la perds ſans retour;
Tu me l'as ravie,
Mais c'eſt la faute de l'Amour.

D'une voix mourante,
Zara fait ainſi ſes adieux;
Et ſon ame errante
N'anime plus que ſes beaux yeux.
O douleur mortelle!
Myſis ſe frappe au même inſtant,
Et perce auprès d'elle
Un cœur qui fut toujours conſtant.

Un tombeau s'éleve ,
Les Graces le couvrent de fleurs ;
L'Amour qui l'acheve ,
En partant l'arrose de pleurs.
Ils sont donc ensemble ,
Ces Bergers , ces amants parfaits ;
Une urne rassemble
Leurs cœurs percés des mêmes traits.

Bergeres fidelles ,
Témoins du sort de ces Bergers .
Plus vous êtes belles ,
Et plus vous courez de dangers.
Craignez de vous rendre
Au charme d'un penchant trop doux :
L'amant le plus tendre
Devient bientôt le plus jaloux.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.



TABLE DES PIECES

POÉSIES DIVERSES.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES
COMPLETES
DE
M. LE C. DE B***



TOME SECOND.



ŒUVRES

COMPLETES

DE

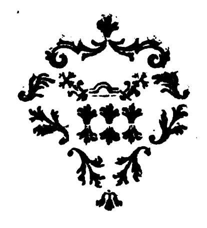
M. LE C. DE B***

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

DERNIERE ÉDITION.

Fiunt oratores. . . . . . Cic.

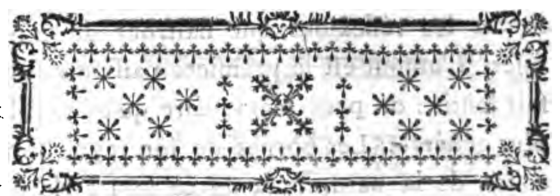
TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXVI.





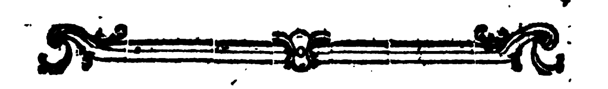
RÉFLEXIONS SUR LES PASSIONS.

AVERTISSEMENT.

Nous naissons tous avec des passions : la différence des états & des tempéraments empêche qu'elles n'éclatent avec la même vivacité. Ainsi tous les cœurs enferment en eux les principes des passions : le hasard de l'éducation & de la naissance s'oppose à leurs effets, sans en détruire la nature. Je me suis proposé depuis long-temps de les approfondir, & d'écrire sans beaucoup d'arrangement

toutes les réflexions qui naîtront de mon ſujet. L'amour eſt la premiere paſſion qui ſe fait ſentir : on peut même dire qu'elle eſt la plus générale. Les bornes de ſon regne ſont celles de la nature ; ſa durée ſera celle du monde : ainſi je ne pouvois, ſans renverſer l'ordre des choſes, écrire ſur les Paſſions, & ne pas ranger l'Amour à la tête de toutes les autres.





LETTRE

A MADAME LA C. DE ***.

Vous voulez ſavoir, Madame, ce que je penſe ſur l'amour ; c'eſt vous expoſer à entendre tout ce que vous faites ſentir. Pourquoi demandez-vous à être éclairée ſur votre ouvrage ? Ne vous ſiéroit-il pas mieux de deviner mes ſentiments, que de me forcer à les développer ? N'importe, je ne vous refuſerai point le plaiſir malin que vous cherchez ; & tantôt en philoſophe, tantôt en amant, je vais conſulter mon cœur : j'écrirai ſans art & ſans méthode ce qu'il me dira de l'amour. N'attendez pas qu'il m'en parle toujours avantageuſement ; vous ſavez trop combien j'ai ſujet de m'en plaindre; mais ne croyez pas auſſi que par vengeance je cache des graces que vous faites ſi bien ſentir. J'expoſerai ſes défauts & ſes vertus ; & par là,

Madame, je trouverai le moyen de vous donner des leçons, & en même temps de vous faire ma cour. Je souhaite que mes réflexions soient dignes de vous, de l'amour & de moi ; & que dans cent ans & plus, nous nous retrouvions tous trois ensemble.

Il faut avoir un cœur pour savoir aimer : les sens ne suffisent pas. Le tempérament, conduit par l'esprit, peut mener jusqu'à l'amour. Nous naissons tendres ou voluptueux : la nature donne à tous les cœurs un goût pour le plaisir, & quelquefois un penchant inévitable vers l'amour. Ce sont les heureux qui reçurent, avec ce goût piquant du plaisir, la délicatesse fine qui l'assaisonne. Mais les ames que l'amour a choisies pour aimer, doivent passer rapidement & sans relâche, des grands plaisirs aux grandes peines. Leur agitation sera toujours nouvelle & toujours extrême.

Connoissez-vous un feu qui prend toutes les formes que le souffle lui donne, qui s'irrite, qui s'affoiblit, selon que l'impression de l'air est plus vive ou plus modérée ? Il se sé-

pare, il se réunit, il s'abaisse, il s'éleve : mais le souffle puissant qui le conduit, ne l'agite que pour l'animer, & jamais pour l'éteindre : l'amour est ce souffle, nos ames sont ce feu.

Il est des climats où l'amour regne par choix; un beau ciel, un air tempéré, des campagnes fécondes & riantes attirent l'Amour, & semblent l'avoir fixé. Son temple est par-tout où la nature est belle : fils docile & reçonnoissant, il suit en tous lieux sa mere. La fontaine de Vaucluse, le tombeau de Laure, les rives du Lignon sont les lieux charmants qu'il habite : les déserts de la Sibérie, les glaces éternelles de la Norwege sont les théatres affreux de ses exils ; ils ne furent jamais le siege de son empire. Un Provençal, un Portugais naissent amoureux; un Lapon commence par être brutal ; il peut devenir emporté, mais jamais tendre. La beauté & la richesse d'un climat prêtent infiniment à la douceur des mœurs ; la tempérie de l'air influe sur les caracteres. Il faut être doux pour être amant ; mais la vivacité n'ôte rien à la tendresse. Les amants véritables res-

ſemblent aux fontaines abondantes ; elles ſont vives ; mais elles ſont douces.

Il n'eſt rien de ſi commun que de parler d'amour ; il n'eſt rien de ſi rare que d'en bien parler. Le cœur qui le ſent, le définit bien mieux que l'eſprit qui l'imagine. Demandez à un amant ce que c'eſt que l'Amour : ſentir & deſirer, vous répondra-t-il en deux mots. Mais ſes yeux, ſa phyſionomie, tout en lui vous expliquera ſa définition. Un homme d'eſprit pourra vous répondre la même choſe, ſans vous éclairer de même. En un mot, un amant qui parle d'amour, vous en fait éprouver les mouvements ; l'homme d'eſprit ne vous les fait qu'enviſager.

J'ai aimé : mon ſilence avoit appris à ma maîtreſſe ce que je devois lui dire ; j'allois parler, elle m'avoit déjà entendu. On ne ſe trompe point ſur un amour véritable. Il s'éleve en nous, en la préſence de ce qui nous aime, une voix ſecrete, un mouvement involontaire qui ne trahit jamais. Nos cœurs ſe connoiſſent mieux encore en amour, que nos yeux aveugles & inſenſibles ſur les dehors

affectés : rien de feint, rien d'apprêté ne les touche; la passion seule peut arriver jusqu'à eux L'esprit n'est pas de même ; il se trompe sur tout ce qui le flatte, & souvent il entraîne le cœur sans le persuader.

La coquetterie sauve ordinairement les femmes des grandes passions, & le libertinage en garantit presque toujours les hommes. Il faut penser modestement de soi-même pour aimer sincérement; il faut être sage pour aimer longtemps; la plupart des femmes se rendent, & n'aiment point : le grand nombre des hommes jouit sans s'attacher. Les amants véritables n'ont d'autre vanité que celle de s'être enchaînés mutuellement, & d'autre plaisir que celui de jouir de leur défaite.

Un amour ordinaire est la plus foible de toutes les passions. L'espérance du plaisir le soutient, son approche l'affoiblit, son arrivée l'anéantit absolument. Tout est complaisance, tout est sacrifice dans une passion médiocre. On flatte une maîtresse, on approuve ses goûts ; mais on ne sauroit les prendre. Un

amour foible ne devroit durer qu'un jour : la bienféance & les égards en font un martyre.

Une véritable tendreffe, un goût éprouvé, un goût fincere & réciproque commande à toutes les autres affections de l'ame : c'eft un embrafement qui confume jufqu'à leur racine; & fi le véritable amour ne détruit pas toutes nos paffions, il en fait du moins fes efclaves : il leur commande avec autorité; elles lui obéiffent fans réfiftance.

Le monde, aux yeux d'un amant, ne conferve jamais la même face : il change avec l'état de fon cœur. Eft-il heureux, tout eft riant, tout eft tranquille ; la nuit devient plus belle mille fois que le jour; fes ténebres font des voiles charmants où les plaifirs fe cachent pour féduire : fon filence devient le langage du bonheur même ; tout eft animé. Les faifons amenent de nouveaux plaifirs avec de nouveaux jours ; l'Univers enfin devient le théatre de la félicité. Eft-il malheureux, les éléments font bouleverfés ; le jour n'eft plus qu'une nuit funebre ; la pointe des plaifirs devient celle de

la douleur ; ce n'eſt plus cet air pur, cette nature riante & parée. Le caprice d'une maîtreſſe a renverſé ce bel ordre : c'eſt un nouveau ciel, ce ſont d'autres étoiles.

Le monde eſt bien petit aux yeux d'un amant. Sa maîtreſſe, les habits qui la touchent, le lieu qui l'enferme, l'air qui l'embraſſe ; voilà le monde entier, voilà le vaſte univers.

Si tous les hommes étoient amants, les ſociétés ne ſeroient compoſées que de deux perſonnes, de celui qui aime, & de celle qui eſt aimée. De tous les liens qui nous uniſſent à nos familles, à nos amis, à nos intérêts, à notre gloire, à nos plaiſirs, l'amour ne fait qu'une ſeule chaîne, qu'il attache fortement à notre cœur ; & c'eſt la main de l'amante qui la gouverne.

Aimer, c'eſt n'aimer rien de tout ce qu'on chériſſoit dans l'indifférence : aimer, c'eſt prendre l'eſprit de ſa maîtreſſe, & penſer d'après elle ; c'eſt voir par ſes yeux, ſentir par ſon cœur ; en un mot, c'eſt changer de naturel, & devenir tout ce qu'elle eſt.

Paſſion terrible & emportée qui obſcurcit

la raiſon, qui la fait ſervir à nos fureurs, qui la force de défier nos folies; paſſion noble & généreuſe, qui réveille en nous l'amour de la gloire, la probité endormie, la délicateſſe émouſſée. L'amour enfin n'a point de formes; mais il eſt capable de les prendre toutes. Ses vertus & ſes vices lui ſont également étrangers. L'eau retient la figure du vaſe qu'elle remplit: nos maîtreſſes nous rendent tout ce que nous ſommes.

Vous, qui êtes appellés au gouvernement des peuples, fuyez l'amour. Nés pour commander, vous ſerez eſclaves; & ſi l'objet qui vous ſéduit n'eſt pas l'image de la vertu, comme il eſt à vos yeux celle de la beauté, vous verrez chanceler votre trône: peut-être ſerez-vous écraſés ſous ſes ruines. L'amour n'eſt fait ni pour les Rois, ni pour le peuple: les Rois ont trop de devoirs, le peuple a trop de beſoins. L'amour eſt le ſeul bien qu'on ne peut apprécier; l'amour eſt le ſeul mal auquel on ne trouve point de remede. Peignez-le comme un monſtre dangereux, repréſentez-le comme un Dieu bienfaiſant, vous le trouverez

tout entier dans l'un & l'autre de ces portraits.

Aimez une femme qui ne sera que belle, votre amour finira. Les graces, les agréments du corps sont limités; la mesure de votre curiosité sera celle de votre tendresse. Joignez de l'esprit à ses charmes extérieurs, à ses charmes que la jouissance détruit, vous les verrez se multiplier, se répandre & s'animer à chaque instant. L'esprit est à la beauté, ce que la rosée du matin est aux fleurs. Mais si vous découvrez entre l'esprit & les graces, des caprices, de la bizarrerie, de la vanité, de la jalousie, de l'humeur, fermez les yeux sur vos occupations & sur vos devoirs; je vous le prédis, vous aimerez toute la vie. C'est jouir de trois personnes en une seule, que d'avoir une maîtresse qui rassemble les agréments, l'esprit & les caprices.

La dispute des brunes & des blondes a été inventée par les voluptueux; les amants ne sauroient la décider: les uns choisissent avec réflexion, les autres aiment sans délibérer. Ce ne sont pas précisément les beaux yeux

noirs & les beaux bleus qui renversent les têtes, qui troublent les cœurs ; ce sont ceux qui parlent le mieux le langage de notre ame : la beauté plaît, la physionomie entraîne.

La jalousie est l'aliment & le poison de l'amour. C'est elle qui fait les amants délicats & les maîtresses emportées. Quand elle est douce & modérée, on ne l'entend se plaindre qu'avec retenue, on ne la voit soupçonner qu'avec précaution : aussi enfant que l'amour, elle se joue avec lui, & le corrige en badinant : c'est sous cette forme, c'est sous ces traits qu'il faut l'admettre dans un commerce tendre. Fuyez-la, quand, sur les pas des furies, elle se précipite un poignard à la main ; quand elle gémit, quand elle crie auprès du tombeau qu'elle a creusé, & qu'elle mêle son sang avec celui qu'elle a fait répandre. Astrée inquiete est bien plus aimable que Médée furieuse. Il faut être délicat, & jamais jaloux ; la délicatesse est toujours tendre ; la jalousie est souvent cruelle.

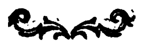
La plupart des hommes & des femmes se reprochent mal-à-propos leurs infidélités. Ils se

ſe juroient autrefois un amour vif, un amour que la ſympathie avoit aſſorti. Infideles à la vérité qu'ils atteſtoient alors, doivent-ils s'étonner aujourd'hui de devenir perfides en amour? On n'aime guere dans le monde, mais on s'amuſe. Parler ſérieuſement de l'amour, c'eſt tomber dans le ridicule. Cependant, aux yeux de la véritable probité, un amant & un ami infideles ſont également mépriſables. Ceſſer d'aimer par inconſtance, eſt un défaut dans la nature : trahir ce qu'on aime, eſt toujours un vice dans l'amant.

*M. de B*** à qui une Dame, connue par ſa beauté & ſon mérite, demanda une définition de l'amour, lui répondit par ces vers.*

Qu'eſt-ce que l'Amour ?

C'eſt un Enfant, mon maître ;
Et qui l'eſt, belle Iris, du Berger & du Roi.
Il eſt fait comme vous, il penſe comme moi ;
Mais il eſt plus hardi peut-être.



SUITE
DES RÉFLEXIONS
SUR LES PASSIONS.

QUE de reproches ne m'a-t-on pas faits d'avoir écrit ſur l'amour, & qu'il ſeroit long d'y répondre ! Pourquoi choiſir une matiere épuiſée ? pourquoi s'expoſer à des répétitions néceſſaires ? quelle manie enfin, m'a-t-on dit, de vouloir traiter un ſujet auſſi puérile & auſſi dangereux ? Voilà bien des crimes ; voici peu d'excuſes. Premiérement je voudrois écrire ſur les paſſions ; il n'y a rien, je penſe, d'extravagant dans ce projet : il me paroît que de commencer par celle de l'amour ou de l'avarice, eſt encore une choſe très-permiſe. Mais il eſt des oreilles que le ſeul nom d'amour effarouche ; il eſt des hommes qui, par tempérament ou par vengeance, frémiſſent de l'entendre : que répondre à ces ames délica-

tes? Deux choses : c'eſt un malheur qu'on ait rangé l'amour au rang des grandes paſſions ; il eſt triſte que la fantaiſie me ſoit venue de l'approfondir. A l'égard des répétitions où j'ai couru riſque de tomber, je demande ſi des Juges ſenſés condamneroient un Peintre pour avoir repréſenté le Soleil en plein midi, dans ce moment heureux où il ſemble éclairer la nature entiere, & briller généralement à tous les yeux.

Ce grand aſtre, dont la lumiere
Enflamme la voûte des cieux,
Semble, au milieu de ſa carriere,
Suſpendre ſon cours glorieux :
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs,
L'Olympe, la terre & les mers,
Remplis de ſa clarté féconde ;
Et juſques au fond des enfers,
Il fait rentrer la nuit profonde,
Qui lui diſputoit l'univers.

L'amour reſſemble au Roi des aſtres : il eſt connu, il eſt peint dans toutes les parties du monde ; & c'eſt cependant encore le ſujet le

plus heureux, le plus utile & le plus sûr de plaire. Le goût que nous avons pour la nouveauté, s'étend moins sur les matieres que sur la maniere de les traiter. N'épuisons point notre imagination à créer un nouvel ordre de choses; approfondissons celles qui sont connues, peignons-les d'une main hardie; & sans y penser, nous deviendrons de grands peintres, & des peintres originaux. J'ai une autre réponse à faire, & la voici. On me demande comment il est possible qu'un homme, fait pour vivre dans le grand monde, puisse s'amuser à écrire, à devenir auteur enfin. Je réponds que s'il n'est pas honteux de savoir penser, il ne l'est pas non plus de savoir écrire; & qu'en un mot, ce sont moins les ouvrages qui déshonorent, que la triste habitude d'en faire de mauvais. Mais du moins, dira-t-on, vous courez de grands risques. Sont-ils si grands après tout, quand on connoît ses forces? Quand on n'entreprend rien de trop élevé, on peut entrer hardiment dans une carriere dont on a borné l'étendue. D'ail-

leurs, je ſuis ennuyé d'être perpétuellement entraîné par ce que j'appelle tourbillon du jour, je veux dire, cet enchaînement perpétuel de plaiſirs, de devoirs, de jeux, de ſpectacles, qui laiſſe à peine le temps d'être un moment avec ſoi-même, & qui, communiquant à notre ame le trouble qui regne dans le monde, la rend incapable de ſaiſir ſes ridicules, & d'approfondir ſes erreurs. Il faut que tout homme d'eſprit ait ſon obſervatoire, où tranquille, & n'entendant que de loin le tumulte ſéduiſant de Paris, il s'accoutume à connoître les hommes en étudiant ſon propre cœur. On pourroit conclure de cette réflexion, qu'obſervateur rigoureux, j'ai tourné de bonne heure mon eſprit vers la ſatire ou la mélancolie : ce jugement ſeroit bien injuſte. Sans être heureux, mon cœur eſt tranquille, & je laiſſe à mon imagination le ſoin de mes plaiſirs. Il eſt vrai qu'en ouvrant les yeux ſur la ſcene de ce monde, l'ingratitude eſt le premier objet qui les a frappés ; mais après quelques moments

de ſenſibilité & de douleur, j'ai vu plus de folie que de méchanceté dans les hommes; & je me ſuis accoutumé à commercer avec eux, & à rire innocemment de leurs extravagances. Tous mes écrits annonceront cette façon de penſer, ou plutôt cette faculté de ſentir; je n'offrirai que des tableaux riants : une raiſon aimable, une folie douce seront les Muſes que j'invoquerai; & peut-être, par une nouveauté qui ne peut être dangereuſe, je peindrai la vertu au milieu des plaiſirs, nous ouvrant des routes inconnues aux Socrate. Si cette maniere d'écrire, ſimple, libre, & ſouvent poétique, a le malheur de déplaire aux Ecrivains ſenſés dont la France abonde aujourd'hui, j'avouerai modeſtement que l'eſprit de philoſophie & de juſteſſe, qui s'eſt, dit-on, répandu ſur le ſiecle préſent, n'a fait que paſſer rapidement devant moi, pour aller éclairer des hommes infiniment plus méthodiques. Mais malgré les progrès de la raiſon, il reſte encore dans le monde une troupe de foux & de folles, qui crient

à l'ennui, qui se plaignent qu'avec tout le bon sens du monde, on les fatigue, on les endort; qui disent qu'à la vérité on écrit sagement aujourd'hui, correctement même, mais qu'après tout, l'imagination n'est pas satisfaite; qu'on voudroit bien s'amuser quelquefois aux dépens de la méthode; & qu'après avoir vu voler terre à terre les colombes, on aimeroit à se perdre dans les nues avec les aigles. Je connois, par exemple, une de ces aimables étourdies, à qui le ciel donna en imagination tout ce que les autres femmes ont en papillonnage, en babil, en coquetterie, dont l'esprit a la faculté de certains verres, je veux dire, celle de reproduire les objets jusqu'à l'infini. Une seule idée qui la frappe, en réveille une foule d'autres: polie avec les galants du monde, bonne & indulgente avec les sots, vive jusqu'à l'emportement avec les gens d'esprit, tranquille en apparence, son ame ressemble à cet argent vif & mobile, qui, au moindre mouvement, s'ébranle dans toutes ses parties. Présentez à

une femme de ce caractere un livre pesamment écrit, & un amant sexagénaire, vous l'embarrasserez, je vous jure, sur le choix.

Ainsi, comme il faut plaire, autant qu'il est possible, à tout le monde, je demande d'avance permission d'écrire pour les foux de ma connoissance, bien résolu dans la suite de faire ma cour aux sages que je ne connois pas. J'appelle foux tous ceux qui ont les passions vives; & l'on peut remarquer qu'il seroit heureux pour les Ecrivains dans tous les genres, de les avoir reçues du ciel vives & bouillantes; car le génie suit toujours les passions impétueuses. Me voilà entré heureusement dans mon sujet, dont je ne veux plus m'écarter.

Un Américain de mes amis, qui a de l'esprit & l'usage du monde, mais qui n'a pas perdu dans son commerce ce jugement sûr, cette hardiesse dans les pensées, & ce tour figuré dans l'expression, que la nature ne refuse pas même aux Sauvages, me disoit l'autre jour en lisant mes réflexions: Qu'entendez-vous par cet amour, dont on fait tant de bruit en

France? Quel eſt-il ce Dieu, dont Paris entier paroît être le temple? Tous les arts s'empreſſent à conſacrer ſes miracles, & même ſes erreurs; le marbre s'anime & le reproduit; la toile reſpire & fait ſortir ſes traits; les théatres retentiſſent de ſes louanges; la muſique entraîne doucement les cœurs juſqu'au pied de ſon trône; la poéſie enflamme l'eſprit, & le remplit de ſes douces chimeres. Quel ennui dans vos ſociétés, ſi cet amour vif & piquant ne vient folâtrer avec vous, s'il ne réveille la pareſſe de vos Dames, & s'il ceſſe de préſider à ces jolis riens qu'elles écoutent avec tant d'avidité! Le deſir de plaire, qui rend les Françoiſes ſi aimables ou ſi ridicules, eſt immortel parmi vous: il ôte, depuis quinze juſqu'à trente ans, l'envie, je dirai même, le beſoin du repos. Qu'une jeune perſonne plaiſe au bal pendant douze nuits de ſuite, je vous jure que ſes inſomnies ne changeront pas, & que ſa vanité flattée fortifiera la délicateſſe de ſon tempérament. N'eſt-elle plus aimée pour ſa perſonne, elle voudra l'être pour de l'eſprit

pour des mines, quelquefois même pour des grimaces : en un mot, il ne se met pas un ruban, pas une mouche dans le monde, que ce ne soit au nom de l'amour. Je remarque d'ailleurs que votre amour François est l'ame du commerce ; que le Dieu des modes le suit ; qu'il invente tous les jours de nouvelles parures, tire des mines de nouveaux diamants, file de nouvelles étoffes, & broie avec adresse un fard imperceptible, & des couleurs moins étrangeres aux visages. Je ne vois rien enfin de si universellement répandu, de si généralement connu, que l'amour : & cependant, l'autre jour une femme du monde de trente-cinq ans, à qui j'en voulus parler, me dit d'un air moitié dédaigneux, moitié innocent : En vérité, je n'entends pas ce que vous voulez me dire, j'ignore absolument ce langage. Comment ! tout se fait en France pour l'amour ou par l'amour, & vos femmes feindront toujours de le méconnoître ? Quel contraste ! quel ridicule ! Expliquez-moi, de grace, cette bizarrerie : d'où vient, continuoit-il de me dire,

qu'en Europe, & sur-tout en France, il faut, pour plaire aux femmes, dresser un autel devant elles, brûler perpétuellement un encens qu'elles ne trouvent presque jamais grossier, & de tous leurs défauts faire autant de Divinités qu'on adore? Est-ce que réellement vous auriez parmi vous une tradition qui promît aux jolies femmes les apanages de la Divinité? Ne se croiroient-elles pas sérieusement des Déesses de la terre? quel orgueil quand on leur déplaît! quelle hauteur quand on commence à leur offrir des hommages! quelle vertu quand elles résistent! quel étalage de sentiments nobles & délicats, quand on commence à les ébranler! Non, il n'est rien de si grand, de si fier, de si vertueux en apparence, qu'une femme à qui vous dites, je vous aime, pour la premiere fois: mais autant sa résistance semble-t-elle lui donner d'empire sur les hommes, autant perd-elle de sa divinité, quand elle cede à leurs penchants. L'appareil de vertu, d'insensibilité, de fierté disparoît: on découvre enfin les combats continuels qu'elle a soufferts pour résister fort

peu de jours ; on voit que sa foiblesse n'étoit environnée que d'un nuage léger; que ce nuage dissipé, il ne reste plus qu'une nature aussi foible que celle des hommes, mais plus inconstante, à la vérité, & plus dissimulée : on voit qu'on doit souvent au hasard l'avantage de plaire aux femmes ; que c'est peut-être en flattant leurs défauts, qu'on les soumet ; que leur vanité se nourrit des hommages les moins sinceres ; qu'elles sacrifieroient un amant adoré, à l'orgueil d'être louées par un grand Prince, ou par un grand génie : en un mot, je trouve que vos Françoises méritent d'être aimées ; mais l'adoration ne fait qu'éclairer davantage leur foiblesse. Ah ! que dans nos climats l'amour est bien moins comédien ! Il est parjure en France cet amour ; il atteste à tout moment le ciel & la terre : excessif dans ses promesses, avare dans ses dons, emporté dans sa colere, injuste dans ses soupçons, humble quand il demande, insolent lorsqu'il a obtenu, dénaturé quand il s'envole, curieux & avide de nouveauté ; car, j'ose dire, si du fond des

terres australes arrivoit à Paris un grand Seigneur médiocrement bien fait, on verroit encore des barricades, & vos femmes se feroient la guerre pour le conquérir.

Voilà les réflexions de mon sauvage, qui me paroissent justes, & qui font sentir à tout homme raisonnable, que ce n'est pas dans le sein de la galanterie qu'il faut chercher le véritable bonheur; je n'en connois point d'autre sur la terre que la tranquillité : libres & maîtres de notre temps, c'est à la raison de nous éclairer sur nos plaisirs : qu'elle se tourne toute du côté de notre félicité actuelle, sans perdre aucune de nos vertus : par les progrès de notre raison, nous compterons ceux de notre bonheur. La piece de vers que je joins à ces réflexions, les rendra plus utiles, en les rendant sans doute plus aimables.





LE

NOUVEL ÉLISÉE.

*A M. DE****

QUI ne connoît ces lieux où l'abondance
A pour jamais établi ſon ſéjour ;
Où la juſtice a placé l'innocence ;
Où ſans remords, ſans ſoins, ſans inconſtance,
On vit en paix dans les bras de l'amour ?
Un fleuve heureux endort, par ſon murmure,
L'ambition, la crainte, les deſirs,
Et dans ſon onde on puiſe ſans meſure
L'oubli des maux & le goût des plaiſirs.
De ſes vrais biens la nature parée,
N'y montre aux yeux que des fruits & des fleurs ;
L'or eſt banni, la guerre eſt ignorée ;
Y pourroit-on reſſentir des malheurs ?
Mais ſi ces lieux ſont deſtinés aux ſages,
Pourquoi chercher ce qui nous eſt offert ?
Sans pénétrer aux ténébreux rivages,
Vivons comme eux, l'Eliſée eſt ouvert.
Ce ne ſont point les plaines fortunées,
Les bois épais, le murmure des eaux,

Qui font couler nos heureuſes années
Dans les douceurs d'un éternel repos.
C'eſt la raiſon qui rend les lieux aimables ;
Tout ici-bas lui doit ſes agréments :
Antres obſcurs, déſerts impraticables,
Son ſeul aſpect vous a rendu charmants :
Palais des Rois, vos cours ambitieuſes
Seroient ſans elle une affreuſe priſon :
Repos, tranſports, heures délicieuſes,
Tous les plaiſirs naiſſent de la raiſon.
Eſprit des Dieux, ſoutien de l'Eliſée,
Sage Minerve, éclaire l'univers ;
Que par tes ſoins l'ame diviniſée
Soit inſenſible aux grandeurs, aux revers :
De la vertu rends-nous la route aiſée ;
Et pour jamais fais rentrer dans leurs fers
Les paſſions, ces filles des enfers.
Quitte un moment les campagnes fleuries,
Où le Léthé, ſur un char pareſſeux,
Nonchalamment erre dans les prairies,
Et de roſeaux couronne ſes cheveux.
Si tu reviens, la paix & l'innocence
Vont rétablir leurs autels démolis ;
Et confondus par ta ſeule préſence,
Tous les forfaits, enfants de la licence,
S'abymeront dans l'ombre enſevelis.

Du haut du ciel nous reverrons descendre
Les plaisirs purs que goûtoient nos aïeux ;
Le Dieu des ris qui mourut avec eux,
Nouveau Phénix, renaîtra de sa cendre ;
Et parmi nous raménera leurs jeux.
Mais toi, mortel, toi si digne de l'être,
Esclave bas, né pour avoir un maître,
Qui n'oserois écouter les desirs
Que dans ton cœur la nature fait naître ;
Toi, l'ennemi, le tyran des plaisirs,
Veux-tu toujours gémir dans la poussiere,
Verser des pleurs, traîner des fers honteux ?
Ose à la fin jouir de la lumiere,
Et deviens homme en devenant heureux.
Mais ce bonheur, ce vain éclat du monde,
Ressemble aux fleurs qu'enfante le printemps :
Tristes jouets de la Parque & du temps,
Nos plus beaux jours s'écoulent comme l'onde ;
Et l'avenir, tel qu'une mer profonde,
Va sans retour engloutir nos instants....
Triste pensée où l'ame s'abandonne,
Nous plaisons-nous à grossir nos malheurs ?

Si le plaisir, vainqueur de nos douleurs,
Eternisoit l'éclat qui l'environne ;
Si les remords ne fanoient point les fleurs,
Dont en tout temps sa tête se couronne,

Et

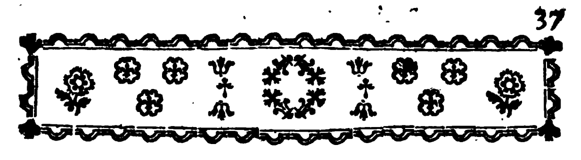
Et si l'ennui, qui souvent l'empoisonne,
A ses beaux yeux n'arrachoit quelques pleurs;
Dieux! comme vous, nos ames immortelles
S'enivreroient de douceurs éternelles;
C'est le plaisir qui vous ouvrit les Cieux:
Par le plaisir nous serions tous des Dieux.
Nés dans les pleurs; sujets à des disgraces;
Nos bons aïeux ont coulé d'heureux jours;
Que la raison nous guide sur leurs traces,
Et qu'elle-même, animant mes discours,
Offre à nos yeux, avec toutes ses graces,
Le siecle d'or, ce siecle des Amours.
Là, sous les loix de Saturne & de Rhée,
La Paix, Thémis, Flore, Pomone, Astrée
Avoient fermé le temple de Janus.
J'y vois par-tout la clémence adorée:
Forfaits honteux, vous êtes inconnus;
Triste douleur, vous êtes ignorée.
J'y vois des champs conservés sans combats,
Des bleds sauvés de la faux des soldats.
J'y vois la terre enfanter des miracles;
Et la nature attentive à nos vœux,
Ouvrir son sein, répandre sans obstacles
Tous les trésors qui rendent l'homme heureux;
Des biens acquis par un travail facile,
Et consumés par un usage utile;

Des fruits pour mets, le Printemps pour saison ;
Des lits de fleurs, un antre pour maison ;
Les Dieux pour Rois, la vertu pour noblesse ;
Point d'indigence, encor moins de richesse :
Sincérité, foi, constance, candeur,
Discrétion, simplicité, Grandeur,
Le monde entier pour commun héritage,
Egalité sans loix & sans partage ;
Tels sont les biens qu'on possédoit alors.
Ils reviendront : qu'on chasse de la terre
Cet intérêt qui meut tous nos ressorts,
Qui fait la paix, qui déclare la guerre,
Dont la faveur allume nos transports ;
Mais qui bientôt se brisant comme un verre,
Perd les vivants, déshonore les morts ;
Ne laisse enfin que de tristes remords,
Et des forfaits punis par le tonnerre.
Qu'il pleure enfin ses temples abattus,
Temples impurs où régnoit l'injustice.
Pauvres en or, & riches en vertus,
Laissons aux Dieux le pompeux édifice
De nos palais ; & ne retirons plus
De ces rochers creusés par l'avarice,
Les vils trésors qu'y fait naître Plutus :
Nous reverrons enfin cet Elisée,
Si peu connu, si chanté dans nos vers.

L'impiété, punie & méprisée,
Va replonger dans l'ombre des enfers
L'oubli des loix, l'erreur autorisée,
Et ces écrits captieux & pervers,
Qui par les traits d'une éloquence aisée,
Ont ébloui le crédule Univers.

Déjà je vois éteindre le bitume
Qui nuit & jour embrasoit nos fourneaux ;
Le fer se rouille, & la pesante enclume
Ne gémit plus sous le poids des marteaux.
La paix renaît au sein de la victoire,
Et l'Univers la reçoit à grands cris :
S'il en jouit, nos princes ont la gloire
D'apprendre aux Rois à connoître son prix.
Mais quels objets frappent mes yeux surpris !
Quel Dieu conduit les Filles de mémoire !
Quelle clarté ! quels sons harmonieux !
L'Amour descend modeste & glorieux :
Non cet amour que révère Amathonte,
Dont les plaisirs sont suivis de la honte ;
Mais cet amour qu'Issé peint dans ses yeux,
Ce feu vainqueur, né d'une source pure,
Qui se ranime au sein de la nature ;
Ce Dieu charmant, qui présente à nos cœurs
Des fers sans poids & des liens de fleurs ;
Ce sentiment plus actif que la flamme,

Qui pour jamais unit l'ame avec l'ame ;
L'amour enfin, car son nom le peint mieux
Que tant de traits qui l'offrent à nos yeux.
Vivons, Issé, sous ses heureux auspices,
Et de nos cœurs offrons-lui les prémices ;
Contre le sort empruntons ses secours.
Si le passé, qui détruit toutes choses,
Nous a ravi le matin de nos jours,
L'instant présent fait naître assez de roses ;
Vivons, aimons & jouissons toujours.
Mais si d'un Dieu la main impénétrable
Nous écrivit au rang des malheureux,
Sans condamner son dessein adorable,
Rapprochons-nous de ce rivage affreux,
Où le destin farouche, inexorable,
Dicte aux mortels ses arrêts rigoureux.
Nous y verrons, au gré de la fortune,
Les flots bruyants s'élever jusqu'aux cieux,
Et plus cruels que les flots de Neptune,
Perdre les Rois & les amis des Dieux.
Nous y verrons le sceptre & la balance,
Les vains lauriers que la gloire dispense,
S'évanouir sous ces funestes flots ;
Et dans leur sein, si fécond en orage,
Nous puiserons la constance des sages,
Et nous boirons l'oubli de tous nos maux.



RÉFLEXIONS
SUR LA MÉTROMANIE.

LA manie des vers, dont on vient de jouer si heureusement le ridicule, en auroit beaucoup moins, si elle n'étoit devenue une passion presque générale. Les regles de la simple versification sont si faciles & si courtes, qu'il n'est presque personne qui, par paresse, ne s'accommode de ce genre de travail, & dont l'amour-propre ne le flatte d'obtenir en peu de temps les grands honneurs du Parnasse, c'est-à-dire, un peu de fumée que l'orgueil grossit, & que le temps ou la nouveauté dissipe tôt ou tard. Il est difficile d'être jeune, & de vivre à Paris, sans avoir envie de faire des vers. L'Opéra, la Comédie & les femmes font plus de Poëtes que les Muses; mais comme il n'appartient ni au théatre, ni aux Bel-

les de donner du génie, il arrive aussi que les seuls Poëtes, dont le nom se conserve, sont ceux qui n'ont eu d'autre maître & d'autre modele que la nature.

La critique n'a jamais été plus févere, ni plus étendue qu'elle l'est aujourd'hui : il est tout ordinaire dans ce siecle de voir des enfants qui jugent, & qui jugent bien. On a dispensé la jeunesse du respect servile qu'elle rendoit aux jugements de l'âge avancé ; c'est peut-être une faute ; mais il faut avouer qu'elle est souvent heureuse. Nous sommes raisonnables cinq ou six ans plutôt que nous ne l'étions autrefois : introduits de bonne heure dans le monde, rien ne nous étonne aujourd'hui. La confiance que nous donnent l'expérience & l'usage, fait naître en nous de nouvelles idées, en nous aidant à développer celles que nous avions déjà. La timidité qu'on nourrissoit autrefois en nous jusqu'à vingt-cinq ans, pouvoit avancer intérieurement les progrès de la raison ; mais elle s'opposoit sans doute à l'essor de l'esprit, & à ce jeu de l'imagi-

nation, qui fait qu'on plaît & qu'on invente.

Avouons néanmoins que la liberté qu'on nous donne de bonne heure, de penser & de parler hardiment, peut bien contribuer à étendre le nombre des bons Critiques; mais aussi elle doit augmenter à l'excès le catalogue nombreux des mauvais Poëtes. Tous les jeunes gens qui ont de l'esprit, entendent dans le fond de leur cœur une voix flatteuse qui leur dit: Vous avez assez de hardiesse pour chercher des fautes dans le grand Corneille, & assez de goût pour les trouver & les rendre sensibles. La douceur, l'harmonie, le charme séduisant des vers de Racine ne vous empêchent pas de sentir le petit nombre d'expressions foibles & prosaïques qui lui sont échappées: vous censurez avec discernement les Juges mêmes du bon goût; & vous n'oseriez entrer dans une carriere dont vous connoissez toutes les fleurs & toutes les épines? Ce raisonnement intérieur de l'amour-propre les ébranle, les séduit; & si le hasard fait que soupant avec Voltaire ou Crébillon,

ils leur entendent réciter des vers ; s'ils sont assez heureux pour saisir finement leurs graces différentes, & pour admirer à propos la force & la pompe qu'ils savent répandre dans leurs ouvrages ; voilà leurs têtes qui se remplissent de projets vastes ; le Parnasse les suit ; ils ne voient plus que ses lauriers & sa fontaine immortelle ; le jour même ils essaieront leur talent dans un petit Madrigal ; & d'efforts en efforts, au bout de trois semaines, ils auront déjà ébauché douze scenes tragiques. Il suffit, pour les fixer dans une carriere où la nature ne les a point appellés, qu'une jeune personne laisse tomber sur nos prosélytes des regards conduits par le hasard ou par la coquetterie ; elle leur fera prendre à l'instant pour enthousiasme le désordre de leurs sens, Apollon & l'Amour seront pour eux les mêmes Dieux : je les vois déjà s'égarer volontairement, se passionner de commande, & arborer avec audace l'étendard des Muses ; car la Poésie a ses dom Quichotte aussi-bien que l'Amour. Je ne pense pas que le Chevalier de la Manche

fût amoureux, ni capable de le devenir. Le siege de ses passions étoit plus dans sa tête que dans son cœur. Que de gens, à son exemple, ayant choisi sans vocation un genre de vie qui leur étoit étranger, se sont affermis par raisonnement dans une entreprise extravagante, & parvenus enfin à se séduire eux-mêmes, ont cherché inutilement le temple de la gloire ! Que d'Auteurs se sont enfoncés sans guide dans le sacré Vallon, y ont jeûné, veillé pour écrire des Elégies insipides à leurs Dulcinées, pour faire dans leurs vers murmurer doucement les ruisseaux, voltiger les zéphyrs, soupirer Philomele, dormir la raison, ennuyer l'amour, affadir l'esprit ; pour renverser quelquefois l'ordre de la nature, prendre, comme le Paladin, des moulins ordinaires pour des géants énormes, & devenir les Chevaliers errants du Parnasse ! Mais que retirent-ils de tant de fatigues ? Du mépris, des ridicules, quelquefois même des outrages. Ne croyons pas cependant que le vrai talent de la Poésie entraîne avec lui toutes les extra-

vagances qui rendent certains versificateurs si ridicules. Je connois des gens qui s'imaginent qu'un Poëte est l'image d'un Corybante en fureur, ou la Pythie échevelée ; que la distraction le suit sans cesse, & que toujours emporté par l'imagination, son esprit n'a ni regle ni consistance. Il est vrai que si l'on jugeoit Messieurs les Poëtes par la plupart de leurs Odes ; si l'on vouloit y chercher l'image de leur esprit & de leurs manieres, on ne sauroit jamais les croire trop outrés & trop extravagants : car qu'est-ce dans le fond que nos grandes Odes françoises ? L'Auteur ignore toujours où il est, ce qu'il voit, ce qu'il fait, ce qu'il entend : il semble que la force de l'enthousiasme l'ait privé de tous ses sens ; que près d'expirer, il ne lui reste plus que des mouvements convulsifs. Peintres sans choix, sans dessein & sans ordre, nos tableaux lyriques sont étouffés sous les images & sous les ornements : tous les traits en sont excessifs, & les expressions foibles ou gigantesques : en un mot, à l'exception de quelques

ouvrages de ce genre qui vivront éternellement, je ne ſaurois donner une idée plus juſte de nos Odes héroïques, qu'en les comparant à des édifices monſtrueux, où tous les ordres de l'architecture ſeroient confondus ſans diſtinction, & dont la richeſſe & le travail prouveroient moins la fécondité & l'induſtrie de l'art, que ſon abus & l'inutilité de ſes efforts.

« Donnez-moi des nuages enflammés, des » vents impétueux, qui, ſur leurs ailes agi» tées, portent les tempêtes dans les airs: » faites ſuccéder au tumulte un ſilence mor» ne; que la terre émue ſe taiſe; que l'onde » qui fuit s'arrête; qu'un coup de tonnerre » fende cet amas de nuages ſuſpendus au haut » des cieux: à ce ſigne éclatant, à cette voix » le monde reconnoîtra ſon maître; & Dieu, » content de nos hommages, appellera les zé» phyrs, fera luire ſon ſoleil; & les monta» gnes humides, dont il avoit entouré ſon » trône, ſe fondant en roſée, porteront dans » le ſein de la terre la vie, la fraîcheur & » l'abondance. »

Voilà une Ode, assurément, s'il en fut jamais : aussi m'a-t-il fallu employer tous les éléments, & ne laisser rien dans la nature qui ne contribuât à la richesse de mes descriptions. Que d'ornements perdus, & que cet appareil est bien inutile ! Cependant, à une premiere lecture, nous admirons des expressions semblables ; c'est ce qui fait que je ne trouve rien de si fautif que l'admiration. C'est un sentiment qui semble profiter de l'étonnement où les grandes figures & les mouvements inattendus jettent notre ame, pour la forcer d'applaudir à ce qu'elle n'a pas encore conçu.

Ne cherchons donc pas l'histoire des Poëtes dans leurs ouvrages ; leur gloire y perdroit sans doute trop : mais assurons-nous que le ridicule naît essentiellement du caractere, & non pas du talent. Sachons que les grands Poëtes ressemblent à la nature : elle est singuliere dans ses opérations & dans sa conduite ; mais personne n'a dit encore qu'elle fût ridicule ni bizarre. Ainsi rien ne fait tant de

tort aux enfants d'Apollon, que le malheur d'avoir des compagnons indignes d'eux. Il est triste qu'un talent qui ne s'acquiert point, & qui se développe même avant la raison, semble être commun aujourd'hui à tous ceux qui pensent. En vérité, les femmes devroient bien prendre garde à ne plus louer les mauvais vers qu'on fait pour elles, & à ne recevoir ni Bouquets, ni Epithalames ; & tel qui auroit écrit uniment en prose toute sa vie, fera long-temps des vers, pour avoir été applaudi sur un Sonnet im-promptu, ou sur des Stances faites à loisir. Rien d'ailleurs ne feroit plus utile que de réformer le corps des versificateurs : ils deviennent par là même incapables de tout autre genre d'écrire ; & soit par air, soit par paresse, eux-mêmes avouent hautement qu'un démon les suit, & que faire des vers est pour eux une occupation nécessaire. Qu'elle le soit, à la bonne heure, pour ceux qui y réussissent ; mais vous, dont le public ne lit les ouvrages que par humanité, renfermerez-vous constamment tous vos devoirs dans la

nécessité où vous êtes sans cesse d'ennuyer vos concitoyens? Voudrez-vous être toujours cause qu'un art précieux tombe dans le mépris où vous vivez? Un art estimable, dira-t-on, un art précieux! Quoi! la Poésie, cette sœur de la Satire, occupera-t-elle une place honorable dans l'Etat? Est-ce pour graver sur l'airain des injustices atroces? Est-ce pour décrier, comme elle l'a fait souvent, le mérite, les graces & la beauté? Est-ce enfin pour lever un front rebelle contre la Religion & contre les Loix? Que répondre à ces exclamations, si ce n'est qu'on ne peut disconvenir que les hommes ne soient méchants, mais que la calomnie, l'audace & l'impiété éclatent en prose comme en vers, & qu'un talent, pour être utile ou pour nuire, suit toujours les penchants de l'ame qui le renferme? Ainsi la Poésie, cet art de peindre à l'esprit, & de rendre sensible au cœur ce que la nature & le pinceau représentent aux yeux du corps, devient une furie dans le calomniateur, un embrasement dans l'emporté, un poison dans le satirique;

mais elle n'en est pas moins l'éloge de la vertu, le prix des beaux arts, l'ornement d'un siecle, la gloire d'un Royaume, l'amusement de l'honnête homme, & le charme de la société. Versez de l'eau pure dans deux coupes : l'une des deux est empoisonnée, l'autre ne l'est pas : d'où vient le danger de l'eau ? vient-il du vase ? Heureux ceux qui reçurent un talent qui les suit par-tout ; qui, dans la solitude & le silence, fait reparoître à leurs yeux tout ce que l'absence leur avoit fait perdre ; qui prête un corps & des couleurs à tout ce qui respire ; qui donne au monde des habitants que le vulgaire ignore ! Le soleil fatigue par sa marche constante ; c'est toujours le même feu, ce sont les mêmes rayons. Mais si, comme les Poëtes, on le voyoit sur un char, aussi ancien que le monde, traîné par des chevaux immortels qui soufflent la vie & la flamme ; si dans ses éclipses, on s'imaginoit qu'en longs habits de deuil il pleure la mort de Coronis, ou le changement de Daphné ; si l'aurore n'étoit pas simplement pour nous la seconde impression du jour ; si

c'étoit une Déesse éplorée, qui gémit, qui se désespere de sortir des bras d'un vieil époux, pour ne trouver qu'un amant endormi : en un mot, si chaque fontaine paroissoit renfermer une Nymphe ; si chaque ruisseau sembloit cacher un Dieu ; si le moindre petit oranger couvroit de sa tendre écorce une Driade, ou un Faune, qu'il seroit doux aux hommes de voir naître le jour ! Qu'il seroit agréable aux Belles de le voir finir ? Chimeres, dira-t-on, chimeres ! Eh ! qu'importe, pourvu que le temps en coule plus rapidement, pourvu que l'ennui n'en arrête pas tristement le cours ? Quelle réalité vaudra une si douce illusion ? C'est elle, c'est cette illusion charmante, qui fait croire à plusieurs que les Poëtes sont infideles à leurs maîtresses par imagination, & que souvent ils ne sont amoureux qu'en idée. Voici la preuve du contraire ; & c'est par là que je finis.





L'INCONSTANCE PARDONNABLE.

ODE ANACRÉONTIQUE.

IRIS, Thémire & Danaë
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaë,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle si tendrement;
Mon cœur est si foible & si tendre,
Que je croyois, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un sourire, engageant & doux,
Bientôt m'enflamma pour Thémire;
J'ignorois qu'une autre que vous
Pût aussi finement sourire.

Danaë s'offrit dans le bain:
Qu'on est aveugle quand on aime!
Aux lis répandus sur son sein,
Je ne crus voir qu'Aglaë même.

Ainsi, dans les plus doux plaisirs,
Je cédois à vos seules armes;

Mon cœur n'éprouvoit des desirs,
Que par l'image de vos charmes.

Iris, Thémire & Danaë
Ont en vain reçu mon hommage;
N'en doutez point, belle Aglaë,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Pour donner une idée moins badine du caractere des Poëtes, lorsqu'ils sont amoureux, il me prend envie de placer ici le récit d'une aventure certaine, mais dont les circonstances sont si peu vraisemblables, que, quelque opinion qu'on ait de la folie des hommes, je crains bien qu'on ne me reproche d'en faire une peinture trop outrée. J'ose assurer cependant que je prendrai soin d'altérer en plusieurs endroits la vérité, afin de mieux sauver la vraisemblance. Qu'on ne s'attende point de trouver dans cet ouvrage, ni des exemples à suivre, ni des fautes à éviter; tout y est si étranger à l'ordre commun des choses, que les habitants du Parnasse & ceux des petites-maisons sont, à mon avis, les seuls qui puissent en retirer quelque profit. Ce Roman est divisé en quatre Soirées.

PREMIERE SOIRÉE.

C'ÉTOIT au mois de Mai, sur le déclin du jour, que Mademoiselle Dest... descendit dans un jardin où le Chevalier Dart... eut envie de la conduire. L'heure étoit dangereuse. Déjà l'étoile de Vénus commençoit à paroître ; & quelques nuages légers, répandus sur l'horizon, se laissoient à peine dorer par les derniers rayons du Soleil couchant. Un air pur, un berceau, un beau ciel, peu d'obscurité, c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour donner envie d'aimer. Mais si dans un lieu qui renfermeroit tous les pieges que la nature peut nous tendre, lorsqu'elle se présente à nos yeux dans toute sa parure, un Poëte aimable donnoit la main à une Muse charmante ; si frappés ensemble de la beauté du Printemps, ils se disoient : Mais quoi ! est-il possible que les saisons & les cœurs puissent avoir des rapports sensibles ? que les jours

se ressemblent peu, & que nous nous ressemblons peu à nous-mêmes ! La terre couverte de neiges, les arbres dépouillés de leurs feuilles, le silence des oiseaux, tout cela ne semble-t-il pas défendre d'aimer ? Oui : l'Amour ne vole point sur l'aile des aquilons ; il attend les zéphyrs pour se balancer au milieu des airs, & pour y répandre ce doux poison qui nous enivre. Sans doute que nous étions aussi aimables il y a trois mois ; mais je ne sais quelle froideur se mêloit dans tous nos discours ; il faut bien que nous n'eussions pas encore reçu la permission de nous aimer. Mais aujourd'hui que l'air est rempli du parfum des fleurs, que la terre est parée comme un temple où l'Amour va descendre, il semble qu'il soit arrivé à nos ames ce que nous avons vu se passer sur la surface des eaux, lorsque le premier souffle du Printemps commença de la fondre. Nous ne savons quel trouble charmant nous agite, & quelle puissance inconnue nous empêche doucement de résister. Quoi ! le Printemps regne, le jour a disparu, nous sommes seuls ; que penser de cette situa-

tion ? Ils s'aimeront, dites-vous. Hé, sans doute ! C'est ce qui arriva au Chevalier Dart... & à Mademoiselle Dest... Les sentiments que je viens d'exprimer les saisirent en entrant dans le jardin. A peine avoient-ils marché quelque temps, qu'ils se regarderent mille fois en Poëtes & en amants ; ils s'arrêterent ensuite avec embarras, puis ils se regarderent encore, baisserent enfin les yeux ; mais ce qu'il y a de miraculeux dans cet événement, c'est que, sans doute, par la force de l'amour, ils tournerent un moment l'un autour de l'autre, à peu près comme les tourbillons de Descartes. Cette marche extraordinaire finit fort singuliérement : tous deux, comme par inspiration, se jeterent à genoux, & tous deux furent également étonnés de s'y voir. Dart... rompit le premier un silence si mystérieux. Quoi ! vous êtes à mes pieds, Mademoiselle, à mes pieds ! Ignorez-vous que je puis tout à l'heure mourir de plaisir sur la trace que les vôtres ont faite sur le sable ? Oui, répondit la Muse, avec un rouge charmant qui de son front se répandit sur ses joues,

vous avez su me plaire, Chevalier, & je n'ai pas balancé de vous adorer : je suis fiere, vous ne l'ignorez pas, mais il est bien juste que l'orgueil tombe aux pieds de l'amour ; & nous avons trop d'esprit pour perdre, dans un vain cérémonial, des moments que le plaisir rend chers, & qui s'envolent pour hâter la paresse des amants. Qu'importe après tout à mon coeur, que vous ne m'aimiez que depuis un quart-d'heure ? Je comprends, par la violence de mes feux, qu'on peut sentir dans une minute tout ce qu'ont éprouvé les anciens Céladons. Oui, reprit vivement le Chevalier, une ame sensible fait bien du chemin, & quand on a de l'esprit, il ne faut qu'un moment pour s'aimer à la folie : d'un coup-d'oeil on apperçoit dans sa maîtresse tout ce qu'elle vaut, & l'amour extrême suit toujours une aussi profonde connoissance ; en un mot, c'est la sottise des amants & des maîtresses qui causent la lenteur de l'amour. Pour moi, je crois fermement que tout Cythere a passé dans mon coeur, & je sens trop combien il m'en coûteroit de résister au plus fort & au plus doux de mes

penchants. De résister à son penchant, Chevalier, y pensez-vous bien ? Est-ce qu'on résiste ? Comment étouffer des feux dont la source est toute entiere dans le cœur ? Comment se tromper soi-même, en voulant se persuader que le vrai bonheur n'est pas où sont les plaisirs ? Ah ! qu'il est heureux d'être Poëte, interrompit l'amant, & que l'imagination rend l'amour aimable ! Il me semble le voir descendre dans vos yeux : je jurerois qu'il les éclaire lui-même de son flambeau ; car je sens bien que c'est de là qu'il pénetre au fond de mon cœur : oui, il est par-tout où je vous vois, c'est sans doute lui que j'adore en vous ; peut-être même est-ce vous que j'adore en lui. A ces mots la fiere Dest... devint rêveuse un instant ; mais prenant tout-à-coup son parti : Peut-être, dit-elle d'un ton ironique. Décidez-vous, Monsieur ; je vous laisse éclaircir vos doutes : aussi-bien la nuit s'avance ; adieu, je vous quitte pour jamais. L'orgueil & le dépit l'avoient déjà emportée sur leurs ailes. Le Chevalier eut beau crier que rien n'étoit plus clair que son discours, que cette ambi-

guité prétendue étoit une vraie chimere. Peine inutile : la Nymphe avoit disparu. Dart... fut contraint de s'en plaindre à tous les astres du Firmament, & de gronder la Lune, qui ce jour-là étoit fort pâle ; mais s'étant assis quelque temps après sur un gazon, il y fit des vers, ressource ordinaire des Poëtes dans le malheur, & ne sortit du jardin qu'après avoir salué l'Aurore. Voici quel fut l'ouvrage qui l'occupa toute la nuit.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

Traiter toujours la vertu d'inhumaine,
Et malgré moi sentir des feux naissants ;
Voir ma raison toujours plus incertaine,
Fermer les yeux sur le trouble des sens ;
Unir souvent les ris & la tristesse,
Mourir cent fois, & revivre en un jour,
Par les plaisirs connoître enfin l'amour,
Et n'y trouver que la délicatesse ;
Ranger alors Ismene au rang des Dieux,
Croire à ses pieds être assis sur le trône,
Voir tous mes biens, & mes maux dans ses yeux,
Etre jaloux de l'air qui l'environne ;

Pouvoir l'aimer jusqu'à l'emportement,
Croire en mourir, & c'est peu de le croire,
Mais, comme ami, sauver toujours la gloire
De la Beauté qu'a désarmé l'amant;
La demander à la Nuit, à l'Aurore,
La voir par-tout & la chercher toujours;
L'aimer sans cesse, & l'aimer plus encore,
Quand la fortune obscurcit ses beaux jours:
Si c'est aimer, Ismene, je vous aime,
Et c'est à vous que j'en dois le secret.
Lorsque l'Amour lança son premier trait,
Oui, je le vis, vous le guidiez vous-même.

Fin de la premiere Soirée.



SECONDE SOIRÉE.

HÉLAS! s'écria Mademoiselle Dest... en s'éveillant, ce pauvre Chevalier a passé la nuit fort mal à son aise; il faut qu'il m'aime bien pour s'exposer ainsi aux injures de l'air. Les vers qu'il m'a envoyés sont charmants; il écrit comme les anges. Or, remarquez, je vous prie, qu'on fourre les anges par-tout. J'ai eu tort, continuoit-elle, de m'emporter si légérement; mais aussi comment est-il possible qu'un homme d'esprit ignore que les Belles veulent être louées sans aucune modération? Les droits d'une maîtresse sont encore plus forts; ainsi je rassemble en moi tous les titres qui peuvent justifier les éloges outrés; car je suis, Dieu merci, tout à la fois, fille, maîtresse & Poëte. Ces réflexions achevées, elle prit du papier, & écrivit:

Dans ce jardin où je connus l'amour,
Où tu sentis ses ardeurs par mes charmes,
Viens, cher amant, m'inspirer à ton tour,
Et des plaisirs, & même des alarmes.

Le Chevalier ayant reçu ces vers sur la fin du jour, se hâta d'arriver au jardin, où il avoit trouvé la veille tant de bonnes raisons pour aimer. La jeune Deft... s'y étoit déjà rendue, & pour ne point perdre de temps, elle s'étoit assise au bord d'un bassin, où elle examinoit scrupuleusement les défauts de sa coëffure, & s'applaudissoit en secret d'avoir encore quelques moments à donner à sa toilette. Après avoir dérangé des boucles qui faisoient fort bien, & mis deux ou trois mouches surnuméraires qui lui changerent en mal la physionomie, elle troubla de colere l'eau du bassin ; & détournant la tête avec précipitation, elle découvrit le Chevalier derriere un myrte, où depuis une heure il faisoit des réflexions morales sur le bon esprit des femmes, & plaignoit intérieurement sa maîtresse de ce qu'elle se déparoit ainsi en s'ajustant : ils furent tous deux fâchés de se voir. Le Chevalier parut dans l'attitude d'un homme qui a quelque chose à se reprocher, & qui craint qu'on ne s'en apperçoive. La Nymphe, de son côté, rougit de dépit d'avoir donné matiere

à des réflexions morales. Dart... enfin pour ſortir d'embarras, s'aviſa de dire en s'approchant d'elle :

L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.

Mais comme il s'apperçut que ſon compliment ne réuſſiſſoit pas, partagé entre la crainte d'avoir déplu, & l'amour extrême qu'il reſſentoit, il ſe prit à pleurer innocemment. La jeune Deſt.... ſans ſavoir pourquoi, en fit de même ; & Dart..., plus vivement touché encore, s'écria triſtement : Quoi ! vous pleurez, ma Déeſſe ! je voudrois au prix de tout mon ſang arrêter la moindre de vos larmes. Hé, que ne ſommes-nous au temps des métamorphoſes ! les Dieux me changeroient tout à l'heure en fleur ; vos larmes ſeroient pour moi des larmes de l'Aurore ; elles me donneroient la vie & la beauté ; peut-être que je couronnerois vos cheveux, ou que je paſſerois ſur vôtre ſein le ſeul jour que j'aurois à vivre. Que je ſuis malheureuſe, mon cher Chevalier, dit Mademoiſelle Deſt..., d'avoir douté un ſeul moment de votre amour ! vous avez ſoupçonné peut-être que l'orgueil étoit

mon vice-favori. Ah ! penſez mieux de mon cœur ; une paſſion plus noble l'avoit alarmé ; plus je vous aime, plus je crois être en droit de vous plaire : plus vous m'aimez, & plus je dois compter que rien ne me balance dans mon eſprit. Oui, ſi vous me voyez telle que je ſuis, n'en doutez point, Chevalier, je ne ſuis pas aimée ; l'illuſion ſuit toujours les véritables amants. Jurez-moi donc, pour me raſſurer, que tout ce que j'ai de joli vous paroît beau, que tout ce que j'ai de médiocre vous ſemble joli, & que mes défauts ne ſont que des ombres légeres, où mes graces vont ſe cacher. Oui, je le jure, & mon ſerment part du fond du cœur ; mais après tout, ajouta Dart..., qu'eſt-il beſoin de le jurer ? Si vous n'étiez pas à mes yeux le chef-d'œuvre de la nature, je ne ſerois point à vos genoux le modele de l'amour. Je le connois, cet amour, c'eſt le plus grand de tous les plaiſirs lorſqu'il eſt violent : c'eſt la plus ſotte de toutes les occupations lorſqu'il eſt médiocre. Oui, je préfere la douceur de pleurer à vos pieds, à tout ce qu'on appelle plaiſir, ma chere Deſt...

Le vulgaire des amants ne pleure point, c'est un raffinement de volupté dont l'amour leur a fait un secret ; mais, de grace, épargnez-moi vos froideurs : sûre de mon ame, que pouvez-vous craindre ? Sûre de ton ame, interrompit-elle, oui dans le moment qui s'écoule, mais celui qui le suit ne me l'enlévera-t-il point ? Quand on ne sait pas craindre, ingrat, on ne sait pas aimer. Il faudroit, pour me rassurer, que nos ames fussent à découvert ; que les corps qui les emprisonnent, changés tout-à-coup en une vapeur brillante, se laissassent pénétrer par les regards ; alors je verrois si tu es sincere, & j'espérerois du moins qu'en connoissant mon ame entiere, tu pourrois apprendre enfin à m'aimer. A ces mots le Chevalier fit un éclat de rire : quoi ! Mademoiselle, lui dit-il en badinant, vous voudriez que nos corps ne fussent qu'une ombre transparente ? Y pensez-vous ? vos charmes n'auroient plus aucune solidité, & la vie ne seroit qu'un songe. Avouez du moins, Chevalier, reprit-elle en riant à son tour, que l'amour & le plaisir ne perdroient rien à ce

ſonge ; nos ames forceroient leur priſon, & peut-être qu'elles s'uniroient éternellement l'une à l'autre... Mais quoi ! cher amant, déjà la nuit nous ſépare ; que le temps paſſe vîte, quand l'amour lui prête ſes ailes ! Déjà je ne vois plus ton image ; parle-moi ; qu'au ſon de ta voix chérie je reconnoiſſe mon bonheur. Je crains de te perdre dans les ombres ; eſt-il bien vrai que la Fable n'eſt qu'une chimere ? N'eſt-il plus de Nymphes ſous les eaux ? Elles profiteroient de l'obſcurité pour t'enlever ; tu vaux ſans doute mieux que cet Hylas qu'elles ravirent à Hercule : je ſuis jalouſe enfin de toute la nature. Hé, que peut craindre la plus aimée de toutes les Graces, dit le Chevalier ? ſes chaînes ſont des plaiſirs : qui pourroit jamais les rompre ou les éviter ? Mais à propos de plaiſir, Muſe adorable, je me ſouviens d'en avoir décrit le temple autrefois : ſi je vous avois aimée alors, la peinture en ſeroit plus touchante & plus vive. N'importe, dit-elle, je ſerai bien aiſe de vous entendre, puiſque je ne puis plus vous voir. Dart... lui donna la main, & lut de mémoire.



LE TEMPLE DU PLAISIR.

Plaisir si souvent appellé
Par les brillants accès d'une aimable folie ;
Plaisir si souvent exilé
Par les sombres vapeurs de la mélancolie ;
Venez, offrez-vous à mes yeux,
Ecartez le bandeau qui vous fait méconnoître ;
Découvrez ce front radieux,
Où les jeux voltigeants, où les ris semblent naître,
Et d'où l'amour fait disparoître
La fierté gênante des Dieux.
On m'écoute, on reçoit mes vœux & ma priere,
Un char d'azur m'emporte dans les airs ;
Il trace dans son vol un sillon de lumiere,
Et descend comme un trait au milieu des déserts.
Dieux ! sous un toit couronné de bruyere,
Ce grand moteur de l'Univers,
Le plaisir qui peut seul remplir notre ame entiere,
Me montre en souriant un lit couvert de lierre,
Où repose avec lui l'aimable oisiveté :
Un ruisseau coule à son côté,
Et les jonquilles qu'il arrose,
Conservent la vivacité
D'une fleur fraîchement éclose.

Près

Près de son canal argenté
Un oranger touffu s'oppose
Aux feux dévorants de l'été:
Sous son feuillage respecté
L'amour endormi se repose;
Et par ses charmes arrêté
Le volage zéphyr s'expose
A perdre encor sa liberté.
Séjour aimé des Dieux, où le plaisir dispose
De mon cœur, de mes vœux & de ma liberté;
Monarque complaisant, souverain sans fierté,
Il me permet tout ce que j'ose.
Telle est du doux plaisir l'aimable autorité;
Son sceptre est un bouquet, sa couronne une rose,
Et ses loix sont ma volonté.
Dieu charmant, je vous vois sourire
Au dernier trait de ce tableau.
Sans doute je rends mal les transports que m'inspire
L'aspect de ce séjour nouveau.
» Oui, je ris de te voir, en rimes redoublées,
» De ton cerveau brûlant consumer tout le feu:
» Dans tes peintures déréglées
» Tu parles du plaisir toujours trop ou trop peu.
» En vain assembles-tu mesure sur mesure;
» Ton esprit échauffé s'épuise vainement:
» On trouve des couleurs pour peindre la nature;
» Mais quel heureux pinceau trace le sentiment?
» Plus le plaisir est simple, & plus tu devois craindre
» D'affoiblir ses vives ardeurs:
» Le chercher, c'est le fuir; le sentir, c'est le peindre,

» C'eſt en mériter les faveurs.
» Tu me vois entouré de campagnes fleuries;
» Au milieu des bergers j'établis mon ſéjour;
» Je foule l'émail des prairies:
» Rival & frere de l'amour,
» J'inſpire comme lui de douces rêveries.
» Le ſilence des bois, la fraîcheur d'un beau jour
» Plaiſent plus à mes yeux que l'or des galeries
» D'une tumultueuſe Cour.
» Les jeux & l'agrément naquirent ſous mon aile;
» Semblable à l'onde d'un ruiſſeau,
» Qui par l'heureux ſecours de ſa ſource fidelle,
» Dans ſa ſuite ſe renouvelle;
» Sur un ſujet toujours nouveau
» Le Dieu de l'enjouement m'appelle:
» Dans mes diſcours légers la ſaillie étincelle,
» Et plus badin que les zéphyrs,
» Ce n'eſt pas la fleur la plus belle,
» Mais c'eſt toujours la plus nouvelle
» Qui cauſe mes derniers ſoupirs.
Mortel, ſi tu veux me connoître,
» Vole auprès d'Aglaé; ſes yeux me feront naître:
» Quelquefois au ſein des amours,
» Elle amuſe mon inconſtance;
» Mais l'on me trouvera toujours
» Entre l'eſprit & l'innocence.

En vérité, Chevalier, dit la jeune Deſt... je ſuis fâchée de n'avoir qu'une ame, ce n'eſt pas aſſez pour vous: mais, que dis-je! vous

n'y perdez rien, mon eſprit ſent tout ce que vous valez, & mon cœur aime tout ce que mon eſprit a trouvé d'aimable en vous; je vous jure qu'ils ſont tous deux bien occupés. Muſe charmante, Déeſſe des vers & de l'Amour, vous m'enivrez de joie. Dieu! vous m'aimez, & j'ai paſſé la journée ſans vous déplaire. On me l'avoit toujours dit, j'étois né pour le bonheur. Ainſi ſe ſéparerent deux amants qui devoient bientôt ne plus s'aimer; tant il eſt vrai que les extrêmes ſe touchent toujours dans la tête des Poëtes. Je laiſſe aux Lecteurs le ſoin de réfléchir ſur leurs aventures. Le fond en eſt ancien, la tournure en eſt neuve; mais peut-être que l'un & l'autre ne valent pas grand'choſe. Heureuſement il ne reſte plus que deux ſoirées à paſſer.

Fin de la ſeconde Soirée.



TROISIEME SOIRÉE.

UNE Lettre du Chevalier Dart... à Milord Val son ami, me dispense d'écrire ce qui se passa dans les deux dernieres Soirées : il y raconte la fin de ses aventures ; on ne sera pas fâché, sans doute, de l'entendre lui-même, & de le voir peint dans son propre Ouvrage.

LETTRE

Du Chevalier DART... à Milord VAL.

VOUS voulez savoir, Milord, la fin de mon roman, c'est compter sur mon amitié, & sur la nécessité où je suis depuis long-temps de vouloir tout ce que vous desirez. S'il est nouveau d'être l'historien de ses propres folies, il ne l'est pas moins d'avoir un ami à qui on ne rougisse pas de les raconter ; plus

il en coûte à mon amour-propre, plus le sacrifice doit vous flatter; & c'est, je crois, vous marquer assez d'estime, que de ne pas craindre de vous dévoiler les foiblesses d'un cœur dont vous chérissez les vertus. Voilà une espece d'éloge tout nouveau, & qui vaut bien la peine que vous le receviez avec plaisir. Ce préambule fini, je vais tout de suite vous raconter ce que vous ignorez encore de mon aventure avec cette folle que j'ai tant aimée. Je vous disois hier, dans quel enchantement m'avoit laissé la seconde entrevue que j'eus avec elle: de peur de tomber dans la répétition, je vous fais grace de tous les différents mouvements dont je fus agité jusqu'au lendemain. Ces sortes de situations sont peintes par-tout, & je n'ai ni le loisir, ni la volonté de vous dire ce que tout le monde sait. Mais que les jours se ressemblent peu, mon cher Milord, & que les présages sont incertains! Qu'on me dise après cela que les songes sont les ministres des Dieux & de la vérité; j'en eus dix mille qui me promettoient un bonheur durable; Atys en est moins entouré à

l'Opéra ; & si vous en exceptez le dernier de tous, où je vis Vénus, la foudre à la main, tous les autres n'annonçoient que les ris & les amours. L'impatience où j'étois de revoir ma Déesse, fit bientôt envoler le sommeil & les songes ; j'arrivai avec le jour dans le jardin où je l'avois trouvé si belle, je m'apperçus que les fleurs étoient aussi fraîches & aussi belles que les jours précédents ; je ne remarquai point que les fontaines eussent changé de cours ; je n'en vis aucune remonter vers sa source, ni murmurer plus tristement ; tout m'y parut à l'ordinaire, rien n'y blessa mes yeux, rien n'y troubla mon cœur : mais voici l'événement le plus singulier de ma vie, & qui caractérise bien l'espece de folie qu'on reproche aux Poëtes. Premiérement, Milord, l'ivresse de la passion me fit oublier absolument qu'il est d'usage dans le monde de dîner le matin & de souper le soir. Jusque-là mon aventure ressemble à beaucoup d'autres ; car vous n'ignorez pas que les Héros de Roman ne mangent point, ou du moins si peu, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Ce que je

vais vous dire eſt plus merveilleux. Vous ſavez qu'il eſt permis en poéſie de donner une ame aux êtres les plus inanimés, & des couleurs aux choſes les plus inſenſibles; ainſi par l'uſage de la Fable, on embellit la vérité même; cette maxime eſt fondée ſur une tradition conſtante, qui nous apprend qu'un jour la Fable & la Vérité étoient en diſpute; la Raiſon fut appellée pour la décider. Il étoit queſtion entr'elles de beauté; car c'eſt la grande querelle des Déeſſes & des Mortelles. La Vérité parla la premiere en ces termes: Une preuve que je ſuis plus belle que vous, ô Fable, c'eſt que je n'ai jamais craint de paroître toute nue. La pudeur eſt mon voile, mes charmes ſont ma parure. Simple & innocente, je ne perſuade qu'en faveur de la vertu. Je ſuis fille des Dieux, ame des vrais plaiſirs, objet naturel de tout ce qui penſe; & vous, enfant malheureux de l'illuſion & du menſonge, votre beauté n'eſt qu'un fard impoſteur, & vos plaiſirs qu'un ſonge qui s'envole. La Fable répliqua avec audace: ô Vérité, tous les hommes craignent de vous entendre: il eſt vrai

que chaque peuple s'imagine être éclairé de votre flambeau ; mais vous êtes si difficile à pénétrer, que vous échappez même aux yeux de la Raison. J'avoue que vous avez une beauté mâle & durable ; mais c'est dire assez clairement, je pense, que vous manquez de ces graces fines & touchantes, qui rendent mes charmes si intéressants : en un mot, vous avouez que je l'emporte sur vous lorsque je suis parée ; ma victoire sera donc complete, & je vais faire un assaut général avec vous : la Raison, notre juge, n'en sera point alarmée. La Fable commençoit à se dépouiller de ses ornements aimables ; mais à mesure qu'elle dénouoit un ruban, elle faisoit envoler une grace ; la vivacité & la physionomie, ces reines de nos cœurs, disparurent avec les mouches & le rouge : en un mot, elle alloit s'enlaidir, si la Raison, qui jusqu'alors avoit conservé le maintien grave d'un Juge, ne se fût opposée absolument à cette imprudence. Vous êtes faite pour la parure, lui dit-elle, & vous aurez toujours l'avantage d'en servir. La Vérité plaît sans ornement aux esprits dont j'ai la conduite ; mais

elle eſt trop auſtere pour ceux qui refuſent de me ſuivre ; ainſi ne vous brouillez point, & vivez enſemble, vous y gagnerez toutes deux. A l'inſtant elle les fit approcher : après quelque réſiſtance, enfin elles s'embraſſerent ; la Fable en devint plus belle, & la Vérité plus aimable. Cette digreſſion vous paroît un peu longue, Milord ; mais la voilà heureuſement finie. Je vous diſois donc qu'on n'eſt point ſurpris que tout ſoit perſonnifié dans la poéſie, parce qu'on n'imagine pas qu'un Poëte croie voir réellement voltiger les zéphyrs, qu'il penſe entendre parler les arbres & les rochers, voir nager les Naïades ſous les eaux, & cent autres extravagances pareilles. Cependant, Milord, j'en crus appercevoir mille fois davantage ; je me laiſſai ſurprendre à une rêverie ſi douce & ſi charmante, que mon imagination s'échauffant de plus en plus, la terre commença à changer de face à mes yeux ; l'air me parut en un inſtant rempli d'une infinité de génies bleu-céleſtes, qui ſembloient être tout occupés de différentes réflexions. Les uns rampoient triſtement ſur cette matiere fine

& subtile, qui compose l'air que nous respirons, tandis que d'autres voloient sur des chars superbes. J'admirai cette différence, & je m'avisai de conclure que ces génies pourroient bien avoir les mêmes mœurs que les hommes. En effet, je vis un instant après quatre phaëtons de nacre, tirés par des chevaux aurores; ces quatre chars se précipitoient au travers d'une multitude de Sylphes que je distinguois à peine; la foule des génies trembloit devant eux; quelques-uns même, plus malheureux, étoient écrasés sous les roues: cependant les conducteurs n'en alloient pas plus lentement; une caleche de crystal, couleur de rose, s'avança alors vers moi. Je vis une petite brune qui rioit de toutes ses forces de causer tout ce désordre; de temps en temps elle se baissoit vers la portiere, pour faire des agaceries aux petits-maîtres qui la suivoient; leur émulation me fit trembler, car à tout moment quelque Sylphe étoit écrasé sous les pieds des chevaux. Avant d'aller plus loin, remarquez que tous ces objets me paroissoient extrêmement déliés, & d'une figure imperceptible aux yeux du vul-

gaire. Enfin le char le plus léger gagna les autres de vîtesse. Il atteignit la caleche, & la choqua si imprudemment, qu'elle fut brisée à deux doigts de ma bouche ; en sorte qu'en respirant, j'avalai, & la jeune Sylphide, & les débris de son équipage. La petite Déesse aérienne descendit au fond de ma poitrine avec une frayeur mortelle ; je vis alors régner une grande consternation sur tous les visages, & je ne doutai point qu'il ne passât pour constant parmi les Sylphes, que la belle brune avoit été précipitée dans un gouffre pour servir d'exemple aux coquettes outrées ; il me parut même que la foule des génies s'approchoit de moi avec une curiosité mêlée de quelque frayeur, à peu près comme des matelots pourroient considérer l'écueil où ils auroient échoué. Mais je rendis bientôt le calme au peuple bleu ; car par l'action naturelle de mes poumons, la belle ressortit de l'abyme où elle étoit tombée, & trouva son salut dans ce qui avoit causé sa perte. Le plus zélé de ses amants la fit remonter sur un char pompeux, &

qui, en vérité, étoit plus gros que trois ou quatre têtes d'épingles jointes ensemble. Les Sylphes applaudirent & crierent au miracle. Je ne doute point que lorsque la Déesse eut repris ses esprits, elle ne racontât bien des merveilles de la construction du corps humain. On pourroit conclure de cet événement, que les différentes especes d'êtres peuvent être dangereuses les unes pour les autres, & que la respiration des hommes est, par rapport aux Sylphes, ce que le souffle des enfants d'Éole est à notre égard. Ennuyé à la fin des génies élémentaires, & impatient de voir arriver ma maîtresse, je fus me reposer dans un des sallons qui donnent sur le jardin; le premier s'appelle le cabinet des Dieux, & l'autre le cabinet des Déesses: je donnai la préférence aux Immortelles. Après avoir admiré quelque temps les ouvrages curieux du Praxitele de nos jours, je m'arrêtai sur la statue de Vénus sortant du bain, qui est un peu écartée des autres. Au bout d'un moment de rêverie, je m'avisai de lui parler ainsi: puisque je suis

ſeul avec vous, permettez, Déeſſe, que je vous rappelle tous les avantages que la beauté vous donne ſur les autres Immortelles. Il eſt vrai que Junon eſt la plus puiſſante, Minerve la plus ſage, l'Aurore la plus fraîche, Iris la mieux parée; mais que ſont, aux yeux mêmes de ces Déeſſes, la puiſſance, la ſageſſe, la fraîcheur & la parure, ſi on les compare à la beauté? C'eſt aux charmes que le beau ſexe aſpire : les Déeſſes & les Mortelles ne cherchent avec ardeur les autres prérogatives, que pour ſe dépiquer de n'être pas aſſez belles ou aſſez aimables. Je voudrois bien, à votre place, jouir du chagrin de Junon, quand elle ſe tue de répéter devant vous, que la grandeur de la naiſſance eſt le ſeul véritable avantage des Dieux; je crois qu'il eſt bien plaiſant de l'entendre parler avec un mépris ſouverain des Déeſſes ſubalternes, lorſqu'elle dit : nous autres habitantes de l'Olympe ne ſommes pas faites pour vivre avec les petites Divinités. Mais il n'eſt pas moins réjouiſſant pour vous de ſavoir que Minerve & Diane prêchent continuellement

la jeune Hébé sur les devoirs du mariage. Croyez-vous, nous disent-elles, c'est la raison qui fait les Déesses : laissez aux Mortelles les agaceries & le manege, vous éviterez par là les mauvais discours des Dieux petits-maîtres ; car c'est la coquetterie de nos jeunes Immortelles qui fait fondre dans l'Olympe ce déluge de couplets qui l'inondent aujourd'hui. Je crois qu'Hébé doit être bien fatiguée de leurs sermons ; & vous savez, Déesse, comment elle les met à profit. Je ne doute pas non plus que les divins maris de l'empirée ne vous jurent tous qu'ils n'ont jamais aimé leurs divines femmes. Le vieux Nérée, le sombre Pluton ne vous offrent-ils pas quelquefois des présents ? Car c'est la ressource des amants ridicules. Vous devez bien rire de leur voir étaler la galanterie de la vieille cour de Saturne ; mais de tous les plaisirs que vous goûtez dans l'Olympe, je n'en vois pas de plus piquant que celui de désespérer sans cesse cette foule de jeunes zéphyrs qui vous obsedent. Quelle comédie de les voir vous lorgner avec art, & vous

ſourire avec méthode ! Qu'il eſt plaiſant de les trouver cent fois le jour à vos pieds, vous baiſant les mains avec fureur, & vous appellant inhumaine ſans ſavoir pourquoi ! Qu'il eſt riſible de les voir devenir mutins tout-à-coup, vous arracher votre éventail, vous en frapper légérement, vous quitter bruſquement, revenir promptement, vous regarder dédaigneuſement, vous parler follement, chanter nonchalamment, ſiffler outrément, & par vengeance louer leurs graces, & ſe mirer délicieuſement dans les plumes de leurs ailes ! Enfin, Déeſſe, je ne finirois jamais, ſi je voulois compter tous les plaiſirs que l'avantage d'être belle vous donne ; j'en crois le nombre auſſi grand que celui de vos charmes.

Vous vous étonnez, ſans doute, qu'on puiſſe avoir une converſation auſſi longue avec une ſtatue : vous le ferez encore davantage, quand je vous dirai que je ſentis en ce moment que rien de ce qui eſt beau n'eſt inanimé, & que le bronze & la toile, quand l'art les métamorphoſe, ont, par le ſecours de l'illuſion, autant de pouvoir ſur nos ames

que la réalité même. Pendant ce discours, Mademoiselle Dest.... avoit eu le temps d'arriver, sans bruit, derriere moi : elle écouta paisiblement jusqu'à la fin ; mais aux dernieres paroles que je prononçai, je me sentis frapper sur l'épaule. Ce coup, quoique très-léger, fut pour moi un vrai coup de foudre ; car en me détournant j'apperçus la Jalousie personnifiée, qui me regardoit avec des yeux où la fierté empêchoit la fureur d'éclater. Allez, me dit-elle, je ne croyois pas qu'il y eût encore au monde des Pygmalions, ni qu'on pût me sacrifier à une statue ; je vous rends vos serments ; ils me déshonorent : épargnez-moi pour jamais l'horreur de vous voir ; je vous conseille pourtant de ne pas oublier une pareille conquête, & d'adorer qui sait vous plaire. A ces mots la colere, le dépit, la rage, & toutes les passions ensemble l'emporterent loin de moi. Je restai un moment aussi immobile que Vénus l'étoit sur son piédestal. Peu à peu cependant je sentis revenir la souplesse de mes nerfs ; je ne me remuai pour-

tant

tant encore que par ressort : enfin, parvenir à sortir de ma place, j'emportai chez moi un fonds inépuisable de réflexions. Demain, Milord, je vous conduirai au dénouement d'une aventure qui m'a paru durer plus de six mois, par les différents genres de transports, de tourments, de projets, de combats, qui tour-à-tour remplirent & déchirerent mon ame. Adieu, Milord ; fuyez l'amour.

Fin de la troisieme Soirée.

QUATRIEME SOIRÉE.

ON ne connoît jamais si bien l'amour, mon cher Milord, que lorsqu'on en ressent les peines. Elles ont un caractere distinctif, qui empêche qu'on ne les confonde avec toutes les autres afflictions. Il n'en est pas toujours de même des plaisirs de ce Dieu; ils ressemblent à tous ceux qui piquent vivement nos sens, & qui enivrent notre ame sans la rassasier. L'impression de la douleur causée par l'amour est plus profonde; il semble qu'il s'appuie sur le trait qu'il a enfoncé dans le cœur, & qu'il veuille ajouter un poids insupportable aux douleurs aiguës qu'il fait souffrir. Au contraire, ce n'est qu'en voltigeant autour de nous, qu'il nous couronne de ses roses, & qu'il souffle dans nos ames une étincelle de la joie qui brille dans ses yeux : vous devinez, sans doute, où aboutit ma réflexion. La fuite de Mademoi-

ſelle Deſt.... me laiſſa dans un abyme affreux ; je ne voyois aucun jour pour en ſortir ; la ſtatue de Vénus me ſuivoit par-tout, & ſembloit me reprocher amérement ma foibleſſe : quelque léger que fût mon crime, mes remords me le faiſoient paroître énorme : l'amour m'accuſoit au fond du cœur ; je me déchirois moi-même par mes réflexions, & je n'eſpérois trouver de ſecours que dans les bras du déſeſpoir.

C'eſt dans cette funeſte ſituation que je reçus une lettre de ma cruelle maîtreſſe. Je crus mourir en la décachetant ; mon ame ſe partagea ſi vivement entre la crainte & l'eſpérance, que j'eus peine à réſiſter à la violence des mouvements dont je fus agité ; mais ce trouble ne dura guere, & je retombai bientôt dans la mélancolie la plus noire : c'eſt ce qui me fait penſer que l'amour pourroit bien être une maladie contagieuſe, dont les ſuites & les ſymptomes ſont plus ou moins funeſtes, ſelon la différence des tempéraments & des humeurs. Voici mot à mot la Lettre que je reçus.

LETTRE

De Madame Dest.... au Chevalier Dart...

Oubliez à jamais mon nom, mes traits, & sur-tout ma foiblesse ; que rien ne rappelle mon image dans un cœur où j'ai été méprisée : n'ayez pas l'audace de penser à moi ; ne me déshonorez plus en m'offrant les restes d'une passion mal éteinte. Ce n'est pas votre affreuse inconstance qui me désespere ; elle ne sera jamais aussi entiere que je le desire ; c'est la crainte d'être encore aimée, c'est la honte de régner sur votre ame, qui rendent ma vie malheureuse. Jour affreux où j'ai connu le plus perfide de tous les hommes ! Moment fatal à ma gloire & à mon repos, où j'ai pu assez estimer son cœur pour desirer de le posséder seule ! Quelle erreur m'a séduite ! quelle furie a fasciné mes yeux ! Je crois le crime inévitable, puisque je n'ai pu me défendre de vous aimer. Un enchaînement affreux de causes ignorées m'a ôté

l'uſage de la raiſon & l'exercice de ma liberté : mais non, j'ai creuſé moi-même l'abyme où je ſuis tombée ; j'ai ajouté foi à vos yeux impoſteurs, à cette phyſionomie où toutes les vertus ſembloient ſe peindre ; j'ai penſé aveuglément que tout ce qui paroiſſoit aimable, pouvoit être aimé. Malheureuſe ! je n'ai pu réſiſter à mon penchant ; je vous ai cru tendre & vertueux. Eh ! comment ne pas croire ce qu'on deſire ſi ardemment ? Toute ma fierté eſt tombée devant vous ; je voulois réſiſter, & je ne pouvois que vous aimer ; je me perdois dans l'éclat de vos yeux, & j'enivrois moi-même ma raiſon ; je l'endormois, de peur d'entendre ſes reproches : mais vous l'avez réveillée, ingrat ; elle crie aujourd'hui, elle vous accuſe, ou plutôt elle m'accable moi-même. Qu'elle me laiſſe, cette funeſte raiſon, goûter un inſtant l'eſpoir de la vengeance. Quoi ! je n'ai pu tenir dans ton cœur contre une image inanimée ? Le marbre m'a enlevé mon amant ; une ſtatue eſt ma rivale ? Tu m'as donc trompée, quand tu me parlois de mes

charmes. Je n'avois ſans doute aucun droit de te plaire. Quoi ! je n'étois pas digne de te fixer? Mais l'orgueil ne me fait-il point illuſion ? Ce que tu aimes ne l'emporte-t-il pas ſur ce que tu as aimé? Infortunée que je ſuis ! c'eſt la beauté même qui combat contre moi ; c'eſt la mere des graces qui me diſpute un cœur : mais le marbre le plus froid & le plus inſenſible a-t-il quelque pouvoir ſur l'ame des amants ? Hélas ! c'eſt le marbre même que je crains ; il ne change point, ſa beauté eſt toujours la même ; le temps n'imprime aucunes rides ſur le front des ſtatues ; leur jeuneſſe eſt éternelle, leurs charmes piquent toujours, & le ſilence qu'elles gardent, aſſure pour jamais leurs conquêtes. Oui, je n'aurois point craint la plus aimable des mortelles ; ſes diſcours impoſteurs, la fauſſeté de ſes ſerments, l'inégalité de ſa conduite auroient pu détruire l'ouvrage de ſes yeux : mais Vénus en ſilence alarme plus mon cœur, que ſi, brillante & parée, elle te faiſoit ſuccéder à Adonis. Tu vois que je te découvre toutes les bleſſures de mon

cœur, que je les fais saigner devant toi; c'est te dire assez que je déteste les hommages que tu pourrois me rendre, puisque je t'avoue que je souffre. Sois sûr que tu ne saurois me guérir, & que je mourrois de désespoir de t'avouer ma foiblesse, si je pouvois en avoir encore pour toi.

Tout autre qu'un Poëte & qu'un amant auroit cru, sur une pareille lettre, Mademoiselle Dest... plus passionnée que jamais; mais je ne vis dans ses expressions que ce qu'elle croyoit y voir elle-même. Les véritables amants sont toujours trop crédules. Une maîtresse écrit des injures, sans songer que son cœur les dément: un amant y est sensible, sans s'imaginer que l'amour en est le véritable auteur. Je croyois d'ailleurs la fierté de la Dest... si bien établie, qu'il ne me vint pas même dans l'idée qu'elle pût jamais me pardonner. Ainsi mon ame s'abandonna tout entiere au désespoir, & j'écrivis sur le champ ce que vous allez lire.

LETTRE

Du Chevalier DART.... *à Madame* DEST....

UN crime imaginaire m'ôte pour jamais, Mademoiselle, le seul bien que je desirois ; je renonce sans regret à une vie languissante, où je ne pouvois même jouir des illusions de l'espérance : la mort n'est affreuse que pour les heureux ; il est triste de la voir fendre brusquement la foule des plaisirs qui nous environnent, & se faire ainsi un passage jusqu'à nous. Mais quand la douleur a pris place dans notre ame ; quand elle en fait sa demeure éternelle, croyez-vous que la vie soit un bien, & qu'on aime à la conserver? Vivre heureux, ou mourir, voilà la maxime des cœurs sensibles : vous verrez dans peu si je ne saurai pas l'autoriser par mon exemple.

Les lettres sont d'un grand soulagement en amour ; il semble qu'on se délivre, en écrivant, du fardeau qui nous accabloit ;

c'est le silence qui nourrit les douleurs : il faut se plaindre ; il faut gémir pour souffrir moins ; & quand on a intéressé toute la nature à partager ses peines, il semble qu'on sorte d'une solitude affreuse où la douleur nous retenoit ; tout y étoit muet pour nous, tant que nous nous sommes tus : mais au moindre soupir, à la moindre plainte, nous croyons que tout s'empresse à nous écouter, que les objets les plus insensibles s'animent, & que la nature entiere concourt à plaindre & à soulager nos malheurs. Ainsi vous qui avez perdu ce que vous aimez, écrivez, parlez, plaignez-vous ; mais à qui ? A votre maîtresse, si elle vit ; à son ombre, si les Dieux vous l'ont enlevée ; aux rochers, aux arbres, à votre chien, à votre chat, n'importe, il y va de votre bonheur. Le petit billet que je venois d'écrire m'avoit beaucoup soulagé, & le serment que j'avois fait à ma maîtresse de mourir pour elle, sembloit m'avoir rendu le goût de la vie & l'usage des plaisirs. C'est dans cette disposition qu'un mouvement inconnu de curiosité me con-

duisit dans le salon des Dieux ; j'espérai qu'il me seroit plus favorable que celui des Déesses. Mais quelle fut ma surprise ! Je découvris, à travers une porte vitrée, Dest... qui étoit montée sur le char d'Apollon sortant des Mers, & qui lui disputoit la gloire d'éclairer le monde. J'eus peine à m'empêcher de rire ; mais je réfléchis sur mon aventure avec la statue de Vénus, & j'augurai que celle d'Apollon pourroit bien avoir produit le même effet. Cependant je me cachai le mieux que je pus, afin de ne rien perdre de cette scene. Vous croirez sans doute, Milord, que je vous raconte des songes. Mademoiselle Dest..., cette fiere beauté qui m'avoit tant reproché mon amour pour Vénus, alloit avoir une conférence avec Apollon, & voici quels en étoient les propos. Quand on est jolie, quand on a de l'esprit, il est honteux de s'attacher à un mortel ; & puisqu'il est des Dieux, il faut essayer de leur plaire. Apollon, flambeau du monde, que le vulgaire te connoît mal ! Il te prend pour un globe enflammé, pour une mer

immense de feu. C'est ainsi qu'il te confond avec la gloire qui t'environne. Mais moi, que tu daignas éclairer dès mon enfance, moi qui ose te regarder avec des yeux d'aigle, je perce les flammes qui t'environnent, & j'arrive jusqu'à toi ; je reconnois l'astre de la terre & celui de l'esprit : tu agis sur l'ame comme sur la matiere ; tu la fertilises, tu la desseches à ton gré ; tu produis, tu détruis les nuages qui assiegent la raison. Monarque des cieux, tu allumes le tonnerre au feu de tes rayons divins ; Dieu du génie, tu l'échauffes, tu l'embrases, & tu en fais sortir des éclairs qui saisissent les bons Juges, & qui désesperent les sots. Leve-toi, sors des mers, rends le jour aux amants ; ôte leur l'illusion, ou confirme-la pour jamais ; éclaire ces glaces qui reproduisent ta lumiere ; les Belles t'attendent impatiemment : depuis douze heures elles n'ont pu considérer leur image ; laisse-les jouir d'elles-mêmes, laisse-les admirer leurs graces. Pour moi, je mépriserai désormais les foibles avantages de la beauté, & je n'aurai d'autre amant

que le Dieu des sciences & de la véritable gloire. C'en est fait, ton char s'ébranle, tes coursiers bondissent sous ta main, l'air s'ouvre, le ciel brille, je vole. Dieu ! que la terre est petite ! que l'homme est peu de chose ! & que la musique de l'Opéra est mauvaise, quand on entend celle des Cieux ! Elle est en vérité tout-à-fait dans le goût Italien.

Ma foi, Milord, je ne pus y tenir davantage; j'entrai en riant de toutes mes forces, & Dest... tomba du haut de l'empirée avec une colere qu'il fut impossible d'appaiser. Que vous dirai-je de plus? Elle jura de ne jamais me pardonner; moi je jurai de ne l'aimer de ma vie, parce que c'est beaucoup trop que de renfermer tout à la fois dans sa tête les plus extravagants de tous les Dieux, Apollon & l'Amour.

Fin de la quatrieme Soirée.

Je viens de peindre les extravagances & les ridicules de l'amour des Poëtes ; il est juste de finir cet article par un tableau plus riant & plus avantageux. Il faut voir les Muses à table, pour connoître tout ce qu'elles valent : on sait quel étoit le Parnasse des Chapelle & des Chaulieu, & combien ils décrierent la fontaine d'Hippocrene, depuis qu'ils établirent la supériorité du vin de Champagne sur toutes les eaux de l'Hélicon. C'est à table que la Poésie brille ; c'est là que les Poëtes savent faire l'amour, & qu'ils rendent des hommages dignes des graces & de la beauté. Voyons-les sur cette nouvelle scene, & n'en parlons plus dans la suite, de peur d'être aussi ennuyeux que le sont quelques-uns de leurs Ouvrages.





SOUPER D'ÉTÉ.

IL eſt temps, belle LÉONORE,
D'entrer ſous ce naiſſant berceau
Où l'onde pure d'un ruiſſeau,
Mouille ce jeune ſycomore
Que vos yeux ont trouvé ſi beau.
On voit ſur ſon écorce tendre
Nos chiffres amoureux tracés ;
Ces chiffres forment un méandre
Où nos deux noms entrelacés,
Toujours à ſe ſuivre empreſſés,
S'abandonnent pour ſe reprendre.
Dieu d'Amour, daignez les défendre
Contre les ravages du temps.
Puiſſent ces beaux nœuds, tous les ans,
S'unir, s'affermir & s'étendre
Comme les plantes au Printemps !

Déjà la table eſt éclairée
Par l'éclat pompeux des flambeaux,
Et déjà la table eſt parée
Par les vaſes & les cryſtaux :
Liſis, en habit de bergere,

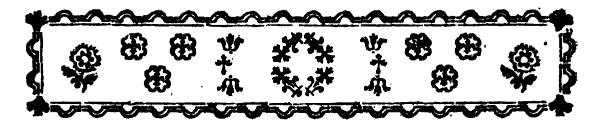
Enferme au fond de la fougere
Les dons de Bourgogne & du Rhin ;
Tandis que sa jeune compagne
Porte, en riant, de la campagne
Toutes les faveurs du matin.
Je vois arriver Euphémie
Avec son fidele Damis ;
Vous trouvez en elle une amie,
Je trouve en lui tous mes amis.
Par l'union la plus aimable,
L'amitié badine en ce jour
Avec ce frere insociable,
Dont elle a fui long-temps la cour ;
Tous deux assis à notre table,
Enivrent nos cœurs tour-à-tour
De cette volupté durable,
Dont l'amitié jouit toujours,
Et de cette ivresse ineffable
Qu'on doit aux faveurs des amours.
Couvrez la table en diligence,
Esclaves, & retirez-vous :
Pour nous gêner, vos yeux jaloux
Semblent être d'intelligence :
Fuyez, votre seule présence
Feroit empirer la gaieté ;
Redonnez-nous, par votre absence,

La folie & la liberté.
On m'obéit, Lisis s'empresse,
Et je vois dominer par-tout
Moins d'abondance que de goût,
Moins d'appareil que de finesse :
Des perdreaux surpris par adresse
Dans les lacets embarrassants,
Où va s'enchaîner leur jeunesse ;
Mille autres oiseaux innocents
Flattent plus la délicatesse
Que ces festins éblouissants,
Où l'affluence & la richesse
Emoussent la pointe des sens.
Arrêtez, heures trop charmantes ;
Que de plaisirs je vois voler !
Que de nectar je vois couler
Par la main de ces deux Amantes !
Les Dieux puissent-ils reculer
Le réveil de la jeune Aurore !
Mon cœur plus amoureux encore
Puisse-t-il languir & brûler
Pour ma fidelle Léonore !
Mes yeux attachés sur les siens
Triomphent de la voir si belle.
Ses yeux, enflammés par les miens,
N'ont vu que moi ; je ne vois qu'elle.

Toujours

Toujours quelque nouveau plaisir
De plus près à son char m'enchaîne ;
Toujours quelque nouveau desir
Me la fait nommer inhumaine.
O nuit ! cachez à tous les yeux
Ces objets piquants de ma flamme ;
Et sauvez pour jamais mon ame
Du soin d'être jaloux des Dieux.

Tandis qu'occupé de mon verre,
Je chante, je ris ou je bois,
Mille soins agitent la terre,
Mille soupçons troublent les Rois ;
Le regne du repos s'écoule,
Les soucis descendent en foule,
Et les mortels n'ouvrent les yeux
Que pour voir la crainte importune ;
Qui dans un miroir odieux
Leur expose de la fortune
Les changements capricieux.
Aux pieds de celle que j'adore,
J'attends sans crainte le soleil.
Pour moi la vie est un sommeil,
Rien n'avoit pu le rompre encore ;
Mais les beaux yeux de Léonore
Viennent de hâter mon réveil.



RÉFLEXIONS
SUR LA CURIOSITÉ.

PUISQUE je ſuis ſeul, que le temps eſt mauvais, & que le monde m'ennuie, je prends le parti de réfléchir & d'écrire, bien réſolu cependant de laiſſer là, & mes Réflexions, & mes Ouvrages, dès que le Ciel ſera plus ſerein, que les Tuileries ſeront plus belles, ou que la divine Thémire, dont j'aime tant les yeux, l'eſprit & le commerce, n'aura plus ni migraine ni humeur. Les gens du monde, même ceux qui penſent, ne retournent à leurs livres que lorſqu'ils s'ennuient, ou qu'on les boude; c'eſt alors, plus que jamais, qu'ils font uſage de leur eſprit. Ils reviennent chez eux en colere contre toute une rue, & quelquefois contre tout un quartier; ils entrent dans leur cabinet comme dans un

port inaccessible aux fâcheux : quelle joie pour eux de pouvoir médire voluptueusement dans les bras d'un fauteuil commode ! Quel plaisir de n'être point interrompus en travaillant au catalogue des sottises d'autrui ! C'est alors qu'ils se rappellent toutes les anecdotes du mois passé. Ils trouvent que dans un aussi court espace que celui de trente jours, un tel ne pouvoit devenir plus fat, ni une telle plus impertinente, & que tous deux ont passé l'espérance commune. C'est ainsi qu'après avoir opposé les sottises du jour à celles de la veille, par le cours successif des saisons, ils comptent les progrès du ridicule. Mais après s'être rappellés que les hommes ont été toujours les mêmes, ils rejettent du côté des connoissances, qu'ils acquierent, de jour en jour, les nouvelles lumieres qui les éclairent sur la sottise ou la malignité du genre humain. C'est alors qu'ils commencent à comprendre que la vie du monde n'est jamais oisive pour un homme d'esprit, & qu'on est suffisamment habile, lorsqu'on sait démêler finement le caractere des hommes.

En effet, quelque partiſan que je ſois de la lecture, quelque immenſe que puiſſe être ſon utilité, je loue celui qui, ſans s'arrêter aux peintures morales qu'on a faites dans tous les ſiecles, cherche à connoître les hommes dans les hommes mêmes. Voici quelles ſont mes raiſons. On peut regarder l'hiſtoire, ou comme la deſcription générale de ce qui s'eſt paſſé en telle partie du monde, en tel Etat, en telle Province, en telle Ville ; ou comme le tableau particulier de la vie d'un ſeul homme. Si les objets qu'elle embraſſe ſont grands, il eſt impoſſible qu'elle deſcende toujours dans ces détails intéreſſants qui dévoilent le cœur humain, & qu'il eſt ſi aiſé de ſaiſir dans le commerce du monde ; en ſorte que l'hiſtoire, en nous éclairant ſur les faits & ſur leurs époques, nous laiſſe toujours ignorer les vrais principes des événements. Les mémoires, quoique plus détaillés, ont le même défaut. On y voit des caracteres deſſinés avec beaucoup d'art, mais où l'imagination brille quelquefois aux dépens de la vérité.

En un mot, dans toutes les histoires, il est possible, peut-être, de deviner quelques caracteres; mais on ne sauroit jamais en approfondir aucun. La raison en est bien sensible; c'est l'histoire des morts qu'on écrit. Un demi-Dieu vivant se plaindra toujours qu'après l'avoir couronné de gloire, on ose lui rappeller la plus légere de ses fautes; ma maxime est sûre, on en voit tous les jours l'application: l'orgueil pendant la vie fait toujours taire la vérité. Ils périssent enfin, ces grands hommes; la nuit du tombeau nous les dérobe pour jamais. Que laissent-ils aux Historiens? Leurs actions; mais leurs sentiments & leurs pensées les ont suivis chez les morts, il n'en reste plus de trace. Ainsi contentons-nous de connoître, par la lecture, une partie d'eux-mêmes; partie peu intéressante aux yeux d'un Philosophe, qui se soucie moins d'être au fait des événements, que des motifs qui les ont préparés. Je conclus donc que s'il est de l'intérêt des hommes de vivre ensemble, la premiere de toutes les sciences consiste à se

connoître mutuellement les uns les autres. Mais comment apprendre à se connoître, dira-t-on, sans les secours de la lecture ? On le peut, en remplissant les desseins de la nature qui nous ordonne de vivre en société, & qui nous offre, dans la société même, les moyens de nous connoître. Selon ces principes, la lecture est en quelque sorte plus utile aux sots qu'aux gens d'esprit. Ceux-là, moins occupés des ressorts qui font mouvoir la scene du monde, que de leur fabrique extérieure, s'amusent à voir sans se donner jamais la peine de chercher. Sans doute que pour les forcer à réfléchir sur ce qui passe habituellement sous leurs yeux, la lecture de l'Histoire leur sera utile; elle leur apprendra à pénétrer dans la source des événements. Ceux-ci, au contraire, étudient avec ardeur les usages, les manieres, les discours, les gestes même : ardents à poursuivre la vérité, prompts à la découvrir, impatients de dévoiler l'ame, ils la cherchent dans les yeux, dans le son de la voix, & jusque dans les ligaments du visage ;

ils écartent avec art tous les nuages dont elle veut se couvrir ; & se servant, pour la connoître, des efforts qu'elle fait pour se cacher, ils la poursuivent jusque dans son siege, la forcent de se peindre elle-même, & de développer ses replis. Ainsi la lecture peut simplement piquer & satisfaire leur curiosité, mais elle ne sauroit les éclairer infiniment sur la maniere de se conduire. Je pousserois plus loin ce raisonnement, si je ne craignois, comme il arrive toujours, que quelqu'un, en lisant ces Réflexions, ne s'imaginât bien sérieusement que je condamne la lecture, & que fauteur de l'ignorance, j'enleve aux sciences & aux beaux arts leur aliment & leur soutien. D'ailleurs je fais trop de cas de la curiosité ; c'est une passion trop recommandable pour lui fermer la carriere la plus vaste où elle puisse s'étendre. De toutes les affections violentes qui nous dominent, je n'en connois point dont on puisse dire, avec raison, tant de bien & tant de mal. Qu'elle occupe donc le loisir où l'on me laisse, & qu'elle m'éclaire sur

elle-même. J'examinerai combien elle est frivole, mais singuliere dans les femmes ; combien elle est bornée, mais nécessaire dans le peuple ; enfin, combien elle est dangereuse, & combien elle peut être utile dans l'homme d'esprit. Auparavant je vais la peindre avec des couleurs assez extraordinaires.

Ariste croyoit n'être point curieux ; il savoit pourtant qu'il avoit de l'esprit, & ce n'étoit pas sans peine qu'il accordoit ensemble deux faits aussi incompatibles. Cependant, dès le berceau, il s'étoit apperçu que le desir de tout voir, de tout entendre, si naturel à l'enfance, n'avoit presque aucune puissance sur son ame. Sensible à la vue des belles choses lorsqu'elles passoient sous ses yeux, mais paresseux à les chercher, il laissoit croire aux sots que le sentiment lui manquoit ; aussi peu inquiet des jugements d'autrui, qu'il étoit satisfait de voir en lui-même les principes du vrai, & les semences du bon goût. Né pour l'amour, il sentit de bonne heure que son cœur étoit foible ; il frémit de voir son ame assiégée

par une foule de passions douces en apparence ; il craignoit qu'étant enfin réunies vers un même objet, elles ne formassent une chaîne d'autant plus indissoluble, que par sa douceur elle sembleroit perdre de l'excès de son poids naturel. Ariste est né le plus sensible & le plus paresseux des hommes. Une des beautés de l'Asie arrive à Paris ; tout à l'envi s'empresse de la connoître ; les hommes pour lui plaire, les femmes pour lui chercher des défauts. Ariste, victime de l'amour, dès que la beauté se présente ; Ariste, aussi tendre Amant que Juge éclairé, n'augmentera point la foule des adorateurs de l'étrangere : l'embarras de la chercher lui ôtera le desir de la voir. S'il la rencontre à l'Opéra, content de l'avoir trouvé belle, parce qu'elle l'est, il abandonnera volontiers à un autre le soin de lui plaire, & l'espérance d'y réussir ; mais s'il est assis dans la même loge, & qu'il doive souper avec elle, le voilà dévoré de tous les feux de Cythere ; le plus paresseux des hommes est devenu tout-à-coup le plus

impatient. Que dirai-je encore d'Ariſte ? La muſique n'a d'empire ſur perſonne comme ſur lui ; mais Amphion bâtiroit au ſon de ſa lyre une ſeconde Thebes ; qu'Ariſte, pour être témoin de ce miracle, ne ſortiroit pas du fauteuil où il penſe. Le détail de ſes goûts eſt immenſe, & rien n'eſt plus borné que les démarches qu'il fait pour les ſatisfaire : livré au moment préſent, l'oubliant dès qu'il eſt paſſé, ne voyant que lui tant qu'il dure, il ne fait aucun uſage de ſa mémoire, ni pour les peines, ni pour les plaiſirs. Voilà en apparence un homme bien peu curieux. Le haſard le mene chez Daphné ; il eſt ému pour elle ; ſa pareſſe voudroit qu'il attendît le moment de lui plaire ; ſon amour le fait naître. Daphné eſt aimable, c'eſt une de ces productions ſingulieres de la nature, qui ſe fait gloire de paroître tout ce qu'elle eſt : active comme le feu, elle dévore l'objet auquel elle s'attache : le moindre goût, s'il n'eſt rempli, devient en elle une paſſion furieuſe. Aime-t-elle, toutes les puiſſances de ſon ame ſe

changent en jalousie. Il est aussi difficile à Daphné amoureuse de cacher sa passion, qu'à Daphné indifférente de voiler sa froideur. L'absence de l'Amant est l'enfer de Daphné: victime de sa passion, elle se consume, elle se détruit elle-même, ou par les peines, ou par les plaisirs; jamais son amour n'est plus près de s'éteindre, que lorsqu'il est extrême: Daphné paroît aussi curieuse, qu'Ariste le paroît peu. Emportée par le goût de la nouveauté, tout ce qui est singulier l'occupe; mais son ardeur extrême nuit toujours à ses plaisirs. Elle veut saisir au même moment tout le bon & le mauvais de l'objet qui lui est offert, & souvent elle a le malheur d'y réussir. De là, peu de gens lui conviennent. Daphné connoît trop les hommes, Daphné les connoît trop vîte. Réveillez toujours sa curiosité; & si votre caractere est épuisé, ayez l'adresse de vous en faire un autre. Soyez fou, si vous voulez, mais soyez-le d'une façon nouvelle; sans doute que par les charmes de la nouveauté, vous fixerez son inconstance. Rien ne se

ressemble moins qu'Ariste & Daphné : c'est sans doute pour cette raison qu'ils se sont aimés long-temps, & que peut-être ils s'aimeront toujours. Un lien inconnu les unissoit tous deux. Ariste enfin a découvert qu'il s'étoit trompé sur son propre caractere ; qu'il aimoit Daphné par curiosité, & que Daphné tenoit à lui par le même nœud. L'un & l'autre furent moins flattés de se trouver aimables, que de se croire singuliers ; ils alloient à la découverte l'un de l'autre, & s'applaudissoient de ne voir jamais diminuer le fonds où ils puisoient, & de sentir croître l'envie de se connoître à mesure qu'ils se connoissoient davantage. Chacun d'eux en secret se flattoit de posséder une des raretés de l'Europe. Ah ! qu'entre deux personnes d'esprit, un tel commerce doit durer long-temps ! Car remarquez que dans les amants vulgaires, c'est toujours le cœur qui se lasse le premier ; mais parmi ceux qui pensent, le cœur est toujours touché, tant que l'esprit s'amuse. Il suffit d'être curieux, & d'avoir en soi-même de quoi exciter la

curiosité d'autrui, pour plaire long-temps à une maîtresse aimable, & pour l'aimer long-temps soi-même.

J'ai dit que la curiosité étoit frivole, mais singuliere dans les femmes ; on en connoît qui ont acheté, aux dépens de leur gloire, la connoissance d'une anecdote ignorée. En général, toutes les passions qui sont fondées sur les foiblesses, éclatent plus vivement dans les femmes que dans les hommes ; mais quoique la curiosité des femmes soit excessive, je crois qu'on peut en réduire les motifs à deux articles. Ce qu'on pense d'elles en bien, ce qu'on pense des autres femmes en mal ; voilà les deux grands objets de leurs recherches. Tant qu'une femme est jolie, il est de la derniere importance pour son amour-propre d'être au fait de l'impression que ses charmes font sur nos cœurs. Pourquoi un tel est-il si rêveur aujourd'hui ? A peine laisse-t-il tomber sur moi quelques regards distraits ; cette langueur touchante, ce feu intéressant qui remplissoient ses yeux, sont-ils épuisés ? Ai-je mérité sa froideur

en cessant de lui plaire ? ou ne me suis-je pas trompée sur le droit que je croyois avoir de le toucher ? Mais il n'est pas mon amant ; qu'importe qu'il me trouve jolie ? Hélas ! ma gloire, mon repos, & le plaisir piquant d'enlever un Amant à ma rivale ; tout enfin en dépend : il faut mourir ou ne rien perdre de mes conquêtes. Là dessus, une femme épuise toute l'adresse de son esprit, & tout le manege de ses yeux, pour arracher un aveu authentique de l'effet que font ses charmes. Pour peu que le Cavalier mette un prix à sa déclaration, le doute de la Dame la conduira à tout ce que l'amour a de plus dangereux. Cette rage, car ce n'est pas simplement une envie ; cette fureur de connoître si on est aimable, suit les femmes depuis le commencement de leur printemps jusqu'à la fin de leur automne. Il en est de même dont le naturel est si porté à la curiosité, que dans le fort de leur hiver elles ne laissent pas de tenter quelques expériences ; mais quand la saison de plaire est absolument passée, & que la raison s'est enfin

expliquée par la voix du temps, il reste une autre curiosité aux femmes ; c'est de savoir si elles ne déplaisent pas. Il est triste d'être réduit à cette recherche ; mais comme c'est la derniere ressource de l'amour-propre, les femmes s'en servent avec toute la finesse possible. Heureusement que toutes les especes de graces sont passageres ; ainsi le beau sexe se console de la perte de ses charmes, par l'espérance de voir bientôt flétrir ceux qui font le plus de bruit. Vous voyez bien Céphise, elle a été jolie ; le soin qu'elle prend de s'ajuster, montre assez qu'elle voudroit bien l'être encore : ne soyez point étonné de l'excès de sa parure ; Céphise remplace, par des mouches, toutes les graces qu'elle perd, & il n'y a point de fleurs dans sa coëffure, qui ne marquent l'absence de quelque agrément. Céphise a de l'esprit ; une déclaration fade, un sentiment mal rendu lui déplaisent plus que le silence & la froideur : lui dire qu'elle est charmante, c'est lui faire appercevoir qu'on voudroit bien la trouver encore aimable, & la complaisance

la désespere. Ainsi, pour lui faire votre cour, parlez-lui peu d'elle-même ; mais étendez-vous sur le compte des femmes de son âge ; dites-lui que cette fiere beauté, dont vous savez qu'elle a été si jalouse, n'a plus l'air de Déesse ; que toutes ses graces se sont tournées en mines forcées ; faites le calcul des rides de son front, des plis de ses joues ; plus il sera long, plus Céphise vous trouvera d'esprit : si même vous avez l'adresse de répondre aux questions qu'elle vous fera, vous en ferez adoré. Par exemple, elle ne manquera pas de vous dire d'un air satisfait : mais vous êtes fou ! il ne se peut pas qu'une telle soit si fort changée, je l'ai vue charmante ! Regardez alors toutes les raisons qu'elle vous donnera pour détruire votre relation, comme autant de nouvelles recherches qu'elle fait sur le changement de cette belle personne ; car voilà les femmes, plus elles sont pressées d'apprendre quelque chose, plus elles sont singulieres dans les moyens qu'elles emploient pour y parvenir. Lucile plaisoit à Cléon, Cléon ne déplaisoit point

à Lucile ; elle voulut savoir quels risques elle pouvoit courir en écoutant ce nouvel amant. Vous savez, lui dit-elle un jour, qu'un tel m'a été attaché long-temps ; & que je l'ai beaucoup aimé : sans doute, Madame ; répondit Cléon ; & puisque vous n'avez eu qu'un amant ; il est bien triste pour mon cœur de n'avoir pas joué le premier rôle. Le premier rôle ! interrompit-elle, vous n'y pensez pas ; j'ai trente-trois ans, & vous croyez bonnement...! Cléon changea de visage. Lucile l'ayant reconnu d'une humeur trop sévere, aima mieux lui laisser croire qu'elle avoit eu plusieurs amants, que de se donner à un homme qui ne sauroit pas pardonner une infidélité.

L'art magique, quelque décrié qu'il soit, ne tombera jamais : les femmes le soutiendront ; il est important de savoir si cet amant qu'on vient de prendre, qui est un peu sot, mais si jeune, ne sera point enlevé par cette M.... qui est un peu laide, mais si riche ! Aura-t-on toujours un beau teint, de belles dents ? Enfin se soutiendra-t-on long-temps

jolie? Gagnera-t-on au jeu? Sera-t-on bientôt assise à la Cour? Tous ces doutes demandent à être éclaircis; & ce n'est pas mal-à-propos que du sein de la pauvreté & de l'ignorance, on voit sortir de malheureux Devins, qui tous ayant lû dans le livre du destin la même formule, répetent sans cesse les mêmes extravagances, & sont, aux yeux du bon sens, encore plus sots que ridicules. Il n'y a plus, Dieu merci, que quelques femmes de qualité, quelques vieux Chimistes & tout le peuple, qui donnent dans la manie des Sorciers : les gens raisonnables n'y pensent plus.

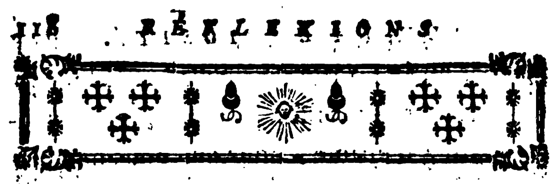
Le peuple est curieux & crédule. Comme ses lumieres sont bornées, il apperçoit du merveilleux dans tout ce qui sort de l'ordre le plus ordinaire; il croit aisément tout ce qui le frappe, & tout ce qu'il n'entend pas : de là, cette foule de contes puérils dont on endort l'enfance, & qui laissent quelquefois dans des esprits, bien faits d'ailleurs, des impressions de foiblesse qui les déshonorent. Rien n'est moins étendu que la curio-

ſité du peuple ; ſes vues ne ſe répandent que ſur les objets les plus groſſiers : mais il eſt néceſſaire de l'occuper ſouvent par des ſpectacles, & de l'engager par des nouveautés ménagées avec art, à ſupporter la longueur de ſes travaux & les peines de ſon état.

Il ne me reſte qu'à dire un mot des dangers & des avantages de la curioſité. Autant les femmes ſont curieuſes de connoître ce qui ſe paſſe, en leur préſence, dans le cœur de leurs amants, autant il eſt dangereux à un homme d'eſprit de vouloir approfondir l'ame & les ſecrets de ſes amis. Il eſt triſte pour l'amitie, de ne ſe voir payée que par des proteſtations vagues & des ſentiments frivoles : il eſt affreux de trouver de la fauſſeté & de la baſſeſſe où nous croyions voir ; où nous adorions la vérité & la grandeur d'ame : la confiance d'être aimé, eſt le ſeul bonheur de la vie ; mais c'eſt un bonheur appuyé ſur une colonne de ſable ; en ſonder l'intérieur, c'eſt s'expoſer à la renverſer abſolument. Contentons-nous de ſavoir en général, qu'il eſt peu de vrais

amis ; ſuſpendons long-temps notre choix ; de peur de nous expoſer à des regrets ; mais tranquilles quand nous l'aurons fait, jouiſſons des charmes de la ſécurité. J'étends ces réflexions jusqu'au plaiſir même : le définir, c'eſt le détruire ; il s'eſt couvert d'un voile brillant qui s'obſcurcit dès qu'on cherche à le lever. Que je plains ces Philoſophes malheureux, qui ne trouvent de réel que ce qui eſt durable, & qui laiſſent échapper un plaiſir avec autant de facilité, qu'un autre auroit d'ardeur en évitant une peine ! Il eſt ſans doute de plus grands dangers attachés à la curioſité ; mais cet ouvrage eſt trop badin, pour ſouffrir toutes ſortes de réflexions. Je me contente de dire, en paſſant, qu'il faut proportionner nos recherches à la foibleſſe de nos vues, & qu'il eſt des objets ſi grands & ſi élevés, que nous perdrons toujours, & du côté de l'innocence, & du côté de la réputation, quand nous voudrons entreprendre de les pénétrer. Tournons nos recherches hardies du côté des ſciences humaines ; ſouvent nous n'arrive-

rons pas au but proposé ; mais les découvertes que nous ferons sur la route, nous vaudront assez d'estime, pour que nous ne puissions jamais regretter nos efforts. Ce n'est qu'à l'activité de l'esprit, qu'au desir impatient de connoître, que nous devons peut-être & l'invention & la perfection des Arts. La curiosité est une espece d'aiguillon qui ne cesse jamais de nous piquer. Une découverte heureuse, une idée utile & nouvelle, loin d'émousser sa pointe, semble l'aiguiser encore davantage. Le curieux ressemble à l'avare, sa cupidité augmente avec ses richesses ; mais l'avare renferme ses trésors, & se prive lui-même de la récompense que méritoient ses soins & ses fatigues volontaires. Le curieux n'amasse que pour répandre & que pour jouir ; ses découvertes passent de Province en Province, d'État en État, & suscitent, jusque dans la postérité la plus reculée, des partisans aux Sciences, & des admirateurs aux beaux Arts.



RÉFLEXIONS SUR LE GOUT DE LA CAMPAGNE.

Quel spectacle pour un amant de la simple nature ! Assis sur la pointe des rochers, je vois sous mes pieds une infinité de petites Isles qui se forment au gré du caprice des ruisseaux ; je vois tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne, & se brisant dans leurs chûtes, ils vont promener sur la plaine leurs erreurs & leur inconstance. Je crois être le Dieu de la source qui bouillonne à mes côtés ; ce siege revêtu de mousse semble être le trône où la nature m'a permis de monter ; elle veut sans doute que je regne sur des lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraîcheur dans l'air ! Quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élevent autour de moi, & qui semblent per-

ter le sein aride des rochers, pour les couronner ensuite de leurs feuilles ! Le jour commence à se mêler avec les ombres de la nuit ; mais l'ombre s'éleve insensiblement ; on diroit que le voile qui couvroit la nature commence à se replier. Déjà toute une partie du ciel s'éclaire ; les astres qui y sont attachés, pâlissent, & semblent se reculer à l'approche du jour, tandis que du côté du couchant, la nuit étend encore, sous les voûtes des cieux, un voile semé de saphirs ; les étoiles brillantes qui l'éclairent, semblent ranimer tout leur feu pour s'opposer au lever de l'aurore : mais leurs efforts sont vains ; tout l'orient se pare des plus riches couleurs ; la nature annonce son réveil à la terre par la voix de tous les animaux ; un vent paisible frémit doucement entre les feuilles des arbres ; & déjà des cabanes voisines, je vois sortir des torrents de fumée qui annoncent la fuite du repos & le regne du travail. L'étoile de Vénus dispute seule encore à l'Aurore l'empire du matin ; mais contente d'avoir combattu un moment, elle

prévient sa défaite par une fuite lente, qui laisse la victoire indécise. Le triomphe de l'Aurore est rapide : image naturelle du plaisir, rien n'est si brillant que son approche, rien n'est si court que sa durée. Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'étoit parée : le Roi des Astres semble s'élever en ligne droite du sein de la terre ; & ses premiers rayons montent en colonnes vers le ciel ; la tête des montagnes les plus reculées laisse déjà voir la moitié de son globe, qui s'agrandit insensiblement, & qui paroît être composé d'une lumiere tremblante & bleuâtre dans sa circonférence, mais d'un rouge pâle dans son centre. L'astre monte, & commence à former dans sa marche une ligne courbe ; son globe se retrécit, sa lumiere s'épure, & ses rayons, plus prompts & plus ardents vont bientôt sécher, par une chaleur modérée, l'humidité de la terre & les présents de l'Aurore ; les vapeurs douces qu'ils enlevent, forment, en l'air des nuages légers, qui portés sur l'aile de l'inconstance & des zéphyrs, ne laissent pas de former des contrastes régu-

liers dans le vaste tableau des Cieux. Quels objets ! Est-il possible que je sois peut-être le seul en ce moment qui s'en occupe ? Que faut-il donc pour piquer la curiosité des hommes ? Que cherchent-ils dans les Arts ? Une imitation singuliere de la belle nature, répondra-t-on. Mais l'imitation sauroit-elle jamais approcher de l'objet imité ? Quelle manie, de préférer une ressemblance imparfaite, aux beautés finies de l'original ! Examinons cependant si ces reproches sont fondés. Il est vrai que, pour le plaisir que peut donner une perspective riante ou magnifique, l'art n'a rien à proposer à la simple nature ; le plus beau paysage du Titien ne sauroit être comparé à la scene admirable que je vois se passer sous mes yeux. La nature souffle la vie, l'action & la force à tout ce que je vois ; l'art du Peintre ne peut que m'en offrir les images. Le palais du Soleil dans Phaéton tiendroit-il contre le spectacle pompeux dont je viens d'être le témoin ? Non, sans doute, lorsqu'on considere la nature ne composant qu'un corps, dont toutes les parties s'assortissent ; quand on ne détache aucun des orne-

ments de sa parure, l'art soumis rampe devant elle. Infinie dans ses richesses & dans ses graces, elle couvre de honte un rival qui ne cache ses défauts qu'à force d'adresse & d'illusion. Placez un tableau de Raphaël devant un portrait de Macé, vous vous formerez à l'instant une juste idée de la nature & de l'art : c'est dans ce point de vue que je m'étonne toujours, que tant de gens soient si peu sensibles aux spectacles brillants qui se passent tous les jours sous nos yeux. Quoi ! parce qu'ils sont journaliers, ils ne frapperont plus ? Le détail n'en est-il point immense, & le tableau du monde ne souffre-t-il plus d'accidents qui le varient ? Les saisons offrent-elles toujours les mêmes couleurs ? Les jours se ressemblent-ils ? & le Ciel paré de nuages, où le Soleil se joue avec tous ses rayons ; le Ciel assiégé par des montagnes d'eau, où le tonnerre éclate à grand bruit, présente-t-il le même tableau ? Mais ne poussons pas plus loin un raisonnement inutile ; nous préférons la peinture de ces objets aux objets mêmes, & nous avons raison : le goût de *l'imitation est, sans doute, le plus utile don de la sagesse de la nature ; elle a voulu,*

pour la perfection des Arts & des Sciences, que frappés en général de la beauté de ses ouvrages, nous eussions plus de plaisir à les voir imités, qu'à les considérer en eux-mêmes; afin que les charmes que nous goûterions dans nos travaux, fussent pour nous un engagement continuel de les perfectionner, & de ne jamais les interrompre. Car en effet, si nous sentions vivement toute l'harmonie des différents corps de l'Univers, nous n'oserions copier ce que nous ne nous lasserions jamais d'admirer. Mais d'un autre côté, il faut convenir que certains ouvrages de l'art l'emportent sur quelques ouvrages de la nature: on ne me fera jamais concevoir qu'un palais, régulièrement bâti, n'offre rien de plus curieux à voir, qu'un tas de rochers entassés, où le hasard auroit creusé quelques grottes obscures. Un Philosophe préférera peut-être la grotte au palais; mais le luxe même, dont les suites sont si funestes, est admirable en soi. Ce sont l'intelligence & l'invention qui l'ont enfin porté à son comble, comme la dépravation des mœurs en a favorisé l'abus. Si donc la commodité & la symmétrie sont des perfections, il faut convenir qu'elles n'éclatent pas également

dans tous les ouvrages de la nature, comme dans ceux où l'art excelle. Malgré ces réflexions qui peuvent être sensées, il est certain nombre d'esprits qui préferent les beautés nues de la Campagne, aux graces étudiées de nos jardins & de nos terrasses. J'avoue, peut-être à ma honte, que je suis de ce nombre, & que j'ai la sottise de croire qu'assis sur mon rocher, je goûte plus de plaisir que dans le salon le plus délicieux de Paris. Il semble même que je passerois volontiers ma vie dans ce lieu solitaire; la journée n'est pas bien avancée, je verrai si ma Philosophie ne se démentira point. Me voilà donc résolu de dîner dans une des cavités de la montagne: revenu enfin à cette simplicité dont les Poëtes font de si belles descriptions, je trouve l'antre, où je me suis retiré, commode. Le roc entr'ouvert en plusieurs endroits, donne passage à l'eau la plus vive & la plus pure: sa chûte & son murmure me promettent un sommeil tranquille & des songes légers. Non, dans le repas frugal que je vais faire, je ne regretterai point le luxe des Villes. Mais, hélas! je suis seul. Eh, qu'importe? La nature est avec moi;

elle me parle, elle m'éclaire, & cet entretien délicieux me dégoûte déjà du jargon du monde, & de l'insipide douceur de la galanterie. L'ardeur du Soleil est extrême, mais la profondeur de ma grotte me sauve des torrents de feu qu'il lance sur son sommet: les animaux cherchent l'ombre des arbres, & passent, dans le repos, des moments où les herbes brûlantes n'ont plus la même saveur. Je suis donc à moi, je crois même sentir renaître au fond de mon cœur cette paix, compagne de l'innocence, dont je commençois à perdre le souvenir. Mes livres me suivront dans ma retraite, ils m'empêcheront de rompre entiérement commerce avec les hommes. Je les verrai penser, raisonner & agir; mais sans rien perdre de tout ce qui pourroit m'être utile dans leur commerce, je n'appercevrai plus heureusement que leurs images. Incapables de me nuire, j'oserai sonder la profondeur de leur ame, & porter le flambeau dans ce labyrinthe ténébreux où ils égarent notre raison. Sorti du tourbillon où ils errent sans cesse au gré de leurs passions effrénées, je ne serai que spectateur de leurs manœu-

vres ; on ne pourra jamais m'accuser d'en être le complice. Il me sera donc permis ici d'être vertueux : il me sera permis de le paroître. Je pourrai dégager mon esprit de ce goût frivole que les femmes m'ont donné. Je sentirai donc renaître la force de ma raison, & le feu de mon imagination. Vérité immortelle, j'oserai te suivre ! j'oserai t'entendre & t'adorer ! La flatterie ou l'ambition ne forceront jamais ma bouche à te déguiser, & mes yeux ne verront plus les lâches qui te trahissent ! Enfant terrible de l'oisiveté & du plaisir, Amour, tu fuiras loin de moi, ou tu n'y paroîtras que désarmé. Oui, par l'estime, tu fixeras désormais mon choix ; je serai libre au milieu des chaînes dont tu m'auras chargé : tendre sans ostentation, fidele sans efforts, ingénu sans art, vertueux sans masque, je ne sentirai que les peines d'une absence courte, qui seront changées dans peu en autant de plaisirs. Sois cruel dans les Villes, exige un esclavage servile, foule sous tes pieds la fortune, ou donne-lui à ton gré des ailes. Perds les uns, & fais sortir les autres de la poussiere : sois esclave par ambi-

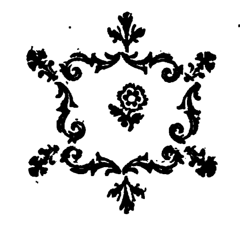
tion, & tyran par nature : monte jusque sur le trône, gouverne le monde, fais pencher la balance de Thémis ; donne le glaive à Mars, l'olive à la paix. Sois en même temps le plus foible, le plus puéril de tous les êtres, & d'une main répands des feuilles de roses, tandis que de l'autre tu feras gronder le feu du ciel. Tranquille dans mon rocher, je verrai le théatre immense où tu t'exerces, & je me ferai un amusement de l'affaire sérieuse des hommes. Non, l'ennui ne me suivra point ; l'amour-propre me défend de le penser. Déjà un autre tableau vient amuser mes yeux, le Soleil se retire, la fraîcheur renaît, une lumiere plus douce, mais plus foible, éclaire la tête des arbres, & l'ombre descend insensiblement vers leurs tiges. Je ne sais quel baume charmant se distille dans les airs : il semble que la volupté vient de dénouer ses beaux cheveux, & de répandre les odeurs charmantes dont elle les parfume. La douceur des plaisirs se respire avec l'air, elle suit toujours l'innocence & la Philosophie. Ah ! c'en est fait : je demeure éternellement dans ce lieu, tout concourt à

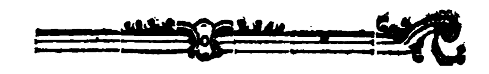
m'y fixer. *Cette bergere qui vient de me faire, en ramenant son troupeau, une révérence si naturelle & si profonde, amusera mon cœur, quand mes livres fatigueront mon esprit.* Mais quel est le carrosse qui traverse la plaine ? Je crois le connoître. Les armes, la livrée, tout enfin me donne la curiosité de le voir de plus près ; il s'avance vers moi. Dieu ! c'est Thémire, oui Thémire, la plus aimable de toutes les femmes ; c'est elle-même : elle me reconnoît, elle m'appelle. Quel souper ce soir nous ferons ensemble à Paris ! adieu, mon rocher ! adieu, ma bergère ! adieu, mes prés, mes fontaines ! vous pouvez amuser un cœur qui n'a point de passions ; mais j'aime mieux renoncer à vos délices, que d'étouffer le goût qui m'entraîne. Et d'ailleurs je crois que la vie champêtre, si elle dure plus de huit jours, n'est belle qu'en peinture.

Au reste, je ne suis pas le seul qui ait habité le rocher dont je viens de faire la description. Une cassette que j'ai trouvée dans le fond de la grotte, m'apprend qu'un sage avoit choisi la même solitude. Ce trésor n'est pas de ceux dont

on

on fait le plus de cas dans ce siecle. Ce n'est pas de l'or, c'est de l'esprit. Les deux Odes Anacréontiques intitulées l'*Amour & les Nymphes*; & l'*Amour Papillon*, insérées dans les Poésies fugitives, *pag.* 118. & 120 *de la premiere Partie*, sont les petites pieces que je choisis au hasard ; on y trouvera plus de naturel & de naïveté, que de justesse & de travail.





DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Par l'Auteur, le jour de sa réception, à la place de M. l'Abbé Gédoin.

MESSIEURS,

C'EST au besoin mutuel que les hommes ont de s'éclairer, qu'il faut rapporter l'établissement de toutes les Sociétés Littéraires; & c'est au sage établissement de ces mêmes Sociétés, qu'on doit fixer dans toutes les Nations l'époque la plus certaine des progrès de l'esprit humain. Le Lycée & le Portique furent dans la Grece les berceaux de la Philosophie & de l'Eloquence. Les Académies de la Grece devinrent les écoles des Romains.

Personne n'ignore que les Lettres florissantes, sous le regne d'Auguste, languirent bien-

tôt après lui ſous l'oppreſſion de la tyrannie ; & périrent enfin dans les ſecouſſes violentes qui ébranlerent l'Empire Romain. Les Arts ne triomphent que dans les temps de proſpérités ; & les talents endormis dans le ſein de la nature, ne s'éveillent preſque jamais qu'à la voix des Princes bienfaiſants ; maximes confirmées par l'hiſtoire de tous les Peuples, & en particulier par celle des François. On ſait que Charlemagne ranima les ſciences & les Arts aſſoupis depuis long-temps ; mais à ſa mort, leur ſommeil léthargique recommença, & ne fut interrompu qu'après la priſe de Conſtantinople. Alors les Savants de la Grece, chaſſés par Mahomet II, chercherent un aſyle en Italie. Inſenſiblement les ténebres de la barbarie ſe diſſiperent, & le bon goût, rendu à l'Europe, commença à effacer les traces profondes de l'ancienne domination des Goths.

L'Italie marqua la premiere, avec éclat, le moment de la renaiſſance des Arts ; elle enfanta preſque à la fois des Philoſophes, des Hiſtoriens, des Poëtes, des Peintres, des

Sculpteurs & passa rapidement des commencements aux progrès, & des progrès à la perfection.

Alors les Grands d'Italie, pour étendre la gloire naissante des Lettres, ouvrirent leurs Palais aux talents, & fonderent un grand nombre d'Académies, dont les plus célebres fleurissent encore aujourd'hui. Les Arts qui s'étendirent par degré dans l'Europe, devoient naturellement se répandre dans la France; mais le moment de son triomphe n'étoit pas encore arrivé. François I mérita le titre de Restaurateur des Lettres. Marot, sous son regne, réforma la Poésie; mais cette brillante aurore annonçoit en vain un siecle plus éclairé. Le génie Francois demeura renfermé dans le cercle étroit des Ballades & des Rondeaux, tandis que l'Italie & le Portugal enfantoient des Poëtes épiques. L'ignorance étoit alors un titre de noblesse; nous ne connoissions d'autre gloire que celle de vaincre nos ennemis; nous ignorions encore le noble avantage d'instruire nos concitoyens.

Enfin le voile qui enveloppoit la France

ſe déchira. Le même ſiecle produiſit un Philoſophe qui enſeigna au monde à raiſonner ; un Miniſtre qui apprit aux Rois à connoître leur puiſſance ; un Poëte qui nous découvrit les reſſorts des grandes paſſions, & l'art de faire parler les grands Hommes

Le cardinal de Richelieu, dont le coup-d'œil étoit ſi prompt & ſi ſûr, jugea que l'âge brillant de la France alloit commencer. Il meſura d'un ſeul regard la carriere immenſe que Deſcartes feroit parcourir à l'eſprit humain, & l'eſpace que rempliroit le génie du grand Corneille. Perſuadé que les eſprits inventeurs n'éclairent que rapidement leur ſiecle, & que ſouvent ils laiſſent après eux autant de ténebres qu'ils en avoient diſſipé, il réſolut de jeter les fondements d'une Compagnie, où le ſavoir & le goût, les connoiſſances & les talents fuſſent raſſemblés ; où dans une égalité parfaite, les gens du monde s'inſtruiſiſſent avec les Savants, & les Savants ſe poliſſent avec les gens du monde. Il comprit que cette union aſſureroit de la gloire aux Grands, de la protection aux Ecrivains, &

favoriseroit également la culture des Arts, & le progrès de la politesse des mœurs. Il imagina sagement, que le desir d'être admis dans un corps si respectable, exciteroit autant d'émulation pour la vertu que pour la gloire ; & qu'enfin l'Académie Françoise, en adoptant dans la suite d'autres Sociétés Littéraires, opposeroit une barriere impénétrable à l'ignorance & au mauvais goût. Le succès répondit aux vues du grand Armand. Le Temple des Muses s'éleva sous les yeux de son Fondateur ; & l'émulation qui développe & perfectionne les talents, se réveilla de toutes parts. La profession des Lettres devint honorable. Racan, ce fameux Disciple de Malherbe, s'illustra, en ajoutant aux titres de sa Maison le titre d'Académicien.

Bientôt après on vit le grand Condé combattre & écrire comme César. La Rochefoucauld, Bussi, Saint-Evremont acheverent enfin de convaincre les gens de qualité, que ce n'est pas le titre d'Auteur, mais la maniere de l'acquérir, qui peut les déshonorer ; que rougir d'écrire, c'est rougir

de penser, c'est être honteux d'éclairer son siecle.

Le préjugé qui condamnoit les femmes à l'ignorance, fut enfin détruit. La Suze, la Sabliere, la Fayette, Sévigné, Villedieu, Déshoulieres apprirent à leur sexe que les connoissances ne nuisent point aux graces, que souvent elles y ajoutent; & que s'il est toujours avantageux d'avoir de l'esprit, il n'est jamais ridicule de le cultiver.

C'est par cette communication réciproque des gens du monde & des gens de Lettres, par cet échange continuel des agréments & des connoissances, que la Langue Françoise parvint à ce degré d'élégance, de pureté & de force où la porterent bientôt les Bossuet, les Despréaux, les Racine & les Fléchier. Marquer les progrès de l'esprit sous le regne passé, c'est faire l'Histoire de l'Académie Françoise.

LOUIS XIV, ce monarque à qui le Ciel, par une faveur presque unique, avoit donné dans tous les états & dans toutes les professions, de grands Hommes pour sujets, démêla

bientôt les causes du rétablissement du goût; il en rapporta l'origine à l'Académie Françoise, & en l'honorant de sa protection il voulut que l'éclat de la récompense marquât l'importance du service. Ce grand Prince n'ignoroit pas que les mœurs s'adoucissent à mesure que les esprits s'éclairent. Ainsi, MESSIEURS, quand il vous ouvrit son Palais, quand il vous reçut au pied du Trône, il attendit de l'exemple de vos vertus, autant d'avantages pour la société, que vos ouvrages en avoient procuré à l'empire des Lettres. Il recueillit le fruit de ses espérances. L'Académie Françoise, dès son établissement, avoit prouvé dans l'examen du Cid, qu'on peut juger un Ouvrage avec sévérité, sans manquer d'égard pour la personne de l'Auteur; la différence de la critique & de la satire est marquée si clairement dans cet examen rigoureux, que la probité désormais ne peut plus les confondre.

Ne semble-t-il pas, MESSIEURS, à la sagesse de vos jugements, que votre second Protecteur, ce Chef si respectable de la Justice, vous ait laissé en partage l'esprit d'équité & de

modération ? Héritiers de cet esprit, vous le communiquez à tous ceux que vous daignez adopter. Le Juvenal du siecle passé apprit parmi vous à tempérer l'amertume de son style. Le hardi critique d'Homere donna à la Muse de notre siecle des leçons de politesse qu'il auroit dû recevoir d'elle. Ainsi, MESSIEURS, vous êtes tout à la fois les modeles des Ecrivains estimables, & l'exemple des bons Citoyens.

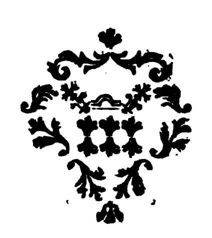
Ce double éloge vous rappelle nécessairement le souvenir de l'illustre Académicien, à qui j'ai l'honneur de succéder. Homme de Lettres & homme du monde, il avoit partagé sa vie entre les travaux de l'étude & les douceurs de l'amitié. Admirateur des Grecs & des Romains, il en devint l'heureux interprete; ses traductions ressemblent aux belles copies de l'antiquité, qui font revivre dans un travail moderne, le feu & l'esprit de l'original ancien. Sensible aux agréments de la Société, M. l'Abbé Gédoin porta & conserva dans le monde un cœur droit, une ame simple; & par un contraste assez rare,

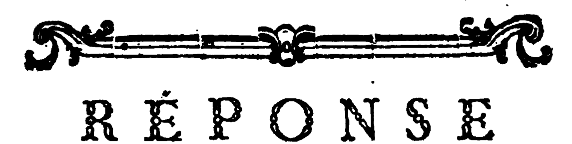
il unit à la chaleur la plus vive dans les contestations, un fonds inépuisable de bonté & de douceur. On a besoin, pour louer les hommes vulgaires, d'emprunter les ornements de l'Eloquence ; la simplicité des faits suffit à l'éloge du vrai mérite. M. l'Abbé Gédoin rendit des services aussi importants à la République des Lettres, que ses ancêtres en avoient rendu à l'Etat dans les emplois du Ministere & de la Guerre, pendant l'espace de plus de trois siecles. Il eut des amis à qui il fut fidele ; il en est regretté ; leurs larmes sinceres honorent plus sa mémoire qu'un vain tribut de louanges.

Vous m'avez choisi, MESSIEURS, pour succéder à cet homme célebre ; puissé-je un jour répondre à vos vues ! Je sais qu'en m'associant à votre gloire, vous avez moins prétendu couronner mes foibles talents, que les encourager. Ma jeunesse qui me rend plus capable de profiter de vos leçons, loin de me nuire, a parlé en ma faveur. Vous vouliez sans doute faire asseoir parmi vous, dans le même jour, un des Maîtres de la Langue

Françoise *, & adopter un éleve. Je pénetre vos intentions ; vous marquez, par vos bienfaits, les tributs que vous exigez de ma reconnoissance; je connois déjà le genre d'ouvrage auquel vous me destinez ; je vois le Héros que je dois célébrer ; vos vœux seront remplis : recevez mes engagements, daignez les porter au pied du Trône de votre auguste Protecteur. Oui, MESSIEURS, à votre exemple, je consacre dès aujourd'hui toutes mes veilles, tous mes travaux, au Défenseur des Rois, au Pere du peuple, au Héros de la guerre, à l'Ange de la paix.

* M. l'Abbé Girard.





RÉPONSE

*De l'*AUTEUR *au Discours de Réception de M.* DUCLOS.

MONSIEUR,

JE ne dois point au caprice du ſort l'honneur de préſider à cette Aſſemblée ; l'Académie Françoiſe a voulu confier à vos amis le ſoin de vous marquer ſon eſtime. Elle auroit choiſi entre eux, pour parler en ſon nom, ſi elle n'eût été ſenſible qu'à ſa gloire, un homme dont les talents ſont connus, dont les ſuccès ſont aſſurés, & qui, né à la Cour, pourroit négliger les Lettres, s'il avoit moins d'eſprit, & leur donner un nouvel éclat, s'il étoit moins modeſte.

En me réſervant l'honneur de vous recevoir dans ſon ſein, l'Académie, MONSIEUR, n'a point conſulté mes forces ; elle ne s'eſt ſouvenue que de mes ſentiments ; elle a en-

visagé comme une récompense de mon zele & de mon respect pour elle, le plaisir que j'aurois de vous couronner à ses yeux, & de mesurer le tribut d'estime qu'elle m'ordonne de vous rendre aux éloges qu'inspire l'amitié.

Ces lieux ont assez retenti des louanges de l'esprit & du génie ; c'est à l'amitié, c'est à ce sentiment respectable que je consacre aujourd'hui mes foibles talents.

Quel heureux moment pour vous & pour moi ! Je n'ai point à craindre de vous trop louer ; vous n'aurez point à rougir de mes louanges : l'éloge d'un ami est toujours exempt de flatterie. L'homme indifférent peut à son gré dissimuler les défauts, exagérer les bonnes qualités, supposer des vertus ; mais l'ami ne suppose rien dans son ami, il sent tout ce qu'il exprime ; & s'il se trompe quelquefois sur l'étendue du mérite, il ignore toujours qu'il se soit trompé. Plus il est sensible, plus il est susceptible de prévention ; l'illusion qui le séduit, le charme en même temps qu'elle l'égare.

C'eſt pour me défendre, autant qu'il eſt en moi, d'une illuſion ſi flatteuſe, que j'éviterai de m'étendre ſur le ſuccès de vos différents Ouvrages. Ce n'eſt point à votre ami à vous dire que l'eſprit qui y regne eſt un eſprit de lumiere & de feu qui vole rapidement à ſon but, qui dévore tous les obſtacles, diſſipe toutes les ténebres, & ne néglige quelquefois de s'arrêter ſur les divers accidents qui précedent, accompagnent ou ſuivent les objets, que pour préſenter plus vivement les objets mêmes. Il n'eſt permis qu'à des Juges ſans prévention d'apprécier la noble hardieſſe d'un Ecrivain qui s'écarte des routes communes, non par ſingularité; mais parce que ſon génie lui en ouvre de nouvelles; qui attaque avec force l'empire injuſte des préjugés, & reſpecte avec ſoumiſſion toutes les loix de l'autorité légitime.

Je laiſſe à vos juſtes admirateurs le ſoin d'applaudir à votre eſprit; mon devoir eſt de parler de votre cœur, de développer, de faire encore mieux connoître cette partie de vous-même, ſi intéreſſante pour nous, & ſans

laquelle, en vous décernant la couronne du talent & de l'esprit, nous aurions gémi de ne pouvoir vous accorder le prix de notre estime.

Je dois rappeller, pour la gloire des Lettres, ce temps à peine écoulé, où l'honneur d'être assis parmi nous excita l'ambition d'une foule de concurrents estimables. Le Public & l'Académie même partagés entre un Ecrivain célebre, & un homme qui joint au mérite littéraire l'avantage d'être utile à l'Etat, s'occupoient sans cesse des deux rivaux, défendoient avec chaleur leurs intérêts, & attendoient avec une impatience mêlée de crainte, le moment marqué pour le triomphe. Jamais victoire ne fut mieux disputée; jamais au milieu des sollicitations les plus puissantes, la liberté de l'Académie, si nécessaire au bien des Lettres, & le plus grand des bienfaits de notre auguste Protecteur, ne se conserva si pleine & si entiere; jamais deux émules ne s'estimerent de si bonne foi, & ne se firent la guerre avec tant de probité. Ils combattoient sans crainte, persuadés que le vainqueur deviendroit l'ami le plus zélé de son

rival, au moment qu'il feroit nommé son Juge.

L'événement justifia cette confiance réciproque; l'un & l'autre partis se réunirent; les suffrages se confondirent pour être unanimes; & les Juges cesserent d'être partagés entre les deux concurrents, dès qu'ils eurent deux couronnes à leur offrir.

Vous ne devez pas regretter, MONSIEUR, de n'avoir pu solliciter vous-même une place que nous vous destinions depuis long-temps. Vos amis, pendant votre absence, ont achevé de lever le voile qui déroboit vos vertus; ils ont révélé ces secrets de l'honnête homme, ces actions généreuses faites sans ostentation, & toujours cachées avec soin; ils ont mis dans le plus grand jour cette noblesse de sentiments, cette simplicité de mœurs, ce fonds de franchise & de probité qui déconcerte souvent la dissimulation, & attire toujours la confiance.

Pardonnez-moi, MONSIEUR, de m'occuper si long-temps de vous; peut-être un jour, placé où je suis, verrez-vous entrer dans

dans ce ſanctuaire des Muſes un ami ; vous ſentirez alors combien il eſt doux de pouvoir le louer publiquement ; & combien il eſt difficile d'abréger ſon éloge.

Je n'ajouterai rien au portrait que vous venez de faire de votre célebre Prédéceſſeur ; vous avez ſaiſi tous les traits qui peignent ſon eſprit, qui caractériſent ſes Ouvrages ; & je les affoiblirois, ſi j'eſſayois de les imiter. Je me contenterai donc de remarquer que M. l'abbé Mongault, dans ſes excellentes Traductions, a ſu aſſervir avec tant d'art la langue Françoiſe au génie de la langue Latine & de la langue Grecque, que les expreſſions ſeules ſont changées, & que l'eſprit de l'original, conſervé tout entier, ſemble avoir repris une nouvelle vie. Hérodien dans ſon Hiſtoire, Cicéron dans ſes Lettres parlent comme des François, & ne ceſſent pas, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, de penſer comme des anciens.

M. l'abbé Mongault eut encore un autre genre de mérite plus rare & plus grand aux yeux de la raiſon. Sévere critique des origi-

naux dont il faisoit de si belles copies, il apperçut des défauts dans l'Orateur Latin, & un grand nombre de fautes dans l'Historien Grec; il osa les relever avec une hardiesse presque sans exemple. Sans doute la supériorité de son esprit pouvoit seule l'empêcher de tomber dans cette espece d'idolâtrie si commune aux Traducteurs.

Venez, MONSIEUR, nous consoler de la perte d'un Ecrivain si estimable; nous sommes en droit d'attendre de vous les mêmes secours. Comme lui, vous appartenez à une Colonie si florissante, qui, sortie autrefois du sein de l'Académie Françoise, nous rend par reconnoissance les trésors de lumiere qu'elle reçut autrefois de nous. Venez nous faire part des richesses qu'elle découvre tous les jours, & portez-lui en échange ces principes de goût, ces finesses de l'art d'écrire qui font l'objet de nos recherches.

Vous verrez régner dans nos Assemblées l'égalité la plus parfaite, malgré la différence des conditions; la docilité la plus grande, malgré la supériorité des lumieres; la con-

corde au milieu des talents, & l'union entre ses rivaux.

Vous verrez l'Académie toujours équitable, ne mépriser dans ses plus cruels ennemis, que l'injustice de leur prévention, & louer, même de bonne foi, les dons précieux de l'esprit dont ils abusent contre elle.

Vous verrez enfin, dans ce Temple des Muses, les vertus exciter autant d'émulation que les talents. Oui, MONSIEUR, l'estime d'un Roi Protecteur des Arts, les bontés d'un Monarque Pere de son Peuple sont pour l'Académie Françoise des motifs d'ambition plus puissants que les applaudissements de l'Univers, & les louanges de la postérité. Admis au pied du Trône, vous bénirez avec nous le regne de la Justice; vous célébrerez les succès de la guerre, sans perdre de vue les avantages de la paix. L'encens de la flatterie ne fume point devant notre Maître; le Roi méprise la louange; il n'aime que l'expression du sentiment. Que nous sommes heureux! En ne disant que la vérité, nous faisons l'éloge de son regne.

Bientôt son Palais va retentir de nos chants ; bientôt un Fils digne de lui, un Prince, l'espérance des François, qui au sortir de l'enfance connoissoit déjà la probité, & l'honoroit de ses éloges, va s'unir au pied des Autels à une Princesse illustre, qui ne doit qu'à ses vertus le bruit de sa renommée. Bientôt ces deux augustes Epoux vont former des liens respectables qui assurent la gloire du Trône & la félicité des Peuples.

Que leurs nœuds sacrés soient éternels ! que leur bonheur surpasse leur espérance, & égale l'ardeur de nos vœux ! Une semblable union annonce à la postérité la plus reculée, des Princes justes ; aux ennemis de la France, des Vainqueurs généreux, & des Arbitres à l'Europe.





COMPLIMENTS

Faits à Versailles, le 13 avril 1747,

PAR L'AUTEUR, Directeur de l'Académie Françoise, à l'occasion de la mort de la Reine de Pologne.

AU ROI.

SIRE,

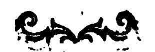
TOUS vos Sujets, & même vos ennemis, admirent dans VOTRE MAJESTÉ le grand Roi, le vainqueur généreux, & le protecteur de la Justice. Permettez, SIRE, à l'Académie Françoise, toujours occupée de votre gloire, d'admirer sur le Trône un Monarque tendre & compatissant, qui essuie les larmes de sa Famille auguste, qui calme & partage sa douleur, & à qui les liens du sang & les nœuds de l'amitié sont aussi chers que les

droits de ſa Couronne. Un Héros n'illuſtre que ſon ſiecle ; un Roi ſenſible fait honneur à l'humanité.

A LA REINE.

MADAME,

NOUS n'oſons exprimer à VOTRE MAJESTÉ les ſentiments dont nous ſommes pénétrés ; un mot peut faire couler de nouvelles larmes. Jugez, MADAME, combien l'Académie Françoiſe eſt touchée de vos regrets par la crainte qu'elle a d'en rappeller la cauſe. Qu'un zele ſi pur, que des hommages ſi ſinceres puiſſent conſoler VOTRE MAJESTÉ ! Quelque juſte que ſoit votre douleur, nous ferions nos efforts pour la calmer, ſi nous ne ſavions pas que le courage eſt inſéparable de la vertu.



A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

SI nos vœux sont remplis, vous ne verrez plus l'Académie Françoise vous offrir le tribut de sa douleur. Nous espérons, MONSEIGNEUR, ne paroître à l'avenir devant vous qu'animés par la joie, ou conduits par la reconnoissance. Que ne devons-nous pas attendre de vos bienfaits? Vous accordez aux beaux Arts, en les cultivant vous-même, la protection la plus glorieuse & la plus utile.

A MADAME LA DAUPHINE.

MADAME,

LES nœuds sacrés que vous venez de former avec un Prince, l'amour des François, vous

rendent propres tous ses sentiments. Vous partagez aujourd'hui ses regrets ; puissiez-vous à l'avenir ne ressentir que son bonheur ! Que sa félicité, MADAME, soit toujours votre ouvrage, comme elle est la source de nos espérances ! La vertu que vous rendez aimable, vous donne des droits éternels sur son cœur, & vous assure à jamais de nos hommages

COMPLIMENT

FAIT au ROI à son retour de l'armée, le 28 Septembre 1747.

SIRE,

LES succès rapides n'ont acquis aux princes les plus heureux, que le titre de Conquérant ; les obstacles vaincus de toutes parts vous ont mérité celui de Héros ; & votre amour constant pour la paix, au milieu des prospérités de la guerre, vous assure à jamais les noms de Sage & de Pere de la Patrie.

FIN.

PIECES

ADRESSÉES

A M. LE C. DE B*****



ÉPITRE A SON EXCELLENCE* M. L'ABBÉ C. DE B*****

Sur la conduite respective de la France & de l'Angleterre.

Vous en qui la candeur, la foi, la vérité,
Des mœurs de la nature ont la simplicité,
Ministre citoyen, vertueux Politique,
B*****, cet art profond où votre ame s'applique
N'est donc point l'art de feindre & de dissimuler,
D'engager sa parole & de la violer,
D'ébranler d'un état les fondements paisibles,
De tendre aux souverains des pieges invisibles,
Et de leur présenter, pleine d'un doux poison,
La coupe du mensonge & de la trahison?

D'un fourbe ambitieux tel est l'affreux manege:
Des plus saintes des loix infracteur sacrilege,

(*) M. le C. de B***** étoit alors Ambassadeur auprès de leurs Majestés Impériales.

Ou de ruse ou de force, il veut tout asservir,
Le crime est sa vertu dès qu'il peut le servir.

C'est cette ambition tyrannique & fatale,
Qui de la politique inventa le dédale.
Elle avoit tout à craindre en osant éclater;
Pour subjuguer le monde il fallut le flatter:
Des traits de la Justice on colora l'injure;
A l'ombre des serments s'éleva le parjure;
La trahison suivit la foiblesse & la peur,
Et cacha son poignard sous un voile trompeur.

Mais s'il est une intrigue obscure & tortueuse,
Il est une sagesse & noble & vertueuse,
Fille de la Justice & mere de la Paix,
Son trône est entouré des heureux qu'elle a faits.
Elle se montre aux Rois, telle qu'aux jours d'Astrée,
Sur la terre encor pure elle fit son entrée,
Ses traits d'un faux éclat ne sont point revêtus;
Elle est nue sans art, comme il sied aux vertus.
Qu'auroit-elle à cacher? Sa bonté généreuse
Ne desire plus rien, quand la terre est heureuse.
L'honneur & l'équité, la concorde & l'amour
Soutiennent sa couronne, & composent sa Cour.
Que dans son sanctuaire on pénetre à toute heure;
Un soleil sans nuage éclaire sa demeure:
Ses oracles sacrés n'ont rien de captieux,
Et leur livre est sans cesse ouvert à tous les yeux.

Du Roi que vous ſervez telle eſt la politique.
Il ne demande en vous qu'un ſage véridique :
Montrez dans tout leur jour les vertus de ſon cœur,
B*****, à l'artifice oppoſez la candeur.
C'eſt à nos ennemis à chercher les ténebres.
Mais déjà leurs complots ne ſont que trop célebres.
L'Anglois a dit (a) : « Les mers bornent mon horizon ;
» Leurs bords ſont mes remparts ; mais ils ſont ma
» priſon.
» L'Europe a beau changer de face & de fortune,
» Tourbillon ſéparé de la ſphere commune,
» D'un feu ſéditieux conſumé vainement,
» En ſerai-je moi ſeul la proie & l'aliment ?
» Répandons en dehors ce feu qui me dévore :
» Hâtons-nous d'aſſervir l'Océan libre encore ;
» Et qu'un monde nouveau, par moi ſeul dominé,
» Se joigne aux bords étroits où je ſuis confiné. »

A ces mots, les deux mers ſe couvrent de ſes
voiles.
Ses peuples vont chercher de nouvelles étoiles ;
Et ſon vaſte commerce, à peine encor naiſſant,
Vole d'un monde à l'autre, & revient floriſſant.

Le Portugal heureux & l'Eſpagne opulente
Promenoient ſur les mers leur fortune indolente.

(a) On remonte ici aux temps de Henri VIII & de la Reine Eliſabeth.

Sans desirs, sans besoins & sans activité,
Du fruit de leurs travaux Londre avoit hérité.
De ses fers échappé, le Batave intrépide
Avoit prix dans la Paix un essor plus rapide;
Du luxe de l'Europe agile messager,
Son regne fut brillant; mais il fut passager.
L'ambitieux Anglois ne veut point de partage.
Ce rival à ses yeux est fait pour l'esclavage:
Il l'attaque, il le presse, il veut le mettre aux fers;
Il est vaincu lui-même, il est chassé des mers;
Il flatte le vainqueur, l'appaise, le désarme.
Le Batave en ses mains se livre sans alarme,
D'un Roi qui l'a vengé (*b*) se détache pour lui;
L'Anglois au poids de l'or lui vend un foible appui;
Et sous le nom d'ami s'en faisant un esclave,
L'abaisse, l'affoiblit, le dépouille & le brave.

Cependant le François, par l'Anglois dédaigné,
Alarme, en s'élevant, son orgueil indigné.
Peuple doux & léger, mais courageux, docile;
Inventeur négligent, imitateur habile;
Demain profond dans l'art qu'il effleure aujourd'hui,
Il laisse, en se jouant, ses maîtres après lui.

Industrieux François, remplis tes destinées.
Les mers, pour recevoir tes poupes fortunées,

(*b*) Louis XIV.

Embrassent tes Etats, te présentent leur sein :
Leur rivage à tes pieds s'arrondit en bassin.
Tes fleuves nourriciers, la Loire vagabonde,
La rapide Charente, & la vaste Gironde,
La Seine aux flots d'argent, le Rhône impétueux
Attendent des deux mers les tributs somptueux.
Le Pin (*c*) cherche ta voile, & des monts se détache ;
Le chêne, pour voguer, vient s'offrir sous ta hache ;
Le fer, né sous tes pas, dans tes forges coulé,
Prêt à vomir la foudre, en cylindre est moulé ;
Une écorce légère, au défaut de la soie,
Se replie en cordage, en voile se déploie ;
Le sapin te prodigue un bitume onctueux ;
Rien ne manque à tes arts, tout seconde tes vœux.
L'aurore & le Couchant appellent tes Pilotes :
Ils partent ; & bientôt le retour de tes flottes
Etale les tributs de Smyrne & de Tunquin,
Les fruits de l'Amérique & l'or de l'Africain.
Les baumes, les parfums de la fertile Asie,
Et du grain de Moca l'odorante ambrosie,
Et l'azur d'une plante (*d*), & le miel d'un roseau (*e*) ;
Et du ver Indien (*f*) le précieux réseau,

(*c*) Les Pyrénées peuvent fournir à la France des mâts & des bois de construction aussi beaux & peut-être meilleurs que ceux du Nord.

(*d*) L'indigo.

(*e*) Le sucre.

(*f*) Le ver à soie.

Et ce riche duvet (*g*) qu'une main délicate
File sous les palmiers de Golconde & Surate,
Dans tes ports enrichis attirent tes rivaux;
Pour toi nouveaux trésors, pour eux besoins nou-
veaux.

L'envie en frémissant s'éveille à ce spectacle.
Peuples jaloux, pourquoi, sans trouble & sans obs-
tacle;
Par les mêmes travaux ne pas vous signaler?
L'heureux François n'oppose, à qui veut l'égaler;
Que l'émulation, la valeur, l'industrie,
Les talents & les arts enfants de sa patrie.

L'Anglois, tyran des mers, sûr de son ascendant;
Prétend seul de Neptune usurper le trident.
Il s'est déjà soumis de contrée en contrée,
Les plus riches climats de l'Inde hyperborée;
Et ces bords, tant de fois usurpés & repris,
Sont pour lui de la Paix & le gage & le prix (*h*).
Des colonnes d'Hercule au détroit du Bosphore,
Et des glaces d'Hudson jusqu'aux sables du More,
Ses vaisseaux dans leur course embrassent l'univers;
Mais pour lui nos succès sont autant de revers.
D'une rivalité paisible & généreuse,
Il craint de hasarder l'épreuve dangereuse.

(*g*) Le Coton.
(*h*) La Paix d'Utrecht.

Stairs (*i*) ſemble s'écrier du bord de ſon tombeau :
» Citoyen, de la guerre allumez le flambeau ;
» Des rivaux de la France aiguillonnez la haine ;
» Mais ne vous flattez point de l'eſpérance vaine,
» De vaincre en ces climats un ennemi puiſſant,
» Qui peut vous accabler, même en s'affoibliſſant.
» Achetez, s'il le faut, des bras qui le détruiſent :
» Contre vos alliés, que ſes efforts s'épuiſent.
» Mais vous, ſans plus chercher dans des combats douteux,
» Une gloire ſanglante ou des revers honteux,
» Portez loin de ces bords vos forces réunies :
» Submergez ſes vaiſſeaux, brûlez ſes Colonies.
» C'eſt là que dans ſa ſource il faut aller tarir
» Ce commerce fécond qu'il ne peut ſecourir.
» Qu'on nomme vos exploits conquêtes ou rapines ;
» Allez de ſa puiſſance attaquer les racines,
» Et vous verrez bientôt ſe flétrir de langueur,
» Cet arbre dont la ſeve entretient la vigueur.

Londres grave en airain ces leçons dans ſes faſtes ;
Tout ſemble conſpirer à des projets ſi vaſtes.
L'Europe eſt embraſée, & l'Empire François,
Vainqueur, mais accablé de pénibles ſuccès,

(*i*) Le ſyſtême de milord Stairs eſt connu de toute l'Europe. Sa plus grande frayeur étoit que la France eût une marine. Les Anglois, diſoit-il, doivent l'écraſer à quelque prix que ce ſoit, dès qu'ils la verront s'élever.

Entouré d'ennemis, consume dans la guerre;
Et son or & son sang répandus sur la terre (*k*).
Les vainqueurs, les vaincus, dans ce triste univers,
Tout gémit; & l'Anglois triomphe sur les mers.

Instruits par le malheur, les peuples se demandent:
» Pour qui coule le sang que les glaives répandent,
» Et pour qui pleurons-nous nos enfants égorgés,
» Nos murs réduits en poudre & nos champs ravagés?
» L'Anglois seul, enrichi de la perte commune,
» Veut sur notre ruine élever sa fortune;
» Mais qui de nous est fait pour être aveuglément
» De son ambition la proie ou l'instrument?
» Des Isles de Colomb aux rivages de l'Ourse,
» Quand le fer destructeur aura marqué sa course;
» Quand nous l'aurons rendu plus fier, plus dangereux,
» En butte à ses complots, serons-nous plus heureux?
» L'un à l'autre il nous vend comme de vils esclaves.
» Il a par les François ruiné les Bataves;
» Pour épuiser la France il arme les Germains,
» Qu'il détruira peut-être un jour par d'autres mains.
» Jadis (*l*) pour l'Acadie il eût livré l'Autriche,
» Toujours prêt à courir au butin le plus riche;

(*k*) Guerre de Bohême.

(*l*) L'Acadie cédée aux Anglois fut une des conditions du Traité d'Utrecht, qui assure la Couronne d'Espagne à la Maison de Bourbon.

» Que ſon intérêt change, il change de parti,
» Et n'offre à qui le ſert qu'un joug appeſanti.
» A ce funeſte joug c'eſt trop livrer nos têtes :
» Qu'il pourſuive lui ſeul ſes injuſtes conquêtes ;
» Et qu'on ne diſe plus que ſon or corrupteur
» Eſt du ſort des Etats l'arbitre & le moteur.

Ainſi l'Europe enfin s'éclaire & ſe dégage.
L'Anglois en vain trois fois la rappelle au carnage :
Trois fois (*m*) vaincu lui-même il fuit en menaçant ;
Et réduit à la Paix (*n*) la ſigne en frémiſſant.

Sur l'Océan calmé les hoſtilités ceſſent ;
L'eſpérance & l'ardeur dans nos Iſles renaiſſent ;
Le commerce effrayé rappelle ſes eſprits :
D'abord foible & timide ; il ſort de ſes débris ;
Pas à pas il s'étend, s'affermit & s'éleve,
Et l'envie auſſi-tôt contre lui ſe ſouleve.
La paix tenoit ce monſtre à ſes pieds enchaîné ;
Mais bientôt de ſes fers il ſort plus effréné.

L'orage qui ſe forme aux bords de l'Acadie,
Menace l'Univers d'un nouvel incendie ;
L'Anglois en l'excitant feint de le conjurer.
Il atteſte la Paix que l'on vient de jurer,
Il l'atteſte, & médite, implacable en ſa haine,
Du Canada ſurpris l'invaſion ſoudaine.

(*m*) A Fontenoy, à Rocoux, à Lawfeld.
(*n*) La Paix d'Aix-la-Chapelle.

Tel étoit ce projet si terrible & si vain,
Dont Shirley parmi nous fomentoit le levain.

Le piege est découvert ; retirez vos arbitres,
Anglois : les attentats sont désormais vos titres.
Qu'on n'examine plus vos droits ni vos desseins.
Ennemis dans la paix, dans la treve assassins,
Vous avez révolté la grossiere droiture
D'un peuple qui n'avoit pour loi que la nature.
Du parti le plus juste il s'est enfin rangé.
Vous osez le proscrire ; il sera trop vengé.
Sa Massue (o) a déjà secondé notre épée,
Et déjà, d'une main dans le meurtre trempée,
Il montre à ses enfants vos cheveux tout souillés
Du sang qui fume encor sur vos fronts dépouillés.

Braddock, ce confident d'une trame perfide,
De vos brigands armés ce redoutable guide,
Les voit périr, succombe, & nous laisse en mourant
D'un complot détesté l'aveu déshonorant.

Honteux, désespéré de ce revers funeste,
Dans toute sa fureur l'Anglois se manifeste,
Semblable à cet esprit du Ciel précipité,
Que l'Homere de Londre a si-bien imité ;
Son orgueil confondu s'endurcit à la honte,
Et de rage écumant, mord le frein qui le dompte.

(o) Les Sauvages l'appellent *casse-tête*.

Qu'est devenu ce Peuple autrefois vertueux ?
Son courage étoit noble autant qu'impétueux ;
L'équitable François l'admiroit sans le craindre :
Ses guerriers expirants nous forçoient à les plaindre.
Anglois, vous fûtes grands dans vos malheurs passés,
De notre estime enfin vous êtes-vous lassés ?
Où sont les sentiments que vous nous inspirâtes ?
Héros à Fontenoy, sur les mers vils Pirates,
Pour courir au pillage avec impunité,
Vous joignez la bassesse à l'infidélité ;
Vous nous criez, *la Paix*, & nous livrez la guerre !
Lâcheté jusqu'à vous inconnue à la terre :
Vous nous tendez les bras, vers vous nous accourons ;
Et vous nous trahissez quand nous vous secourons !

Mais d'un Peuple effréné ces horreurs sont l'ouvrage.
En soupçonner son Roi, c'est lui faire un outrage.
Roi d'Albion, Louis n'en appelle qu'à toi (*p*) :
Il en est temps encor, juge & prononce en Roi ;
Sois complice ou vengeur, autorise ou répare,
Choisis... son choix est fait, & Fox (*q*) nous le déclare.

(*p*) Réquisition du Roi.
(*q*) Réponse du Ministre d'Angleterre.

Louis, ta gloire enfin n'a plus à balancer,
Et l'offense impunie invite à t'offenser.
Venge ton Pavillon, venge ton Diadême.

O France! quels trésors n'a-tu pas en toi-même?
Que Londre a peu connu ta force & tes moyens!
L'honneur sous un Monarque a fait des Citoyens.

Ame de nos Conseils, ô puissante harmonie!
De l'Etat dans tes mains la force est réunie.
Tout n'a qu'un mouvement, qu'un centre, qu'une loi.
La France est un grand corps, dont le cœur est son Roi.
Mais quel trouble imprévu s'éleve au sein de Londre?
Louis, dans ses projets tu viens de la confondre.
Si l'Autriche & la France ont dû se balancer,
S'affoiblir tour à tour, tour à tour s'abaisser;
C'étoit pour s'affermir dans un juste équilibre,
Et rendre en s'unissant, le monde heureux & libre.
Aux desseins de Henri Louis a satisfait;
Il a fait ce qu'Armand dans ce siecle auroit fait.

France, Autriche, vos noms enlacés par la Gloire,
Enchaînés par la paix se suivront dans l'histoire,
D'une sainte union symboles révérés,
Et du bonheur public présages assurés,
Ces noms en traits de flamme ornent le frontispice

Du Temple de Janus (r) fermé sous leur auspice.

Reine, l'amour du monde & l'exemple des Rois,
De Louis triomphant digne émule autrefois,
De Louis désarmé plus digne amie encore,
Le François t'admira ; désormais, il t'adore.
Les sujets de Louis sont devenus les tiens.
Tes Peuples à leur tour sont au nombre des siens.
Leur amour pour leurs Rois vient de former leur chaîne.
Ils furent ennemis sans connoître la haine ;
Ils sont rivaux encor de gloire & de vertu,
Et s'aiment en Héros, comme ils ont combattu.

Rois amis des mortels, tranquilles Républiques,
C'est pour vous que sont faits nos liens pacifiques :
Sous les aîles de l'Aigle, à l'ombrage des Lis,
Goûtez des jours sereins par la Paix embellis :
Tranquilles spectateurs, vous nous verrez combattre.
Sous ses coups imprévus l'Anglois croit nous abattre :
Il ne sait point encor, même après Fontenoi,
Ce que peut le François lorsqu'il venge son Roi.

Londres t'a méconnu ; ton ardeur l'a trompée :
Peuple autrefois l'ami de Rome & de Pompée,

(r) Quand cette Epître a été composée, il y avoit lieu de présumer qu'aucune Puissance de l'Europe ne seroit assez ennemie du bien public & de ses intérêts particuliers, pour s'opposer aux vues pacifiques de la France & de l'Autriche.

Marseille, tu fais plus qu'on n'ose demander,
Et Richelieu n'a pas le temps de commander.
Huit Soleils ont produit les travaux d'une année :
Tout est prêt, on fait voile, & Minorque étonnée
Voit vingt mille guerriers s'élancer sur ses bords.
L'anglois cherche en fuyant, son salut dans ses Forts.

Là, tout ce qu'inventa la prudence guerriere,
Pour rendre une défense & longue & meurtriere,
Trois mille combattants sous un triple rempart,
Et la flamme & le fer, & la nature & l'art,
Nous avons tout à vaincre. Autour de ces murailles
La terre sous nos pas endurcit ses entrailles.
La bombe dans les airs s'élance en mugissant,
Le boulet vole, tombe & roule en bondissant ;
A travers les éclats du bronze & du salpêtre,
L'insatiable mort commence à se repaître ;
Le François l'envisage, & marche en l'insultant :
La voix qui le commande est tout ce qu'il entend.
Du front de Richelieu le calme & l'assurance
Sement autour de lui la joie & l'espérance ;
Il semble qu'il fait part, au milieu des combats,
De son génie aux Chefs, de son cœur aux soldats.

Sage & malheureux Bing, il est temps de paroître :
Viens chercher ta ruïne & ta honte peut-être.
Rome après la défaite honoroit la valeur ;
Carthage en un Héros punissoit le malheur ;

La Patrie a l'orgueil & la foi de Carthage :
Tremble ; elle peut encor l'imiter davantage.
Il combat ; & vaincu, préfere son devoir
A l'honneur dangereux d'un noble désespoir ;
Il fuit : mais contre nous sa flotte ramenée
Peut secourir encor Minorque abandonnée.
Non, François, ton ardeur saura la devancer,
Sans donner aux destins le temps de balancer.
Est-il pour ce torrent d'obstacle qu'il ne dompte ?
S'il ne peut renverser sa digue, il la surmonte.
Déjà Mahon chancelle & prévoit son malheur :
Il résiste à la foudre & cede à la valeur.
De l'Anglois consterné l'espérance est éteinte.
Ni de son triple Fort la redoutable enceinte,
Ni le fossé profond qui nous tient séparés,
Ni les fourneaux sans nombre à nos pieds préparés,
Ni la foudre qui borde un mur inaccessible,
Ne lui semblent pour nous un obstacle invincible.
Il cede, il capitule, & des Lis déployés
Il détourne en partant, ses regards effrayés.
La Méditerranée à l'Europe est rendue ;
L'Univers applaudit, & Londre est confondue.

C'est ainsi que la honte est le fruit de l'orgueil.
Quand le crime est heureux, la terre est dans le deuil :
La terre est dans la joie, alors que la victoire
Couronne la vertu des lauriers de la Gloire.

MARMONTEL.

ÉPITRE
A M. LE C. DE B***

J'AVOIS juré que, sur ma lire,
Je ne cadencerois jamais
Ni l'Eloge, ni la Satire.
J'avois juré que désormais
Ma Muse fiere, sans rudesse,
Ne présenteroit point de fleurs
Aux favoris de la Déesse
Qui nous séduit par ses faveurs,
Et dont l'inconstance traîtresse
Fait redonner à la Sagesse
Le faîte glissant des grandeurs.
J'avois juré.... Vaine promesse!
Je romps aujourd'hui mon serment,
Pour vous, heureux & tendre Amant
Des doctes Nymphes du Permesse;
Pour vous, favori de Plutus;
Vous en qui le rang, l'opulence
Sont l'équitable récompense
Et des Talents & des Vertus.

Ne craignez pas que dans une Ode,
J'aille, louangeur incommode,
Vous assoupir par mon encens;
Je me ris de ces foux lyriques,
Qui, moins sublimes que pesants,
Versent leurs pavots pindariques
Sur les Belles & sur les Grands.

O volupté, tendre Déesse!
Inspire-moi ces sons flatteurs,
Ces vers, enfants de la paresse,
Qui par les charmes séducteurs
D'une agréable négligence,
Méritent toujours l'indulgence
Des plus difficiles Lecteurs.

C'est sur ce ton que dans Cythere,
Couronné de myrte & de fleurs,
D'une voix flexible & légere,
Vous chantiez jadis ces trois Sœurs,
De qui la Nature est la mere,
Sans qui la beauté réguliere
N'a point de droits sur notre cœur,
Et qui souvent à la laideur
Donnent l'heureux talent de plaire.
Qui, mieux que vous, pouvoit vanter
Des *Graces* le charmant partage?

Vous êtes fait pour les chanter ;
Puiſque vos Vers en ſont l'ouvrage.

Sur la lire d'Anacréon
Vous célébrez l'enfant volage,
Qui dans le printemps de notre âge,
Eſt le tyran de la raiſon.
Vous chantez le Dieu de la table,
Celui des Vers & des Chanſons ;
Vous peignez la Muſe adorable,
Qui, par un regard favorable,
Vous inſpira les plus doux ſons,
Et qui, non moins tendre qu'aimable,
Rendit ſon cœur à vos leçons.
Oui, votre Muſe enchantereſſe
Eſt l'amante de la beauté,
L'image de la Volupté,
Et l'oracle de la Sageſſe.

La Volupté peinte en vos Vers,
N'eſt point cette idole peſante,
Qui ſur le Pinde languiſſante,
Eſt inſenſible à nos concerts,
Qui, moins par goût que par foibleſſe,
Exempte d'aimables deſirs,
Languit au ſein de la molleſſe,
Et s'endort parmi les plaiſirs ;

C'eſt cette Nymphe ſemillante,
Toujours vive, toujours brillante,
Qui, par les ris de la gaîté,
Et par les jeux de la folie,
Fait rire la mélancolie,
Et déride la gravité:
C'eſt la décence qui, ſans ceſſe,
Par ſes plaiſirs comptant ſes jours,
Boit dans la coupe des Amours,
Le doux nectar de la Sageſſe.

Esclave d'un vieux préjugé,
En vain l'imbécille vulgaire,
Croit que, de tous ſoins dégagé,
Un Poëte n'eſt partagé
Que du talent peu néceſſaire,
De coudre & de rimer des mots;
Mais vous joignez, malgré ces ſots,
L'art d'être utile au don de plaire.

Tel on vit jadis Addisson,
Négocier la paix en France
Pour le monarque d'Albion,
Et graver à jamais ſon nom,
Par ſa verve & ſon éloquence,
Dans les faſtes de l'Hélicon.
Ou tel au temple de Thalie,

DESTOUCHES fronda nos travers,
Et fut utile à sa Patrie
Par ses Traités & par ses Vers.
Tel au luth Anacréontique,
Vous joignez l'étude des Loix :
Tel, vous délassant quelquefois
Par une Chanson poétique,
Des graves soins de vos emplois,
On vous a vû, grand Politique,
Soutenir avec tout le poids
D'une éloquence pathétique,
Et l'autorité despotique,
Et la Justice de nos droits.
Oui, c'est vous, dont la main puissante,
Par une adresse bienfaisante,
Forma ce nœud si glorieux
Que l'Anglois craint & qu'il admire ;
Ce nœud qui vient de joindre entr'eux,
L'Espagne, la France & l'Empire.
Que ce premier de vos bienfaits,
Que ce lien qui nous rassemble,
Puisse réunir à jamais
Des Peuples nés pour vivre ensemble !
C'est vous qui rendez à Thémis
Sa balance & son premier lustre ;
Par vous notre Sénat illustre

Verra ses droits plus affermis ;
Il va confondre la malice ,
Rétablir l'ordre , la justice ,
Et renverser nos ennemis.

Mais tous ces bienfaits , dont la France
Conservera le souvenir ,
Nous font entrevoir l'espérance
Du plus favorable avenir.
Oui , tandis que sur nos frontieres ,
Le Dieu terrible des combats ,
Au bruit des trompettes guerrieres ,
Lance la foudre & le trépas :
Tandis que la voix de la gloire ,
Dans les feux conduit nos Guerriers ;
Et que la main de la victoire
Couronne leurs fronts de lauriers ;
Tandis qu'arbitres du tonnerre ,
Les François unis aux Germains ,
Ensemble s'ouvrent les chemins
De la Prusse & de l'Angleterre ;
Nous verrons vos paisibles mains
Fermer le temple de la Guerre ,
Enchaîner la paix sur la terre ,
Et rendre heureux tous les humains.
Nous vous verrons , à ma Patrie ,
Unir ces superbes Bretons .

Dont nous admirons l'induſtrie,
Et qu'à regret nous combattons.
Nous vous verrons, nouveau Mécene
Et même Horace quelquefois,
Élever aux plus hauts emplois,
Les heureux Chantres de la Seine;
Et les charmer par votre voix.
Une abondance légitime
Va circuler dans nos Cités:
Les Arts, ſoudain reſſuſcités,
Prendront le vol le plus ſublime!
Le commerce banni des Mers,
Que trouble le Dieu des ravages,
Rapportera ſur nos rivages
Les richeſſes de l'Univers.
La Religion triomphante
De l'artifice des méchants
Ranimera les tendres chants
De la piété renaiſſante;
Terraſſera l'audacieux,
Couronnera les vœux du Juſte,
Et, juſques au plus haut des Cieux,
Elévera ſa tête auguſte.

BLIN DE SAINMORE.

ÉPITRE

A M. LE C. DE B*****

Aprés sa Retraite du Ministere.

DAIGNEZ excuser la licence
Que, dans ses transports ingénus,
Le moins connu des inconnus
Prend vis-à-vis votre ÉMINENCE,
D'oser lui porter les tributs,
Qu'à vos talents, qu'à vos vertus,
Doit offrir tout être qui pense.

NON, ce n'est point à la grandeur,
A la puissance, à la splendeur,
Que j'offre mes foibles adages;
Et le poison adulateur
Jamais n'infecta mes hommages:
Mais de loin votre adorateur,
De vos Ecrits admirateur,
Au modele des heureux Sages,
A votre Muse, à votre cœur,
A vos sentiments purs, sublimes,
Je présente, en ces minces rimes,
Un encens pour vous peu flatteur.

MINISTRE, je vous félicite
Aujourd'hui de ne l'être plus;
D'être affranchi de la poursuite
Du Courtisan qui sollicite,
Par mille placets superflus,
Des graces, des faveurs d'élite,
Pour des services prétendus,
Et le plus souvent mal rendus.

VOTRE bonne étoile s'acquitte,
En vous rendant la faculté
De faire votre volonté:
Eh! quel Philosophe ne quitte,
Pour un bonheur si souhaité,
Une gênante autorité,
Qui flatte moins qu'elle n'agite?

AU Poste où vous avoient porté
Tous les genres du vrai mérite,
On est fort craint, fort respecté:
Des clients nombreuse est la suite;
Mais on y perd sa liberté.
Au surplus, la liste est petite
Des bons amis de qualité.

D'AILLEURS, dans la plus haute place,
Trouve-t-on la réalité
Du vrai bien, que le bon Horace
Et tous les Menins du Parnasse

Ont éternellement chanté ;
Par un trait souvent répété,
Toujours plein de goût & de grace,
Bientôt il vous sera cité.

Que de veilles, que de fatigues
Ne troubloient point vos plus beaux jours,
Pour développer tant d'intrigues,
Pour caver de furtifs discours,
Dissiper mille sourdes brigues,
Concilier tant d'intérêts,
Et rompre les obscures ligues
Que tramoient des complots secrets ;

Dans ces pieges que savent tendre
La ruse & les sophismes vains,
Ou pour corrompre, ou pour surprendre
Les cœurs, les esprits les plus sains :
Votre franchise droite & pure,
D'un coup-d'œil profond & léger,
Par sa marche facile & sûre
Perçoit tout l'art de l'étranger.

Dans leurs projets, dans leurs systêmes,
Vous imposiez à nos voisins ;
Vous éludiez leurs stratagêmes,
Tandis que prévenant leurs fins,
La sagacité de vos vues

Barroit les routes inconnues
Qu'ouvroient leurs obliques desseins.

Vous étiez tout à la patrie,
Et vous n'étiez jamais à vous :
La gloire a des moments bien doux ! ...
Mais cette gloire si chérie
Des Ministres & des Héros
N'est qu'une fleur toujours nourrie,
Loin des myrtes & des pavots.

« Heureux, dit l'Ami de Mécene,
» Celui qui sait vivre pour soi,
» Qui ne reconnoît d'autre loi
» Que le doux penchant qui l'entraîne,
» Qui ne cede qu'à ses desirs ;
» Qui, loin des embarras du monde,
» Jouissant d'une paix profonde,
» N'a d'affaire que ses plaisirs !

Cette aimable Philosophie
Ne se prend point dans nos Traités
Avec l'antique Germanie,
Ni dans la généalogie
De tant de Souverains entés
Sur les rejetons transplantés
Du Conquérant de l'Ausonie.

Les abſtraites diſcuſſions
Des droits ſuſpect des Nations,
Les Alliances & les Titres,
A chercher dans des monuments,
La plupart détruits par le temps,
Dans des Chartes, dans des Regiſtres,
Que bien des fois les plus ſavants,
Ne conſtatent que ſur des vitres,
Sur des cloches, ſur des tombeaux,
Ou ſur quelques douteuſes litres
Empreintes de vieux panonceaux....
Telle eſt, ſur de ſombres Bureaux,
Bien ſouvent la tache où s'applique
Un Maître de la Politique,
Pour accorder des Rois rivaux.

Oh! que ces mots froids de Diete,
De Congrès, de Junte ſecrete,
Sont barbares ſur l'Hélicon!
Et que la diffuſe Logique,
Dont un Agent grave ſe pique,
A peu de cours chez Apollon!
De cette ténébreuſe étude
Que n'inſpirent point les neuf Sœurs,
Vous allez perdre l'habitude,
En laiſſant à vos Succeſſeurs,
Au prix de vos doctes ſueurs,
Un travail moins ſec & moins rude.

Vous rentrez dans vos doux loisirs ;
Vos jours tissus de vrais plaisirs,
Dans le calme & dans l'opulence,
Du succès de tous vos desirs,
Répondent à votre ÉMINENCE.

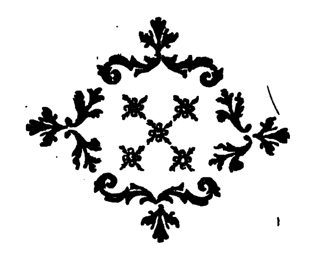
Reprenez ces nobles crayons,
D'où partoient les brillants rayons,
Dont l'expression vive & pure
Sait réaliser même encor,
Par votre magique peinture,
Tous les biens que, dans l'âge d'or,
Cybelle offroit à la Nature.

Peignez-nous cette volupté
Qui fait la gloire, la sagesse,
Et du Lycée & du Permesse,
Sur laquelle l'homme entêté,
Par l'appât de l'oisiveté,
Prend trop facilement le change.
Faites-nous aimer la vertu,
Si digne de notre louange ;
Par votre muse confondu,
Le vice, à ses pieds abattu,
De nos illusions la venge.

Chantez la franchise & l'honneur,
De la raison toujours compagnes ;
Les plaisirs purs, le vrai bonheur,

L'innocence de nos campagnes,
Et tant d'autres attraits divers
De la félicité des Sages,
Que dans vos magnifiques Vers,
Solemniferont tous les âges.

Par votre lyre & vos hautbois,
Rappellez ces Graces naïves,
Si séduisantes & si vives,
Que vous embellîtes cent fois,
Tantôt sous l'ombrage des bois,
Tantot sur l'émail de nos rives;
Mais que l'esprit morne des Loix
Depuis long-temps rend fugitives,
A l'aspect du Trône des Rois.





LE RETOUR D'APOLLON.

A M. LE C. DE B. *****

QUAND Apollon quitta les Cieux,
Il apprit aux Bergers à chanter ſur la lyre,
Et les échos ſe plaiſoient à redire
De ſon luth enchanteur les ſons harmonieux.
Il trouva le bonheur dans ce déſert ſauvage.
Se plaire en tous les lieux eſt le ſecret du Sage :
Triomphant il revint s'aſſeoir au rang des Dieux,
Là, faiſant plus d'heureux, il le fut davantage ;
Il verſa ſes bienfaits ſur cent Peuples divers :
Il avoit fait le bonheur d'un Village,
Mais il fit dans les Cieux celui de l'Univers.
On dit auſſi, ſi l'on en croit l'Hiſtoire,
Qu'il fut ſenſible aux vœux des plus ſimples mortels,
Et qu'il n'oublia point, au faîte de la gloire,
Ceux qui dans ſa retraite, encenſoient ſes autels.

Ô vous, en qui l'Europe admire
Le savoir & le rang, l'esprit & la bonté,
Illustre CARDINAL, c'est à vous de me dire
Si c'est la fable, ou bien la vérité.

BLINDE SAINMORE.



VERS

*POUR mettre au bas du PORTRAIT de S. E. M. le C. DE B******

LES Talents, la Naissance & l'éclat du génie
Ont fait seuls toute sa grandeur;
C'est dans les vertus de son cœur
Que les François liront l'Histoire de sa vie.

L'Abbé DE REYRAC.

FIN.

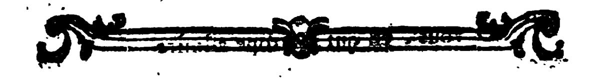


TABLE DES PIECES

Contenues dans ce second Volume.